





ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, précédée de notices historiques et littéraires, et augmentée de *la Comtesse de Tende*, par madame de La Fayette, de la *Correspondance* de madame de Tencin avec M. de Richelieu, de *la Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis*, par madame de Fontaines, etc.



TOME CINQUIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

CHEZ
COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
FAIN jeune, et Compagnie, Imprimeur, Place du Panthéon.
MONGIE, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n°. 1.
DEBRAY, Libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.
DELAUNAI, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XII — 1804.

LES MALHEURS
DE L'AMOUR.

SECONDE PARTIE.

Eugénie fut amenée à l'abbaye du Paraclet à l'âge de six ans, sous le nom de mademoiselle d'Essei; une espèce de gouvernante, qui la conduisoit, pria madame de la Rochefoucault, abbesse de cette maison, de se charger de l'éducation de cette jeune enfant : elle lui remit pour cela une somme assez considérable : elle ajouta qu'elle étoit fille d'un gentilhomme de Bresse qui avoit peu de biens et beaucoup d'enfans, et qu'il falloit lui inspirer le goût de la retraite, le seul parti qui convînt à sa fortune.

Mademoiselle de Magnelais, fille du duc d'Hallwin, et plus âgée de deux années que mademoiselle d'Essei, étoit dans la même maison : elles furent élevées ensemble, quoiqu'avec beaucoup de différence. Mademoiselle de Magnelais attendoit une fortune considérable, et la pauvre mademoiselle d'Essei, au contraire, n'avoit que le

choix de cette demeure, ou de quelqu'autre de cette espèce.

Leurs premières années se passèrent dans les occupations ordinaires à cet âge. Mademoiselle de Magnelais, contente d'une certaine supériorité que son rang et ses richesses lui donnoient sur sa compagne, paroissoit avoir de l'amitié pour elle. La jalousie de la beauté, si propre à mettre de l'éloignement entre deux jeunes personnes, ne troubloit point leur union. Les traits de mademoiselle d'Essei, qui n'étoient point encore formés, laissoient douter si elle seroit belle un jour.

Mademoiselle d'Essei, sensible et reconnoissante, répondoit par l'attachement le plus véritable aux marques d'amitié qu'elle recevoit: elle sentit vivement la peine de se séparer de son amie, lorsque mademoiselle de Magnelais fut retirée du couvent pour retourner dans sa famille.

Deux années après leur séparation, madame la duchesse d'Hallwin et mademoiselle de Magnelais, sa fille, qui revenoient des Pays-Bas, s'arrêtèrent quelques jours à une terre près du Paraclet. Le voisinage rappela à mademoiselle de Magnelais le souvenir de son amie; elle voulut la voir.

Sa beauté avoit acquis alors toute sa perfec-

tion. Mademoiselle de Magnelais en fut étonnée, et la trouva trop belle pour l'aimer encore: il ne parut cependant aucun changement dans ses manières : elle lui rendit compte de ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, bien moins par un sentiment de confiance, que par le plaisir malin d'étaler aux yeux de mademoiselle d'Essei un bonheur, qu'elle ne devoit jamais goûter.

L'article des amans ne fut pas oublié : c'étoit, en quelque façon, un dédommagement pour la vanité de mademoiselle de Magnelais, qui la consoloit de la beauté de mademoiselle d'Essei. Entre tous ceux qu'elle lui nomma, le chevalier de Benauges fut celui dont elle parla avec le plus d'éloges; elle le lui peignit comme l'homme du monde le plus aimable et le plus amoureux : elle ne dissimula point qu'elle avoit beaucoup d'inclination pour lui; mais, ajouta-t-elle, j'ai tort de vous parler de ces choses-là; l'état où vous êtes destinée vous les laissera ignorer, et je vous plains presque d'être belle.

Elles eurent encore plusieurs conversations de cette espèce; et, après quelques jours, mademoiselle de Magnelais prit, avec sa famille, la route de Paris, et mademoiselle d'Essei resta tristement dans sa retraite.

Deux années s'écoulèrent encore, et amenè-

rent le temps où elle devoit s'engager : sa répugnance augmentoit à mesure qu'elle voyoit ce moment de plus près. Enfin, honteuse de se trouver si foible, elle résolut de faire un effort sur elle-même. Elle en parla à madame l'abbesse du Paraclet, dont elle a toujours été très-sincèrement aimée. La tendresse que j'ai pour vous, répondit madame l'abbesse, me feroit trouver un plaisir bien sensible de vous attacher à moi pour toujours; mais, ma chère fille, cette même tendresse m'engage à consulter vos intérêts plutôt que les miens : vous n'êtes point faite pour le cloître; votre inclination y répugne.

Je l'avoue, disoit en pleurant mademoiselle d'Essei; mais, madame, j'ai de la raison, et je n'ai pas le choix des partis. Ces chaînes-ci sont bien pesantes, répondit madame du Paraclet, quand la raison seule est chargée de les porter. Attendez encore quelques années. Je voudrois, si vous avez à embrasser la retraite, que vous connussiez un peu plus le monde; vous y verriez bien des choses qui vous feroient peut-être trouver votre condition moins fâcheuse.

Madame de Polignac, sœur de madame du Paraclet, qui étoit veuve et qui avoit passé le temps de son deuil dans cette maison, se mêla à cette conversation : les deux sœurs aimoient mademoi-

selle d'Essei comme leur propre fille, et, sans le lui dire, elles espéroient toujours que son extrême beauté pourroit lui donner un mari.

Une affaire assez considérable obligea madame de Polignac d'aller à Paris, dans le temps que les fêtes du mariage du roi y attiroient tout ce qu'il y avoit de plus considérable en France. Elle n'eut pas beaucoup de peine à obtenir de sa sœur qu'elle lui confiât mademoiselle d'Essei, pour la mener avec elle.

Le comte de Blanchefort, qui faisoit la même route, les rencontra au premier gîte : il fit demander à madame de Polignac, dont il étoit fort connu, la permission de la voir ; il passa la soirée avec elle ; il se plaignit, dans la conversation, que son équipage s'étoit rompu en chemin, et qu'il se trouvoit très-embarrassé : madame de Polignac lui offrit une place ; son offre fut acceptée ; ils partirent tous trois le lendemain.

Mademoiselle d'Essei, qui n'avoit jamais vu que son couvent, parloit peu ; mais elle disoit si bien le peu qu'elle disoit, sa beauté, simple, naïve et sans art, qu'elle sembloit même ne pas connoître, la rendoit si touchante, que le comte de Blanchefort ne put se défendre de tant de charmes. Il mit en usage, pendant la route, tout ce qu'il crut capable de plaire ; mais ses soins, ses empres-



semens, ses louanges n'apprenoient point à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avoit faite sur lui; ce langage de l'amour lui étoit inconnu, et son cœur ne lui en donnoit point de leçon en faveur du comte.

Madame de Polignac, attentive à tout ce qui pouvoit intéresser son amie, s'en aperçut avec joie; l'amour du comte de Blanchefort lui parut un acheminement à la fortune qu'elle avoit espérée pour mademoiselle d'Essei. A leur arrivée à Paris, le comte de Blanchefort leur demanda la permission de les voir; il a la réputation d'un très-honnête homme, disoit madame de Polignac à mademoiselle d'Essei; vous lui avez inspiré tant d'amour et tant de respect, que, puisqu'il cherche à vous voir, il n'a que des vues légitimes. Vous connoissez, répliqua mademoiselle d'Essei, ma répugnance pour le couvent; mais je vous avoue aussi que j'aurois beaucoup de peine à épouser un homme qui feroit tant pour moi; il me semble qu'il faut plus d'égalité dans les mariages pour qu'ils soient heureux, et je ne voudrois point devoir mon bonheur à une illusion que je craindrois toujours qui ne vînt à finir.

Madame de Polignac se moqua des délicatesses de mademoiselle d'Essei, et la fit consentir à recevoir les soins du comte de Blanchefort; elle

n'avoit aucun goût pour lui, mais elle l'estimoit; et, comme elle n'avoit pour personne des sentimens plus vifs, elle le traitoit de façon à lui donner, du moins, de l'espérance.

Ce fut alors que les fêtes pour le mariage du roi commencèrent. Mademoiselle d'Essei suivit madame de Polignac au carrousel de la place royale, où elle alloit avec la comtesse de Ligny; il y avoit des échafauds dressés pour les dames, qui avoient eu soin d'y paroître avec tous les ornemens propres à augmenter leur beauté; la seule mademoiselle d'Essei étoit vêtue d'une manière simple et modeste; cette simplicité, qui la distinguoit, fit encore mieux remarquer toute sa beauté.

Le marquis de la Valette, fils aîné du duc d'Épernon, qui s'étoit arrêté par hasard au-devant de l'échafaud où elle étoit placée, fut étonné de voir une si belle personne, et la regarda toujours avec un nouveau plaisir.

Toutes les dames prenoient parti pour les combattans; mademoiselle d'Essei, qui n'avoit point remarqué l'attention que le marquis de la Valette avoit eue de la regarder, charmée de sa bonne grâce et de son adresse, se déclara pour lui; et, par un mouvement très-naturel en pareille occasion, elle le suivoit des yeux dans la carrière, et mar-

quoit sa joie, toutes les fois qu'il avoit obtenu l'avantage.

Aussitôt que les courses furent achevées, il vint sur l'échafaud, pour demander à madame la comtesse de Ligny, sa tante, qui étoit cette belle personne. Venez, lui dit madame de Ligny, aussitôt qu'elle le vit; et, sans attendre qu'il lui eût parlé, venez remercier mademoiselle d'Essei des vœux qu'elle a faits pour vous.

Mademoiselle d'Essei, embarrassée qu'un homme aussi bien fait que M. de la Valette eût des remercîmens à lui faire, se pressa d'interrompre madame de Ligny: Vous allez, madame, lui dit-elle, faire croire à M. le marquis de la Valette, qu'il me doit beaucoup plus qu'il ne me doit effectivement. Vous ne voulez pas, répliqua M. de la Valette, d'un ton plein de respect, que je puisse vous devoir de la reconnoissance; mais on vous en doit malgré vous, dès le moment qu'on a eu l'honneur de vous voir.

Cette galanterie augmenta l'embarras de mademoiselle d'Essei. Madame de Polignac, qui vit sa peine, se mêla de la conversation. Le marquis de la Valette eut l'art de dire encore mille choses qui faisoient sentir à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avoit faite sur lui.

Après leur avoir donné la main, pour les re-

mettre dans leur carrosse, il courut chez madame de Ligny, pour s'informer d'elle qui étoit mademoiselle d'Essei. Madame de Ligny lui conta, très-naturellement, le peu qu'on savoit de la naissance de mademoiselle d'Essei, et l'amour que M. de Blanchefort avoit pour elle. Il me semble, répliqua le marquis de la Valette quand madame de Ligny eut cessé de parler, que Blanchefort n'est encore que souffert. Je vois ce qui vous passe dans la tête, lui répondit-elle; mais, si vous êtes sage, vous éviterez, au contraire, de voir mademoiselle d'Essei: Il n'est plus temps, madame, dit le marquis de la Valette; je l'ai trop vue pour ne pas mettre tout en usage pour la voir toujours.

Dès le lendemain, son assiduité chez madame de Polignac fut égale à celle de M. de Blanchefort; ils se reconnurent bientôt pour rivaux; leurs caractères étoient absolument opposés. Le comte de Blanchefort vouloit, dans toutes ses démarches, mettre le public dans ses intérêts; et il y avoit si bien réussi, que personne ne jouissoit d'une réputation plus entière. Le marquis de la Valette, au contraire, ne faisoit cas de la réputation, qu'autant qu'elle étoit appuyée du témoignage qu'il se rendoit à lui-même. Il faisoit ce qu'il croyoit devoir faire, et laissoit juger le public: c'étoit l'homme du monde le plus aimable, quand il le vou-

loit; mais il ne vouloit plaire qu'à ceux qui lui plaisoient.

Mademoiselle d'Essei avoit beaucoup d'inclination pour lui, et le traitoit par là plus froidement que son rival; il en étoit désespéré. Est-il possible, mademoiselle, lui dit-il un jour, que la situation où je suis, qui m'afflige si sensiblement, de ne pouvoir vous offrir une fortune dont je ne puis encore disposer, soit un bien pour moi! Oui, mademoiselle, je serois désespéré, si vous refusiez l'offre de ma main; et je vois que vous la refuseriez, si j'étois en concurrence avec le comte de Blanchefort.

Mademoiselle d'Essei n'étoit pas en garde contre les reproches du marquis de la Valette; elle n'écouta, dans ce moment, que son penchant pour lui. Non, lui dit-elle, avec un soupir plein de charmes, vous ne croyez point qu'il fût préféré.

La joie qu'elle vit dans les yeux du marquis de la Valette, l'avertit de ce qu'elle venoit de dire; elle en fut honteuse. Il avoit trop d'esprit, pour ne pas s'apercevoir de cette honte, et pour l'augmenter encore par des remercîmens; il crut avoir beaucoup obtenu, et ne chercha point à prolonger une conversation dont il sentoit bien que mademoiselle d'Essei étoit embarrassée.

Quel reproche ne se fit-elle point, quand elle fut seule! Me voilà donc, disoit-elle, ce que j'ai craint d'être! me voilà coquette! j'ai deux amans, et je sais bien qu'ils peuvent tous deux se flatter d'avoir des droits sur mon cœur. Comment pourrai-je, après ce que je lui ai dit, soutenir les regards du marquis de la Valette en présence du comte de Blanchefort? Et, comment pourrai-je agir avec ce dernier comme j'ai fait jusqu'ici, puisque j'ai donné lieu à un autre de croire que je le préférois? Les femmes dont la conduite est la plus blâmable, ont commencé comme je fais; il faut m'arracher à cette indignité; il faut renoncer à ces frivoles espérances d'établissement; il faut retourner dans mon couvent; il m'en coûtera moins de vivre dans la solitude, que d'avoir des reproches légitimes à me faire.

Mademoiselle d'Essei étoit dans cette disposition : elle vouloit en parler à madame de Polignac, quand elle vit entrer dans sa chambre mademoiselle de Magnelais : elles s'embrassèrent avec beaucoup de marques de tendresse. Mademoiselle de Magnelais étoit arrivée la veille de la campagne, où elle étoit depuis plusieurs mois. Après les premières caresses, elles se demandèrent des nouvelles de ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation.

Mademoiselle d'Essei n'étoit pas assez vaine pour faire un étalage de ses conquêtes, et d'ailleurs elle étoit si mécontente d'elle dans ce moment, qu'elle avoit encore moins d'envie de parler : elle dit simplement que madame de Polignac avoit souhaité de la garder quelque temps, et qu'elle retourneroit dans peu de jours au Paraclet.

Je vous prie du moins, répondit mademoiselle de Magnelais, de ne partir qu'après mon mariage, qui se fera incessamment. Il faut qu'en épousant mon amant, j'aie encore la satisfaction de vous voir partager ma joie. C'est donc le chevalier de Benauges que vous épousez, dit mademoiselle d'Essei ?

Il m'avoit trompée par un faux nom, répondit mademoiselle de Magnelais ; c'est le marquis de la Valette : il ne sait point encore son bonheur : son père et le mien ont tout réglé, et nous sommes revenus pour faire le mariage.

Si mademoiselle de Magnelais avoit fait attention au changement de visage de mademoiselle d'Essei, elle auroit soupçonné qu'elle prenoit un intérêt particulier à ce qu'elle venoit d'apprendre. Quel coup pour mademoiselle d'Essei ! Il ne pouvoit être plus sensible. Un homme à qui elle avoit eu la foiblesse de laisser voir son incli-

nation, en aimoit une autre, et n'avoit cherché qu'à la tromper.

Toutes les réflexions les plus affligeantes et les plus humiliantes se présentèrent à elle dans ce moment. Il fallut cependant faire un effort pour cacher son trouble. Bien résolue de partir le lendemain, elle laissa croire à mademoiselle de Magnelais qu'elle resteroit jusqu'après son mariage.

Cette conversation, si pénible pour elle, finit enfin : elle alla s'enfermer dans sa chambre pour se remettre avant que de se montrer : elle y étoit à peine, que madame de Polignac y entra. J'avois raison, lui dit-elle, ma fille (car elle ne lui donnoit point d'autre nom) de bien espérer de votre fortune. Le comte de Blanchefort vient de me déclarer qu'il est prêt à vous épouser, et qu'il se croira trop heureux si vous trouvez quelque plaisir à tenir de lui le rang et le bien dont vous jouirez.

Vous ne me répondez point, continua madame de Polignac? Pouvez-vous être incertaine sur cette proposition? Je ne devrois point l'être, répliqua mademoiselle d'Essei ; j'avoue pourtant que je le suis. La disproportion infinie qui est entre le comte de Blanchefort et moi, me blesse. Plus je sens dans mon cœur tout ce qu'il faut pour être reconnoissante, et plus je crains la nécessité de l'être. Cette reconnoissance ne vous coûtera

rien pour le plus honnête homme du monde, qui vous adore, et que vous ne pouvez vous empêcher d'estimer, répliqua madame de Polignac; mais vous dirai-je ce que je pense? Peut-être hésiteriez-vous moins s'il étoit question du marquis de la Valette.

Ah! madame, s'écria mademoiselle d'Essei, ne me faites point cette injustice : le marquis de la Valette ne m'a jamais aimée, et je viens d'apprendre de mademoiselle de Magnelais elle-même qu'il va l'épouser. Eh bien! dit madame de Polignac, punissez-le en épousant le comte de Blanchefort, d'avoir voulu vous faire croire qu'il vous aimoit.

Cette idée de vengeance frappa mademoiselle d'Essei. On ne se dit jamais bien nettement qu'on n'est pas aimée. Malgré la persuasion où elle étoit de l'amour du marquis de la Valette pour mademoiselle de Magnelais, elle croyoit cependant qu'il ne verroit son mariage avec le comte de Blanchefort qu'avec peine. Un autre motif acheva de la déterminer, le plaisir d'être d'un rang égal à celui de mademoiselle de Magnelais : la différence que leur naissance avoit mise entr'elles ne l'avoit point touchée jusque-là; mais elle en étoit humiliée depuis qu'elle savoit l'amour du marquis de la Valette. Le procédé de M. de Blan-

chefort, où il paroissoit tant de noblesse, lui faisoit encore mieux sentir l'injuste préférence qu'elle avoit donnée à son rival, et la disposoit encore plus favorablement pour lui.

Cependant, avant que de prendre aucun engagement, elle voulut lui représenter les raisons qui pouvoient s'opposer à leur mariage : Vous savez, lui dit-elle, le peu que je suis ; songez qu'un homme de votre rang doit, en quelque façon, compte au public de ses démarches ; celle que vous voulez faire en ma faveur sera sûrement désapprouvée. Je me flatte que ma conduite vous justifiera autant que vous pouvez l'être ; mais c'est un moyen lent ; et, en attendant qu'il ait quelque succès, vous serez exposé à des choses désagréables : on n'osera vous parler de votre mariage, et ce sera vous le reprocher ; vous ne trouverez peut-être plus dans le monde les mêmes agrémens que vous y avez trouvés jusqu'ici.

Eh ! pourquoi ne les y trouverois-pas, répondit le comte de Blanchefort ? je travaille, il est vrai, pour mon bonheur ; mais je fais une action digne de louange, de partager ma fortune avec la personne du monde la plus estimable. Les actions les plus vertueuses, répliqua mademoiselle d'Essei, sont dégradées quand on croit que l'amour y a part : je vous le demande, et

pourvous et pour moi; ne précipitez rien ; pour donner le temps à vos réflexions, je veux retourner à l'abbaye du Paraclet; et, si après une absence raisonnable, vous pensez de même, je pourrai alors me déterminer.

Non, mademoiselle, lui dit-il, je ne consens point à votre éloignement : il faut que vous me haïssiez pour m'imposer des lois aussi dures : que m'importe que mon mariage soit approuvé de ce public dont vous me menacez ? vous suffirez seule à mon bonheur : vous me seriez mille fois moins chère si vous étiez née dans le rang le plus élevé. Si ma naissance étoit égale à la vôtre, répondit-elle, je recevrois avec joie l'honneur que vous me faites; mais c'est par la distance qu'il y a entre nous, que je dois me mettre à plus haut prix.

Elle achevoit à peine de prononcer ces paroles, que le marquis de la Valette entra avec quelques autres personnes de la cour. Mademoiselle d'Essei étoit trop fière pour lui laisser croire qu'elle étoit touchée du procédé qu'il avoit pour elle; aussi affecta-t-elle de le recevoir de la même façon dont elle l'avoit toujours reçu; mais elle lui trouva un air si content, qu'elle en fut déconcertée, et qu'elle n'eut plus la force de soutenir la gaieté qu'elle avoit affectée d'abord.

Le comte de Blanchefort sortit presqu'aussitôt que le marquis de la Valette fut entré : mademoiselle d'Essei se leva en même temps que lui, en disant tout haut, qu'elle alloit chez mademoiselle de Magnelais. Vous la connoissez donc, mademoiselle, lui dit le marquis de la Valette ? Nous avons passé une partie de notre vie ensemble, répondit mademoiselle d'Essei, et je puis vous assurer, ajouta-t-elle en le regardant, que sa confiance pour moi a toujours été sans réserve. Et moi, mademoiselle, lui dit-il en s'approchant d'elle, et en lui parlant de façon à n'être pas entendu du reste de la compagnie, je prends la liberté de vous assurer, à mon tour, qu'elle ne vous a pas tout dit.

Mademoiselle d'Essei, qui ne vouloit pas engager de conversation avec le marquis de la Valette, fit mine de ne l'avoir pas entendu, et sortit. On lui dit à la porte de mademoiselle de Magnelais, que M. le duc d'Hallwin s'étoit trouvé mal ; que sa fille étoit auprès de lui, et qu'on ne pouvoit la voir. Mademoiselle d'Essei, que cette visite embarrassoit, ne fut pas fachée de s'en voir dispensée.

Aussitôt qu'elle fut seule avec madame de Polignac, elles convinrent qu'il ne falloit point différer de s'en retourner au Paraclet. Le mariage

de mademoiselle de Magnelais devenoit une nouvelle raison pour mademoiselle d'Essei de s'éloigner; aussi reprit-elle, dès le lendemain, la route de son couvent. Madame de Polignac fut chargée de donner un prétexte à ce prompt départ.

Les soins du comte de Blanchefort suivirent mademoiselle d'Essei dans sa retraite : il ne laissoit presque passer aucun jour sans lui donner des marques de son amour : elle en étoit touchée, et n'y étoit point sensible : l'idée du marquis de la Valette l'occupoit malgré elle : elle se rappeloit le discours qu'il lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'avoit vue : il lui venoit alors dans l'esprit que mademoiselle de Magnelais n'en étoit pas aussi aimée qu'elle le croyoit. Eh ! pourquoi, disoit-elle, examiner si elle est aimée, ou si elle ne l'est pas? voudrois-je conserver des prétentions sur le cœur de son amant? voudrois-je en être aimée, moi qui viens presque de prendre des engagemens avec un autre? quel que soit le marquis de la Valette, je ne dois jamais le voir, et je me trouve coupable d'avoir besoin d'en prendre la résolution.

Cependant il sembloit que l'absence eût encore augmenté l'amour du comte de Blanchefort : madame de Polignac, engagée par ses prières,

et par le désir qu'elle avoit de voir cette aimable fille établie, se détermina à l'aller chercher. Il fut convenu qu'elle l'ameneroit dans une de ses terres; que le comte viendroit les y joindre; que le mariage se feroit sans beaucoup de cérémonie, et qu'il resteroit secret pendant quelque temps.

Ce projet fut exécuté. Mademoiselle d'Essei ne quitta point sa retraite sans répandre des larmes. Je ne puis, lui dit madame de Polignac, vous pardonner votre tristesse : il faut, pour vous faire sentir votre bonheur, que je vous conte le malheur de mademoiselle de Magnelais. La Valette, après l'avoir aimée depuis long-temps, l'a abandonnée dans le moment que tout étoit préparé pour leur mariage. Elle l'aime encore, elle est affligée : sa douleur, qu'elle ne cache point, intéresse pour elle; et, pour achever de se rendre odieux, la Valette s'est battu pour une femme avec Bellomont, qui lui avoit sauvé la vie au siège d'Amiens. Quoiqu'il soit très-blessé, et même en grand danger, le duc d'Épernon ne veut point le voir, et menace de le déshériter. On rappelle encore, à cette occasion, son aventure avec mademoiselle de Luxembourg, qui a été depuis duchesse de Ventadour. Il ne voulut point l'épouser, quoique leur mariage eût été arrêté, et qu'il y eût consenti. C'est un homme perdu dans le

monde : il a paru vous aimer ; vous ne l'auriez peut-être pas haï : voyez combien vous devez au comte de Blanchefort de vous avoir sauvée du péril où vous étiez exposée.

Le procédé du marquis de la Valette donnoit à mademoiselle d'Essei tant d'indignation contre lui, et tant de colère contr'elle-même de la préférence qu'elle lui avoit donnée dans son cœur, que son estime pour le comte de Blanchefort en augmentoit ; elle trouvoit qu'elle avoit à réparer avec lui. Il vint les joindre, plus amoureux encore, s'il étoit possible, qu'il ne l'avoit été.

Madame de Polignac étoit un peu malade quand il arriva ; mais son mal paroissoit si médiocre, que mademoiselle d'Essei n'en étoit point alarmée : la fièvre augmenta si fort le lendemain et les jours suivans, que l'on commença à craindre pour sa vie. Dès qu'elle connut l'extrémité où elle étoit, elle fit approcher mademoiselle d'Essei et le comte de Blanchefort : Ma mort, dit-elle au comte, va priver mademoiselle d'Essei des secours qu'elle pouvoit attendre de mon amitié ; mais je lui laisse en vous plus qu'elle ne perd en moi : j'eusse voulu être témoin de votre union et de votre bonheur.

Non, madame, s'écria le comte de Blanchefort, nous ne vous perdrons point : le ciel vous

rendra à nos larmes : vous serez témoin de notre bonheur..... Mais pourquoi le différer, poursuivit-il ? Je puis, dès ce moment, recevoir la foi de mademoiselle d'Essei, et lui donner la mienne. Consentez à mon bonheur, ajouta-t-il en se jetant aux pieds de mademoiselle d'Essei; payez par un peu de confiance l'amour le plus tendre. Hélas ! qu'est-ce que j'exige ? que vous ne me croyiez pas le plus scélérat des hommes. Si les ménagemens que j'ai à garder m'obligent dans ces premiers momens de tenir notre mariage secret, je suis sûr que je pourrai bientôt le déclarer.

Mademoiselle d'Essei fondoit en larmes : ce temps d'attendrissement et de douleur fut favorable au comte de Blanchefort. D'ailleurs, un sentiment généreux lui fit trouver de la satisfaction à faire quelque chose pour un homme qui faisoit tout pour elle. Moins elle l'aimoit, plus elle croyoit lui devoir.

L'autorité de madame de Polignac acheva de la déterminer. Donnez votre main, ma fille, au comte de Blanchefort, lui dit-elle après avoir fait appeler le curé du lieu; jurez-vous devant nous la foi conjugale. Votre probité, continuat-elle en s'adressant au comte, me répond de votre parole. Voici, ajouta-t-elle, en s'adressant à

mademoiselle d'Essei, une cassette qui renferme quelques pierreries; je vous prie, ma chère fille, de les accepter : si je pouvois disposer du reste de mon bien, il seroit à vous.

Mademoiselle d'Essei étoit si troublée de l'engagement qu'elle venoit de prendre, et si pressée de sa douleur, qu'elle tomba en foiblesse aux pieds de madame de Polignac : on l'emporta hors de sa chambre ; on la mit au lit; elle passa la nuit dans des pleurs continuels. Le comte de Blanchefort fut toujours auprès d'elle.

Cependant, madame de Polignac parut un peu mieux pendant quelques jours : cette espérance, qui donna tant de joie à mademoiselle d'Essei, ne dura guère. Le mal augmenta, et on lui annonça qu'il falloit se préparer à la mort. Elle voulut encore parler à mademoiselle d'Essei. Il faut, quand je ne serai plus, lui dit-elle, que vous retourniez auprès de ma sœur : c'est là que vous devez attendre la déclaration de votre mariage : tout autre lieu blesseroit la bienséance ; vous pouvez lui confier votre secret : la tendresse qu'elle a pour vous, vous répond de sa discrétion.

Madame de Polignac ne vécut que quelques heures après cette conversation, et mourut entre les bras de mademoiselle d'Essei, et la laissa inconsolable. Le comte de Blanchefort l'arracha

de ce château, la mena à l'abbaye du Paraclet, et de là à une maison de campagne où l'abbesse étoit alors, sans qu'elle sût presque où on la menoit.

Madame du Paraclet aimoit tendrement sa sœur : elle la pleura avec mademoiselle d'Essei, et les premiers jours ne furent employés qu'à ce triste exercice. Mais, quand la douleur de mademoiselle d'Essei se fut un peu modérée, sa situation, à laquelle elle n'avoit presque pas réfléchi, commença à l'étonner : elle en parla à madame du Paraclet : Je suis persuadée, dit-elle, que le comte de Blanchefort vous tiendra sa parole. Mais enfin, il peut y manquer; il vous voit tous les jours : il faut, sans lui marquer une méfiance injurieuse, le déterminer à ce qu'il doit faire.

La grossesse de mademoiselle d'Essei, dont elle s'aperçut alors, ne lui permettoit plus de différer la publication de son mariage. Je vous ai donné, par ma confiance, dit-elle au comte de Blanchefort, la marque d'estime la plus flatteuse que je pusse vous donner; j'attendrois même avec tranquillité les arrangemens que vous êtes peut-être obligé de prendre pour déclarer notre mariage, si ma grossesse, dont je ne puis douter, m'en laissoit la liberté.

Le comte de Blanchefort parut transporté de

joie, dans ce premier moment, d'apprendre que mademoiselle d'Essei étoit grosse; il l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Le nouveau lien qui va être entre nous, lui dit-il, m'attache encore, s'il est possible, plus fortement à vous. Je partirai demain pour demander au connétable de Luynes, qui m'honore d'une amitié particulière, de faire approuver mon mariage au roi et à la reine; je suis nécessairement attaché à la cour par mes emplois; il faut m'assurer que vous y serez reçue comme vous devez l'être.

Je n'ai rien à vous prescrire, répliqua mademoiselle d'Essei; mais je vous prie de songer que tous les momens que vous retardez exposent ma réputation. Doutez-vous, lui dit-il, qu'elle ne me soit aussi chère qu'à vous? Mon voyage ne sera que de peu de jours, et j'aurai bientôt la satisfaction de faire admirer mon bonheur à toute la cour.

Mademoiselle d'Essei, qu'aucun soupçon n'alarmoit, vit partir le comte de Blanchefort sans inquiétude, persuadée qu'il viendroit remplir ses promesses.

Il revint effectivement à peu près dans le temps qu'il lui avoit promis; mais, dans les premiers momens qu'ils furent ensemble, elle trouva dans ses manières quelque chose de si contraint, qu'elle en fut troublée.

Qu'avez-vous, monsieur, lui dit-elle avec beaucoup d'émotion? vos regards ont peine à s'arrêter sur moi : vous est-il arrivé quelque malheur que vous craigniez de m'apprendre? Ah! ne me faites pas cette injustice; je serai bien plus pressée de partager vos peines, que je ne le suis de partager votre fortune.

M. de Blanchefort soupiroit et n'avoit pas la force de répondre. Parlez, lui dit-elle encore, rompez ce cruel silence; prouvez-moi ce que vous m'avez dit tant de fois, que je vous tiendrois lieu de tout. Je vous le répète encore, dit le comte de Blanchefort; mais puis-je m'assurer que vous m'aimez?

Quel doute, s'écria mademoiselle d'Essei! oubliez-vous que c'est à votre femme que vous parlez? avez-vous oublié les nœuds qui nous lient? Mais, continua-t-il, m'aimez-vous assez pour entrer dans mes raisons? voudrez-vous vous prêter aux ménagemens que je dois à ma fortune? Le connétable, à qui je voulois faire part du dessein où j'étois de vous épouser, m'a proposé de me donner sa sœur: c'étoit me perdre que de lui dire que j'avois pris des engagemens sans son aveu : tout ce que j'ai pu faire a été de lui demander du temps. Votre grossesse ne doit point vous affliger; je prendrai des mesures pour dérober la

connoissance de votre accouchement ; pour écarter les soupçons, je ne vous verrai que rarement.

Ce que je viens d'entendre, est-il possible, s'écria mademoiselle d'Esset ! Non, monsieur, vous voulez m'éprouver ; vous n'exposerez point votre femme à la honte d'un accouchement secret ; vous ne rendrez point la naissance de votre enfant douteuse : son état et le mien sont assurés, puisque j'ai votre parole.

Je conviens de ce que je vous ai promis, répondit-il ; mais vous y avez mis vous-même un obstacle insurmontable. Je me rappelle sans cesse ce que vous m'avez dit sur la manière dont mon mariage seroit regardé dans le monde. Je vous l'avoue, je suis flatté de l'approbation que le public m'a accordée jusqu'ici ; je ne veux point m'exposer à en être blâmé.

Vous craignez, dit-elle, d'être exposé à quelque blâme, et vous ne craignez pas de manquer aux engagemens les plus sacrés? Voyez-moi à vos pieds, poursuivit-elle, voyez cette femme que vous aimiez. C'est moi qui vous demande, le cœur pénétré de douleur, la grâce que vous me demandiez quand vous étiez aux miens. Ce n'est point de ma foiblesse que vous m'avez obtenue, c'est au plus honnête homme de toute la France que

j'ai cru me donner. Pourriez-vous vous résoudre à perdre ce titre auprès de moi ? pourriez-vous jouir d'une réputation que vous ne mériteriez plus? Hélas ! je n'ose vous parler de l'état où vous allez me réduire ; je sens que je ne vous touche plus ; mais cette créature, qui est votre sang aussi bien que le mien, ne mérite-t-elle rien de vous? la laisserez-vous naître dans l'opprobre? Condamnez-moi à vivre dans quelque coin du monde, ignorée de toute la terre ; mais ne m'ôtez pas la consolation de pouvoir vous estimer ; assurez l'état de mon enfant ; et, de quelque façon que vous traitiez sa malheureuse mère, elle ne vous fera point de reproches.

Le comte de Blanchefort ne put voir à ses pieds, sans en être attendri, cette femme qu'il avoit tant aimée, qu'il aimoit encore, abîmée de douleur et baignée de ses larmes. Il la releva avec toutes les marques de la plus grande sensibilité : il voulut, par des espérances et par des offres les plus considérables, calmer son désespoir.

Qu'osez-vous me proposer, lui dit-elle avec indignation ? que pouvez-vous m'offrir qui soit digne de moi? vous-même ne m'en avez paru digne que parce que je vous ai cru vertueux. Mais, reprit-elle en le regardant avec des yeux que ses pleurs rendoient encore plus touchans, pourrez-

vous cesser de l'être ? vous êtes-vous bien peint la peine qu'il y a d'être mécontent de soi ? vous êtes-vous bien endurci contre les reproches de votre propre conscience ? avez-vous pensé à cette idée si flatteuse que j'avois de vous, à celle que j'en dois avoir ?

Je sais, reprit-il, l'horreur que vous aurez pour moi; j'en sens tout le poids, puisque, malgré mon injustice, ma passion est encore aussi forte; mais telle qu'elle est, je ne puis me résoudre à faire ce que vous désirez.

Et moi, lui dit-elle, je ne puis plus soutenir la vue d'un homme qui m'a si cruellement trompée. Jouissez, si vous le pouvez, de cette réputation de vertu que vous méritez si peu, tandis qu'avec une âme véritablement vertueuse j'aurai toute la honte et l'humiliation attachées au crime. Elle entra, en achevant ces paroles, dans un cabinet dont elle ferma la porte. M. de Blanchefort sortit aussitôt, monta à cheval et prit le chemin de Paris.

Madame du Paraclet, surprise de ce prompt départ, et ne voyant point mademoiselle d'Essei, alla la chercher. L'état où elle la trouva ne lui apprit que trop son malheur. Elle étoit baignée de ses larmes, et toute son action étoit d'une personne livrée au désespoir. Ah ! madame, lui

dit-elle, je suis abandonnée, je suis trahie, je suis déshonorée par le plus lâche de tous les hommes!

Quoi! s'écrioit-elle, je ne serai donc plus qu'un objet de mépris, et je pourrois vivre, et je pourrois soutenir ma honte! Non, il faut que la mort me délivre de l'horreur que j'ai pour ce traître, et de celle que j'ai pour moi-même. Ses larmes et ses sanglots arrêtèrent ses plaintes. Madame du Paraclet, attendrie et effrayée d'un état aussi violent, mit tout en usage pour la calmer.

Vous vous alarmez trop vîte, lui dit-elle; le comte de Blanchefort vous aime, il ne résistera point à vos larmes; d'ailleurs, il craindra le tort qu'une affaire comme celle-ci peut lui faire.

Eh! madame, répliqua-t-elle, il a vu mon désespoir, il m'a vue mourante à ses pieds sans en être ému. Qui pourroit lui reprocher son crime? Madame de Polignac n'est plus, et vous savez que le curé et les deux témoins de mon mariage ont été écartés par les soins d'un perfide.

Mais, quand tout vous manqueroit, dit madame du Paraclet, mon amitié et votre vertu vous restent; croyez-moi, on n'est jamais pleinement malheureuse, quand on n'a rien à se reprocher; ne me donnez pas, ajouta-t-elle en l'embrassant, le chagrin mortel de vous perdre; vous avez du

courage ; que la tendresse que j'ai pour vous, que celle que vous me devez, vous obligent à en faire usage ; je resterai ici avec vous pendant un temps ; nous prendrons toutes les mesures convenables, pour dérober la connoissance de votre malheur.

Mademoiselle d'Essei pleuroit, et ne répondoit point ; enfin, à force de prières, de tendresse, mêlées de l'espérance que madame du Paraclet tâchoit de lui donner du repentir du comte de Blanchefort, elle se calma un peu. Je payerois son repentir de ma propre vie, disoit-elle, et voyez l'affreuse situation où je suis ; ce que je souhaite avec tant d'ardeur, me rendroit à un homme pour qui je ne puis avoir que du mépris.

Les journées et les nuits se passoient presqu'entières dans de pareilles conversations. La pitié que madame du Paraclet avoit pour mademoiselle d'Essei, l'attachoit encore plus fortement à cette malheureuse fille.

J'étois bien destinée, disoit-elle, à trouver de la mauvaise foi et de la perfidie ; le marquis de la Valette auroit dû m'inspirer de la méfiance pour tous les hommes ; elle conta alors à madame du Paraclet l'amour qu'il avoit feint pour elle, dans le temps qu'il étoit engagé avec mademoiselle de Magnelais.

Après quelques jours, elle écrivit au comte de

Blanchefort, de la manière la plus propre à l'attendrir et à le toucher. Madame du Paraclet lui écrivit aussi, et lui faisoit tout craindre pour la vie de mademoiselle d'Essei. Elle envoya à Paris un homme à elle, pour rendre leurs lettres en mains prôpres.

On juge avec quel trouble et quelle impatience mademoiselle d'Essei en attendoit la réponse. Elle étoit seule dans sa chambre, occupée de son malheur, quand on vint lui dire qu'un homme qui lui apportoit une lettre, demandoit à lui parler. Elle s'avança avec précipitation au devant de celui qu'on lui annonçoit, et, sans s'apercevoir qu'il la suivoit, elle prit la lettre.

Quelle fut sa surprise, quand, après en avoir vu quelques lignes, elle reconnut qu'elle étoit du marquis de la Valette. Grand Dieu! dit-elle en répandant quelques larmes, et en se laissant aller sur un siége, le marquis de la Valette voudroit donc encore me tromper! Non, mademoiselle, lui dit, en se jetant à ses genoux, celui qui lui avoit rendu la lettre, et en se faisant connoître pour le marquis de la Valette lui-même, je ne veux point vous tromper. Je vous adore, et je viens mettre à vos pieds une fortune, dont je puis disposer présentement.

La surprise, le trouble, et plus encore un sen-

timent vif de son malheur, que cette aventure rendoit plus sensible à mademoiselle d'Essei, ne lui laissoient ni la force de parler, ni la hardiesse de regarder le marquis de la Valette.

Vous ne daignez pas jeter un regard sur moi, lui dit-il: me suis-je trompé, quand j'ai cru vous voir attendrie en lisant ma lettre? Vous me croyiez coupable. Vous avez pensé, comme le public, de de mon procédé avec mademoiselle de Magnelais; j'ai souffert; j'ai même vu avec indifférence les jugemens qu'on a faits de moi; mais je ne puis conserver cette indifférence avec vous; il me faut votre estime; celle que j'ai pour vous la rend aussi nécessaire à mon bonheur, que votre tendresse même.

Tant de témoignages d'une estime, dont mademoiselle d'Essei ne se croyoit plus digne, achevoient de l'accabler. Écoutez-moi, de grâce, poursuivit le marquis de la Valette; c'est pour vous seule que je veux rompre le silence que je m'étois imposé; mais il y va de tout pour moi de vous faire perdre des soupçons qui me sont si injurieux.

Sa justification devenoit inutile à mademoiselle d'Essei, dans la situation où elle étoit; mais l'inclination qu'elle avoit pour lui, lui faisoit sentir quelque douceur à ne le plus trouver coupable. Ce

que vous avez à m'apprendre, lui dit-elle, après l'avoir fait relever, ne changera ni votre fortune, ni la mienne. Parlez cependant, puisque vous le voulez.

Il ne suffit pas toujours d'être honnête homme, dit le marquis de la Valette; il faut encore que la fortune nous serve, et ne nous mette pas dans des situations où le véritable honneur exige que nous en négligions les apparences.

Vous avez, sans doute, entendu parler de la façon dont je rompis avec mademoiselle de Luxembourg; notre mariage étoit prêt à se conclure; je n'y avois point apporté d'obstacle; je rompis cependant presqu'au moment où il devoit s'achever. Ce procédé, si bizarre en apparence, et qui m'attira tant de blâme, étoit pourtant généreux. Mademoiselle de Luxembourg me déclara qu'elle aimoit le duc de Ventadour, et en étoit aimée; qu'elle n'auroit cependant pas la force de désobéir à son père; qu'elle me prioit de prendre sur moi la rupture de notre mariage. Pouvois-je me refuser à ce qu'elle désiroit?

Le feu roi faisoit alors la guerre en Picardie; j'allai l'y joindre, avec quelques troupes que j'avois levées à mes dépens; le désir de me distinguer, me fit exposer un peu trop légèrement au siége d'Amiens; je fus renversé par les assiégés,

du haut de leurs murailles; je tombai dans le fossé, très-blessé, et j'aurois peut-être péri, sans le secours de Bellomont, qui me releva, et ne me quitta point qu'il ne m'eût remis entre les mains de mes gens.

Ce service étoit considérable; ma reconnoissance y fut proportionnée; dès ce même jour, je ne voulus plus que le chevalier eût d'autre tente et d'autres équipages que les miens. Sa naissance et sa fortune sont si fort au-dessous des miennes, qu'il pouvoit sans honte recevoir mes bienfaits. Nous devînmes inséparables, et les éloges que je lui prodiguai, lui attirèrent, de la part du roi et des principaux officiers, des distinctions flatteuses. Plus je faisois pour lui, plus je m'y attachois, et plus je croyois lui devoir.

Il voulut m'accompagner en Flandre, où le roi m'envoya pour négocier avec quelques seigneurs qui lui étoient attachés. Comme la négociation exigeoit le plus grand secret, le roi m'ordonna de n'y paroître que sous un faux nom, et en simple voyageur. J'allai à Lille, où je devois trouver ceux avec qui j'avois à traiter. C'est là que je vis mademoiselle de Magnelais et madame sa mère, qui étoient allées dans leurs terres.

Je ne parus chez elles que sous le nom du chevalier de Benauges, que j'avois pris, et j'y fus

beaucoup mieux reçu par mademoiselle de Magnelais, que ne devoit l'être un homme de la condition dont je paroissois : je crus que je lui plaisois, et je fus flatté de ne devoir cet avantage qu'à mes seules qualités personnelles : je m'attachai d'abord bien plus à elle par amour-propre que par amour; mais je vins insensiblement à l'aimer, et j'aurois cru ne pouvoir aimer mieux, si ce que je sens pour vous ne m'avoit fait connoître toute la sensibilité de mon cœur.

Comme mon déguisement étoit le secret du roi, je ne le dis point à mademoiselle de Magnelais; je me faisois encore un plaisir de celui qu'elle auroit, quand je lui serois connu, de trouver dans le marquis de la Valette un amant plus digne d'elle que le chevalier de Benauges.

Mon séjour à Lille fut de trois mois : j'eus la satisfaction d'apprendre en partant, que mademoiselle de Magnelais viendroit bientôt à Paris : elle m'avoit permis de mettre Bellomont dans notre confidence; et, lorsqu'il naissoit entre nous quelque petit différent, c'étoit toujours lui qui rétablissoit la paix.

Quelques jours après mon retour, mademoiselle de Magnelais fut présentée à la reine : j'étois dans la chambre de cette princesse, et je jouis du trouble et de la joie de mademoiselle de Ma-

gnelais, quand elle m'eut reconnu. J'allai chez elle; et, quoique j'eusse à essuyer quelques reproches du mystère que je lui avois fait, elle étoit si contente de trouver que le chevalier de Benauges étoit le marquis de la Valette, que je n'eus pas de peine à obtenir mon pardon.

Je lui rendois tous les soins que la bienséance me permettoit. La douceur de notre commerce étoit quelquefois troublée par ses jalousies : je ne voyois point de femme dont elle ne prît ombrage, et elle me réduisoit presque au point de n'oser parler à aucune : j'étois quelquefois prêt à me révolter; mais la persuasion que j'étois aimé me ramenoit bien vîte à la soumission.

Quand ma conduite ne donnoit lieu à aucun reproche, j'en avois d'une autre espèce à essuyer. On se plaignoit que je n'étois pas jaloux. Vous voulez bien me laisser penser, lui disois-je, mademoiselle, que j'ai le bonheur de vous plaire. Puis-je être jaloux sans vous offenser, et me le pardonneriez-vous? Je ne sais si je vous le pardonnerois, me répondit-elle; mais je sais bien que j'en serois plus sûre que vous m'aimez.

Ce sentiment me paroissoit bizarre : je m'en plaignois à Bellomont : il justifioit mademoiselle de Magnelais, et m'obligeoit à lui rendre grâces d'une délicatesse que je n'entendois point; ce-

pendant mon attachement pour elle fit du bruit. Le duc d'Épernon, qui souhaitoit de me marier, m'en parla, et ne trouva en moi nulle résistance. Le mariage fut bientôt arrêté entre M. le duc d'Hallwin et lui; mais quelques raisons particulières les obligèrent à le différer.

Cependant, comme les paroles étoient données, j'eus beaucoup plus de liberté de voir mademoiselle de Magnelais : je passois les journées chez elle, et j'avois lieu d'être content de la façon dont elle vivoit avec moi. Un jour que j'étois entré dans son appartement pour l'attendre, j'entendis qu'elle montoit l'escalier avec quelqu'un, que je crus être un homme. Le plaisir de faire une plaisanterie sur le défaut de jalousie qu'elle me reprochoit si souvent, me fit naître l'envie de me cacher. Je me coulai dans la ruelle du lit, qui étoit disposé de manière que je ne pouvois être aperçu.

Vous avez tort, disoit mademoiselle de Magnelais à l'homme qui étoit avec elle, que je ne pouvois voir; bien loin de me faire des reproches, vous me devez des remercîmens : il est vrai que je suis ambitieuse; mais c'est bien moins par ambition que je l'épouse, que pour m'assurer le plaisir de vous voir. Pourquoi, répondit celui à qui elle parloit, que je reconnus pour Bellomont,

lui faire croire que vous l'aimez? pourquoi tous ces reproches de ce qu'il n'est pas jaloux?

Je vous avoue, répliqua-t-elle, que la vanité que je trouvois à en être aimée m'avoit d'abord donné du goût pour lui : votre amour ne m'avoit pas encore fait connoître le prix de mon cœur : je croyois presque le lui devoir. Laissons-lui penser qu'il est aimé; cette opinion écartera ses soupçons, et, en lui reprochant sa confiance, je l'augmente encore.

Les premiers mots de cette conversation me causèrent tant de surprise, qu'elle auroit seule suffi pour arrêter les effets de ma colère; mais tous les sentimens dont j'étois agité firent bientôt place au mépris et à l'indignation qui prenoient dans mon cœur celle de l'amour et de l'amitié : je ne fus pas même honteux d'avoir été trompé; tout honnête homme auroit pu l'être, et cela me suffisoit.

Mademoiselle de Magnelais et Bellomont dirent encore plusieurs choses, qui me firent comprendre que leur intelligence avoit commencé presqu'aussitôt que j'avois cru être aimé : ils se séparèrent, dans la crainte que je ne vinsse; car, quelque sûr que l'on fût de moi, on vouloit pourtant me ménager. Mademoiselle de Magnelais passa dans l'appartement de madame sa mère, et me laissa la liberté de sortir.

J'allai m'enfermer chez moi pour réfléchir sur le parti que j'avois à prendre : je pouvois perdre d'honneur mademoiselle de Magnelais; mais n'étoit-ce pas la punir d'une manière trop cruelle, d'une légèreté dont il ne m'étoit arrivé aucun mal? et pouvois-je employer contr'elle des armes qu'elle n'auroit pu en pareil cas employer contre moi? Pour Bellomont, il me trahissoit, mais il m'avoit sauvé la vie : il m'étoit plus aisé de pardonner l'injure, que de manquer à la reconnoissance.

Pour ne pas priver le chevalier d'une protection aussi nécessaire pour lui, que celle de M. d'Épernon, je me déterminai à lui cacher ce que le hasard m'avoit fait découvrir. A l'égard de mon mariage, j'avois le temps pour moi : il ne me restoit qu'à prendre des mesures pour éviter de voir mademoiselle de Magnelais : elle m'étoit devenue, dès ce moment-là, si indifférente, que je n'avois pas même besoin de lui faire des reproches. Je projetois un voyage à la campagne, quand j'appris que mademoiselle de Magnelais y étoit allé elle-même.

J'eus l'honneur, mademoiselle, de vous voir à peu près dans ce temps-là, et dès ce moment je n'imaginai plus qu'on pût me proposer mademoiselle de Magnelais : cette jalousie, qu'elle m'a-

voit demandée, et que je ne connoissois point, je la connus alors : tout ce qui vous environnoit me faisoit ombrage; tout me paroissoit plus capable que moi de vous plaire, et aucun ne me sembloit digne de vous.

Je craignis cependant le comte de Blanchefort un peu plus que les autres : moi, qui jusque-là n'avois fait aucun cas des louanges de la multitude, je me sentis affligé de celles que cette multitude donnoit à mon rival; il pouvoit aussi vous offrir sa main, et moi je ne pouvois, pendant la vie du duc d'Épernon, vous proposer qu'un mariage secret, à quoi mon respect ne pouvoit consentir; ce fut ce qui me retint le jour que j'osai vous parler du comte de Blanchefort. Quelle joie, mademoiselle, répandîtes-vous dans mon cœur! je crus voir que vous étiez touchée de l'excès de ma passion.

Cependant le voyage de mademoiselle de Magnelais qui me laissoit respirer, n'avoit été entrepris que pour me jeter dans de nouvelles peines. Elle avoit déterminé le duc d'Hallwin à ne plus différer notre mariage, et, à leur retour, le duc d'Épernon et lui en marquèrent le jour.

Mon refus m'attira la disgrace de mon père : je ne lui en donnai point de raisons : celles que la conduite de mademoiselle de Magnelais me

fournissoit, n'auroient point été crues, et d'ailleurs, depuis que je vous avois vue, mademoiselle, je sentois que ce n'étoit pas le plus grand obstacle à notre mariage; mais je crus aussi qu'il falloit, sur-tout dans les premiers momens, lui cacher mon attachement pour vous.

Je ne pus cependant me refuser le plaisir de vous voir le lendemain. J'étois plein de la joie de me voir libre : je voulois vous la montrer; je me flattois que vous en démêleriez le motif; mais cette joie ne dura guère : vos regards et le ton dont vous me parlâtes me glacèrent de crainte. Oserai-je cependant vous l'avouer? Me pardonnerez-vous de l'avoir pensé? Ce que vous me dîtes de mademoiselle de Magnelais me donna lieu de me flatter qu'elle avoit part au mauvais traitement que je recevois.

Cette idée me donna un peu de tranquillité, et je pris dès lors la résolution de ne vous rien cacher de ce qui s'étoit passé entr'elle et moi. Je retournai dans cette intention chez madame de Polignac; j'appris d'elle-même, mademoiselle, que vous étiez retournée à l'abbaye du Paraclet; je fis dessein d'y aller, et j'avois tout disposé pour cela.

Je reçus, la surveille de mon départ, un billet de Bellomont : il me prioit de me trouver le

lendemain matin à un endroit d'un faubourg de Paris assez écarté : je ne suis pas naturellement porté à la méfiance ; j'eusse voulu d'ailleurs le trouver moins coupable. Je me figurai qu'il avoit dessein de m'avouer ce qui s'étoit passé, et de concerter avec moi les moyens d'épouser mademoiselle de Magnelais.

La conversation commença par les protestations de son attachement pour moi : après le début, qui me confirmoit encore dans mon idée, comment est-il possible, me dit-il, que vous puissiez faire le malheur d'une fille dont vous êtes si tendrement aimé? J'ai été encore hier témoin de ses larmes : c'est par son ordre que je vous parle : elle est instruite de votre amour pour mademoiselle d'Essei. Permettez-moi, mademoiselle, ajouta le marquis de la Valette, de vous taire ce qu'il eut l'audace d'ajouter.

Peut-être n'aurois-je encore payé tant d'artifice et de mauvaise foi que par le plus profond mépris ; mais je ne fus plus maître de mon indignation, quand il osa manquer au respect qui vous est dû de toute la terre. Taisez-vous, lui dis-je avec un ton de fureur, ou je vous ferai repentir de votre insolence. Vous et mademoiselle de Magnelais êtes dignes l'un de l'autre ; et je vous aurois punis de toutes vos trahisons, si le

mépris ne vous avoit sauvés de ma vengeance.

A qui parles-tu donc, répliqua Bellomont? As-tu oublié que tu me dois la vie? Mais tu ne jouiras plus d'un bienfait dont tu abuses; il vint en même temps sur moi, et, avant que je me fusse mis en défense, il me porta deux coups d'épée: je tirai la mienne, et, comme il vouloit redoubler, je le blessai à la hanche en me défendant; il tomba, je fus sur lui, et, après l'avoir désarmé: Je te donne la vie, lui dis-je, et me voilà délivré de la honte de devoir quelque chose au plus lâche de tous les hommes.

Cependant mon sang couloit en abondance, et j'allois tomber moi-même, et être exposé à la rage de ce méchant, dont la blessure étoit légère, quand des paysans, qui venoient à la ville, arrivèrent dans le lieu où nous étions. Mes habits, qui étoient magnifiques, les firent d'abord venir à moi. Je me fis porter dans la plus prochaine maison, qui se trouva, par hasard, appartenir à un homme qui nous étoit attaché: je le chargeai d'aller avertir le comte de Ligny, avec qui j'étois lié d'amitié depuis notre première enfance. Les chirurgiens, qui avoient d'abord annoncé que ma vie étoit dans le plus grand péril, commencèrent, quelques jours après, à concevoir de l'espérance.

A mesure que l'extrême danger diminuoit, mes inquiétudes augmentoient. La discrétion que j'avois toujours reconnue dans le comte de Ligny, et le besoin de m'ouvrir à quelqu'un, m'obligèrent à lui parler. Nous convînmes qu'il enverroit au Paraclet un homme à lui qui devoit tâcher de vous parler : j'eusse bien voulu vous écrire ; mais je n'en avois ni la force, ni même la hardiesse.

Celui qui avoit été chargé d'aller au Paraclet, nous rapporta que vous n'y étiez plus, que vous étiez chez madame de Polignac, où il avoit vainement tenté de vous parler. Ces nouvelles me jetèrent presque dans le désespoir. Comment se flatter que les foibles bontés que vous m'aviez marquées, tiendroient contre des torts assez apparens, et contre les soins de mon rival?

Le comte de Ligny tâchoit en vain de me consoler ; il étoit lui-même obligé de convenir que mes craintes étoient légitimes : je voulois, tout foible que j'étois, aller moi-même chez madame de Poliguac ; mais les efforts que je voulois faire retardoient encore ma guérison ; et, pour achever de m'accabler, le duc d'Épernon tomba malade dans le même temps, et mourut sans avoir voulu m'accorder le pardon que je lui fis demander. Les calomnies de Bellomont avoient achevé de l'irriter contre moi ; il avoit eu l'audace

de lui dire que je l'avois attaqué le premier, et que je ne m'étois porté à cette violence que parce qu'il avoit voulu me représenter mes devoirs.

Cette imposture exigeoit de moi que je le visse encore l'épée à la main : j'attendois avec impatience que mes forces me le permissent, quand un intérêt plus pressant m'a fait différer ma vengeance. Le comte de Ligny entra, il y a trois jours, dans ma chambre, avec un air de joie dont je fus étonné : Réjouissez-vous, me dit-il, le comte de Blanchefort, ce rival si redoutable, vient de faire part au roi de son mariage avec la sœur du connétable.

Mademoiselle d'Essei avoit écouté jusque-là le marquis de la Valette avec un saisissement de douleur, qu'elle avoit eu peine à cacher; mais elle n'en fut plus la maîtresse.

Quoi! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, le comte de Blanchefort est marié! Ces paroles furent les seules qu'elle put prononcer : elle tomba en foiblesse : le marquis de la Valette n'étoit guère dans un état différent : la vue de mademoiselle d'Essei mourante, et mourante pour son rival, lui faisoit sentir tout ce que l'amour et la jalousie peuvent faire éprouver de plus cruel : il fut quelques momens immobile sur son siége; enfin l'amour fut le plus fort; il prit made-

moiselle d'Essei entre ses bras pour tâcher de la faire revenir.

Dans le même temps qu'il appeloit du secours, madame du Paraclet, étonnée de ne point voir mademoiselle d'Essei, venoit la chercher : sa surprise fut extrême de la trouver évanouie dans les bras d'un homme qu'elle ne connoissoit point ; mais le plus pressé étoit de la faire revenir. Son évanouissement fut très-long ; elle ouvrit enfin les yeux, et, les portant sur tout ce qui l'environnoit, elle vit le marquis de la Valette à ses pieds, qui lui tenoit une main qu'il mouilloit de ses larmes : la crainte de la perdre avoit étouffé la jalousie : il eût consenti dans ce moment au bonheur du comte de Blanchefort.

Laissez-moi, marquis, lui dit-elle en retirant sa main, votre amour et votre douleur achèvent de me faire mourir. Que je vous laisse, mademoiselle! s'écria-t-il; vous le voulez en vain; il faut que je meure à vos pieds, du désespoir de n'avoir pu vous toucher, et de vous trouver sensible pour un autre. Comment a-t-il touché votre cœur? Quelle marque d'amour vous a-t-il donnée? Par quel endroit a-t-il mérité de m'être préféré? Je suis donc destiné à être trahi ou méprisé! Hélas! je venois mettre ma fortune à vos pieds, et c'est de mon rival que vous voulez

tenir ce que mon amour vouloit vous donner!

Les larmes et les sanglots de mademoiselle d'Essei l'empêchèrent long-temps de répondre; enfin, prenant tout d'un coup son parti: Je vais vous montrer, lui dit-elle, que je suis encore plus malheureuse et plus à plaindre que vous. Le comte de Blanchefort est mon mari; la raison, et peut-être encore plus le dépit dont j'étois animée contre vous, m'ont déterminée à lui donner la main; et, dans le temps que son honneur et le mien demandent la déclaration de notre mariage, j'apprends qu'il est engagé avec une autre. Vous voyez, par l'aveu que je vous fais, que je suis, du moins, digne de votre pitié; et j'ose encore vous dire, ajouta-t-elle en répandant de nouveau des larmes, que, si le fond de mon cœur vous étoit connu, je le serois de votre estime.

Oui, madame, répliqua le marquis de la Valette; il ne m'est plus permis de vous parler de mon amour; mais je vais, du moins, vous prouver mon estime, en vous vengeant de l'indigne comte de Blanchefort. Vous m'estimez, répondit mademoiselle d'Essei, et vous me proposez de me venger d'un homme à qui j'ai donné ma foi! Ah! mademoiselle, dit le marquis de la Valette, avec une extrême douleur, vous l'aimez! l'amour

seul peut retenir une vengeance aussi légitime que la vôtre.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua-t-elle, et peut-être vous l'ai-je trop dit; la raison seule et les conseils de madame de Polignac m'avoient déterminée; mais la trahison du comte de Blanchefort ne m'affranchit pas de mes devoirs; il sera père de cette misérable créature, dont je serai la mère; et pourrois-je ne pas respecter ses jours, et pourrois-je aussi me résoudre à exposer les vôtres? Adieu, monsieur, lui dit-elle encore; le ciel sera peut-être touché de mon innocence et de mon malheur; c'est à lui de me venger, si je dois l'être; mais ne me voyez plus, et laissez-moi jouir de l'avantage de n'avoir à pleurer que mes malheurs, et non pas à rougir de mes foiblesses.

M. de la Valette, que l'admiration et la pitié la plus tendre attachoient encore plus fortement à mademoiselle d'Essei, ne s'en sépara qu'avec la plus sensible douleur; ce qu'il m'en coûte pour vous obéir, lui dit-il en la quittant, mérite du moins, que vous daigniez vous souvenir que le pouvoir que vous avez sur moi est sans bornes.

Elle n'en étoit que trop persuadée pour son repos. Je suis la seule au monde, disoit-elle à madame du Paraclet, pour qui la fidélité d'un homme tel que le marquis de la Valette soit un

nouveau malheur; tous mes sentimens sont contraints, ajoutoit-elle; je n'ose ni me permettre de haïr, ni me permettre d'aimer.

Elle resta dans cette maison aussi long-temps qu'il falloit pour cacher son malheureux état. Elle écrivit encore à M. de Blanchefort; elle lui manda la naissance d'un garçon dont elle étoit accouchée; toutes ses répugnances cédèrent à ce que l'intérêt de cet enfant demandoit d'elle; rien ne fut oublié dans cette lettre, pour exciter la pitié de M. de Blanchefort, et tout fut inutile.

Non-seulement il ne lui fit aucune réponse; il ne daigna pas même s'informer où elle étoit.

Mademoiselle d'Essei, quoique ce procédé l'accablât de la plus vive douleur, ne laissa pas de soutenir le personnage de suppliante pendant près de six mois que son fils vécut; mais, dès qu'elle l'eut perdu, elle écrivit à M. de Blanchefort sur un ton bien différent. Voici ce que contenoit cette lettre.

« La mort de mon fils rompt tous les liens qui
» m'attachoient à vous; je n'ai rien oublié pour
» lui sauver la honte que vous avez attachée à sa
» naissance. Voilà le motif des démarches que
» j'ai faites si inutilement. Je souhaite que le re-
» pentir fasse naître en vous la vertu, dont vous
» savez si bien affecter les dehors, tandis que

» le fond de votre cœur cache des vices si o-
» dieux».

Après avoir écrit cette lettre, mademoiselle d'Essei se crut libre, et elle se disposa à prendre le voile dans l'abbaye du Paraclet. A peine y avoit-il deux mois qu'elle étoit dans le noviciat, quand la femme qui l'avoit autrefois amenée dans cette maison, y vint avec un homme que son air et une croix de l'ordre de Malthe annonçoient pour un homme de condition.

Ils demandèrent à madame l'abbesse des nouvelles de la jeune fille, appelée mademoiselle d'Essei, qu'on avoit remise entre ses mains, il y avoit douze ans. Elle est dans cette maison, répondit l'abbesse, et l'intention de ses parens a été remplie; elle est religieuse. Ah! s'écria cet homme, il faut qu'elle quitte le cloître; il faut qu'elle vienne consoler une mère de la perte d'un mari et d'un fils unique, et jouir du bien que la mort de son frère lui laisse, et qui la rend une des plus grandes et des plus riches héritières de France. Permettez, dit-il à madame du Paraclet, que je puisse la voir et lui parler; la qualité de son oncle m'en donne le droit.

On alla chercher la jeune novice; et, dès qu'elle parut, son oncle s'empressa de lui apprendre qu'elle étoit fille du duc de Joyeuse; que l'envie

de rendre son frère un plus grand seigneur avoit engagé son père et sa mère à lui cacher sa naissance, et à la faire élever dans un cloître, où l'on vouloit qu'elle se fît religieuse; mais qu'il sembloit que le ciel eût pris plaisir à confondre des projets aussi injustes; que ce frère, à qui on l'avoit sacrifiée, étoit mort; que son père ne lui avoit survécu que peu de jours. J'ai été témoin de son repentir, dit M. le bailli de Joyeuse, et je suis dépositaire de ses dernières volontés. Venez, continua-t-il en s'adressant à sa nièce, prendre possession des grands biens dont vous êtes la seule héritière. Oubliez, s'il vous est possible, l'inhumanité qu'on a exercée envers vous, et à laquelle je me serois opposé de toute ma force, si j'en avois eu le moindre soupçon.

Ce que vous m'apprenez, monsieur, dit mademoiselle de Joyeuse, ne changera en moi que mon nom : rien ne sauroit m'obliger à rompre les engagemens que j'ai pris. Vous n'avez point encore d'engagement, reprit M. le Bailli, puisque vous n'avez pas prononcé vos vœux. Les vœux, répliqua mademoiselle de Joyeuse, m'engageroient avec les autres; mais le voile que je porte suffit pour m'engager avec moi-même.

Les raisons et les prières de M. le Bailli ne purent ébranler la résolution de mademoiselle de

Joyeuse. Sans se plaindre de sa mère, elle représentoit avec douceur, et cependant avec force, que la manière dont elle avoit été traitée la dispensoit de l'exacte obéissance. Madame du Paraclet, à qui M. le Bailli eut recours, étoit trop instruite des malheurs de mademoiselle de Joyeuse et de sa façon de penser, pour laisser quelque espérance à M. le Bailli. Après quelques jours de séjour au Paraclet, pendant lesquels mademoiselle de Joyeuse prit connoissance des biens dont elle avoit à disposer, le Bailli partit pour aller annoncer à madame de Joyeuse la résolution de sa fille, et l'impossibité de la faire changer.

Cependant la lettre qu'elle avoit écrite au comte de Blanchefort avoit non-seulement fait naître son repentir, mais lui avoit redonné tout son amour. Il avoit cru jusque-là qu'elle reviendroit à lui dès qu'il le voudroit. La certitude, au contraire, d'être haï, méprisé, les reproches qu'il se faisoit d'avoir perdu, par sa faute, un bien dont il connoissoit alors tout le prix; lui faisoient presque perdre la raison. Son mariage avec la sœur du connétable n'avoit pas eu lieu : rien ne l'empêchoit d'aller confirmer ses engagemens avec mademoiselle d'Essei : il se flattoit quelquefois que les mêmes raisons qui les lui avoient fait accepter, les lui feroient accepter encore, et

qu'elle ne résisteroit point à la fortune et au rang qu'il pouvoit lui donner.

Il partit pour le Paraclet, dans la résolution de mettre tout en usage, jusqu'à la violence même, pour se ressaisir d'un bien sur lequel il croyoit que la vivacité de son amour lui avoit rendu ses droits. Quel nouveau sujet de désespoir, quand il sut la véritable condition de mademoiselle d'Essei, et l'engagement qu'elle avoit pris! Sa douleur étoit si forte et si véritable, que madame du Paraclet, qui lui avoit annoncé des nouvelles si accablantes, ne put lui refuser quelque pitié, et ne put se défendre de parler à mademoiselle de Joyeuse. Obtenez de grâce, lui disoit-il, qu'elle daigne m'entendre: sa vertu lui parlera pour moi: elle se ressouviendra de nos engagemens: elle ne voudra point m'exposer et s'exposer elle-même aux effets de mon désespoir.

La perfidie du comte de Blanchefort, répondit mademoiselle de Joyeuse quand madame du Paraclet voulut s'acquitter de sa commission, m'a affranchie de ces engagemens qu'il ose réclamer: je ne crains point les effets de son désespoir: qu'il rende, s'il en a la hardiesse, mon aventure publique: ma honte sera ensevelie dans cette maison, et j'aurai moins de peine à la soutenir que je n'en aurois de voir et d'entendre un

homme pour qui j'ai la plus juste indignation et le plus profond mépris.

Ces premiers refus ne rebutèrent point M. de Blanchefort : il mit tout en usage pour parler à mademoiselle de Joyeuse ; et, n'ayant pu y réussir, il attendit, caché dans une maison du bourg, le temps où elle devoit prendre les derniers engagemens, résolu d'y mettre obstacle ; mais, lorsqu'elle parut avec le voile qui la couvroit ; qu'il aperçut le drap mortuaire sous lequel elle devoit être mise ; qu'il se représenta que c'étoit lui, que c'étoient ses perfidies qui l'avoient contrainte à s'ensevelir dans un cloître ; que cet état, peut-être si contraire à son inclination, lui avoit paru plus doux que de vivre avec lui ; il se sentit pénétré d'une douleur si vive, et fut si peu maître de la cacher, qu'on l'obligea de sortir de l'église.

M. le vicomte de Polignac, neveu de madame l'abbesse, qui étoit présent, le mena dans l'appartement des étrangers : son désespoir étoit si grand, qu'il fallut le sauver de sa propre fureur. Enfin, après bien de la peine, il obéit à l'ordre de partir qu'on lui donna de la part de mademoiselle de Joyeuse, et se retira dans une de ses terres, occupé uniquement de son amour et du bien qu'il avoit perdu : une maladie de langueur termina au bout de quelques mois sa vie et ses peines.

Cependant la scène qui s'étoit passée dans l'église, si nouvelle pour les religieuses, excita leurs murmures : les plus accréditées représentèrent à madame du Paraclet qu'un éclat de cette espèce demandoit que mademoiselle de Joyeuse fût examinée de nouveau, et que la profession fût différée. Il fallut se soumettre à cette condition : le temps qu'on avoit demandé pour cet examen n'étoit pas encore écoulé quand M. de la Valette arriva au Paraclet. Le changement de fortune et d'état de mademoiselle de Joyeuse ne lui avoit pas été long-temps caché : si, par respect pour elle, il s'étoit soumis à l'ordre qu'elle lui avoit donné de renoncer à la voir, il n'en avoit pas été moins attentif et moins sensible pour elle : quoiqu'il n'eût conservé aucune espérance, il n'avoit cependant jamais envisagé l'horreur d'une séparation éternelle : cette idée se présenta à lui pour la première fois, lorsqu'il sut que mademoiselle de Joyeuse avoit pris le voile.

Il courut à l'abbaye du Paraclet. Mademoiselle de Joyeuse ne put se résoudre à le traiter comme elle avoit traité M. de Blanchefort ; elle vint au parloir où il l'attendoit : ils furent assez long-temps sans avoir la force de parler ni l'un ni l'autre : le marquis de la Valette, suffoqué par ses larmes et par ses sanglots, après avoir considéré

mademoiselle de Joyeuse presqu'ensevelie dans l'habillement bizarre dont elle étoit revêtue, restoit immobile sur la chaise où il étoit assis. Je n'aurois pas dû vous voir, dit enfin mademoiselle de Joyeuse. Ah! s'écria le marquis, que vous me vendez cher cette faveur! Je mourrai, oui je mourrai à vos yeux si vous persistez dans cette résolution. Mes malheurs, répliqua mademoiselle de Joyeuse, ne m'ont pas laissé le choix de ma destinée; il faut vivre dans la solitude, puisque je ne saurois plus me montrer dans le monde avec honneur. Eh! pourquoi, dit M. de la Valette, vous faire cette cruelle maxime? pourquoi vous punir de ce que le comte de Blanchefort est le plus scélérat des hommes? Il n'en coûte guère, répliqua mademoiselle de Joyeuse, de quitter le monde quand on ne peut y vivre avec ce qui nous l'auroit fait aimer.

Que me faites-vous envisager, s'écria le marquis de la Valette? Serois-je en même temps le plus heureux et le plus malheureux des hommes? Non, poursuivit-il en la regardant de la manière la plus tendre, je ne renoncerai point à des prétentions que votre cœur semble ne pas dédaigner. J'avoue, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que, si je l'avois écouté, il n'eût parlé que pour vous. Il faut vous avouer plus, ajouta-t-elle; ce fut

pour me venger de vous, dont je croyois avoir été trompée, que je me précipitai dans l'abîme des malheurs où je suis tombée. Accordez-moi donc, interrompit le marquis de la Valette, la gloire de les réparer. C'est assez pour moi, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que vous ayez pu en concevoir l'idée; mais j'en serois bien indigne si j'étois capable de m'y prêter. Quand ma funeste aventure seroit ignorée de toute la terre, quand j'aurois une certitude entière que vous l'ignoreriez toujours, il me suffiroit de la savoir, il me suffiroit de la nécessité où je serois de vous cacher quelque chose, pour empoisonner le repos de ma vie.

Ah! dit le marquis de la Valette avec beaucoup de douleur, je me suis flatté trop légèrement, et vous-même vous vous êtes trompée; vous avez cru me vouloir quelque bien, seulement parce que je ne vous suis pas aussi odieux que M. de Blanchefort. Il seroit à souhaiter pour mon repos, reprit-elle, que je fusse telle que vous le pensez: croyez cependant que l'oubli des injures que j'ai reçues n'est pas le seul sacrifice que j'aie à faire à Dieu en me donnant à lui. Il faut, ajouta-t-elle, finir une conversation trop difficile à soutenir pour l'un et pour l'autre. Adieu, monsieur, je vais faire des vœux au ciel pour votre

bonheur; souvenez-vous quelquefois à quoi j'eusse borné le mien.

Elle sortit en prononçant ces paroles, et laissa le marquis de la Valette dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter. Madame du Paraclet, que mademoiselle de Joyeuse en avoit priée, vint pour remettre quelque calme dans son esprit : il ne fut de long-temps en état de lui répondre; ses actions, ses discours se ressentoient du trouble de son âme ; il vouloit voir mademoiselle de Joyeuse, il vouloit lui parler encore une fois : Je ne lui demande, disoit-il, que quelque délai; je me soumettrai ensuite à tout ce qu'elle voudra m'ordonner.

La sensibilité que mademoiselle de Joyeuse s'étoit trouvée pour M. de la Valette, la pressoit, au contraire, de se donner à elle-même des armes contre sa propre foiblesse : De grâce, dit-elle à madame du Paraclet, obtenez du marquis qu'il me laisse travailler à l'oublier ; obligez-le de s'éloigner : ce qu'il m'en coûte, ajouta-t-elle, pour le vouloir ne le dédommage que trop.

M. de la Valette ne pouvoit se résoudre à ce départ auquel on le condamnoit; mais madame du Paraclet lui représenta avec tant de force la peine qu'il faisoit à mademoiselle de Joyeuse, et l'inutilité de sa résistance, qu'il se vit contraint

d'obéir : toujours occupé de son amour et de ses regrets, il passa deux années dans une de ses terres, et ne retourna à la cour que lorsque la nécessité de remplir les fonctions de sa charge l'y obligea.

Mademoiselle de Joyeuse qui, en prononçant ses vœux, avoit pris le nom d'Eugénie, eut peu de temps après la douleur sensible de perdre madame l'abbesse du Paraclet : il ne lui fut plus possible, après cette perte, de rester dans un lieu où tout la lui rappeloit : elle obtint de venir à Paris dans l'abbaye de St.-Antoine : les arrangemens qu'elle avoit pris en disposant de son bien, la mirent en état d'y être reçue avec empressement.

M. le marquis de la Valette, après son retour à la cour, apprit qu'elle y étoit, et lui fit demander la permission de la voir. Soit effectivement que le temps, l'absence et la perte de toute espérance eussent produit sur lui leur effet ordinaire, ou qu'il eût la force de se contraindre, il ne montra à Eugénie que les sentimens qu'elle pouvoit recevoir. Le commerce qui s'établit dès lors entr'eux leur a fait goûter à l'un et à l'autre les charmes de la plus tendre et de la plus solide amitié. Eugénie a voulu en vain le déterminer à se marier ; il lui a toujours répondu qu'il vouloit se garder tout entier pour l'amitié.

Vous voyez, me dit Eugénie, quand elle eut

achevé de me conter son histoire, que, si les malheurs que l'on a éprouvés dans le monde étoient une sûreté pour trouver de la tranquillité et du repos dans la retraite, personne n'avoit plus de droit de l'espérer que moi : j'avoue cependant, à la honte de ma raison, qu'elle m'a souvent mal servie, et que mes regards se sont plus d'une fois tournés vers ce monde, où j'avois éprouvé tant de différentes peines.

Puisque mes aventures, dis-je, ne sont pas ignorées, le mariage ne sauroit être pour moi qu'une source de peines. Eugénie me répondit que le président l'avoit prévenue sur cet article; qu'il ne demandoit de ma part qu'une entière sincérité : la vérité est auprès de lui presque de niveau avec l'innocence; d'ailleurs vous n'avez rien à avouer qui blesse l'honneur.

Je n'étois pas aussi persuadée qu'elle de l'indulgence du président d'Hacqueville : je ne pouvois croire qu'il voulût d'une femme qui avoit poussé aussi loin le mépris de toute sorte de bienséance : je me flattois que l'aveu que j'en ferois le dégoûteroit de m'épouser, et que, sans qu'il y eût de ma faute, ce mariage, dont je ne pouvois m'empêcher de sentir les avantages, et pour lequel j'avois cependant tant de répugnance, se trouveroit rompu.

Il falloit ne guère connoître le cœur humain pour concevoir une pareille pensée. Les malheurs, les trahisons qu'une jolie femme a éprouvés ne la rendent que plus intéressante : les miens d'ailleurs n'étoient qu'une suite de ma bonne foi ; et, en peignant mon cœur si tendre, si sensible, je ne fis qu'augmenter le désir de s'en faire aimer, et j'en fis naître l'espérance. Le président d'Hacqueville m'écoutoit avec une attention où il étoit aisé de démêler le plus tendre intérêt ; et, lorsque je voulois donner à mes folies leur véritable nom, il me les justifioit à moi-même. Toute autre auroit fait ce que j'avois fait, se seroit conduite comme moi : il faisoit plus que de me le dire, il le pensoit.

J'eus avec lui plusieurs conversations de cette espèce, qui durent le convaincre de ma franchise. Je fus convaincue aussi que j'étois aimée comme je pouvois désirer de l'être. Mon esprit étoit persuadé ; mais il s'en falloit beaucoup que mon cœur fût touché. Eugénie et le commandeur de Piennes ne cessoient de me dire qu'il suffisoit, quand on étoit honnête personne, d'estimer un mari ; mais, sans le dépit et la jalousie dont j'étois animée, leurs raisons eussent été sans succès.

Un homme de confiance que j'avois envoyé à Francfort, il y avoit déjà quelque temps, revint

alors : j'appris de lui que la femme de Barbasan étoit allée le joindre ; qu'elle avoit amené avec elle l'enfant dont elle étoit accouchée, et qu'il n'avoit pas été possible de découvrir le lieu où ils s'étoient retirés.

Cette attention de se cacher ne pouvoit regarder que moi. Je crus qu'on craignoit de ma part quelque trait de passion, pareil à mon voyage de Francfort. Je voulois ôter à mon ingrat une crainte si humiliante : je voulois, quelque prix qu'il pût m'en coûter, le convaincre qu'il n'étoit plus aimé : je me figurois encore qu'il sentiroit ma perte dès qu'elle deviendroit irréparable. Voilà ce qui me déroba la vue du précipice où j'allois me jeter, et ce qui m'arracha le consentement qu'on me demandoit.

Mon courage se soutint assez bien pendant le peu de jours qui précédèrent mon mariage. Si je n'étois pas gaie, je ne montrois du moins aucune apparence de chagrin. M. d'Hacqueville étoit comblé de joie, et me peignoit sa reconnoissance, de façon à augmenter celle que je lui devois.

Mais quel changement produisit en moi ce oui terrible, ce oui qui me séparoit pour jamais de ce que j'aimois ! Que devins-je, grand Dieu ! quand je me vis dans ce lit que mon mari alloit

partager avec moi ! toutes mes idées furent bouleversées. Je me trouvois seule coupable ; je trahissois Barbasan ; si je l'avois bien aimé, aurois-je dû m'autoriser de son exemple ? Il pourroit revenir à moi : je m'ôtois le plaisir de lui pardonner ; je m'ôtois du moins celui de penser à lui, de l'aimer sans crime. Etois-je digne de la tendresse de M. d'Hacqueville ? N'étoit-ce pas le tromper que de l'avoir épousé, le cœur rempli de passion pour un autre ?

Après avoir renvoyé tous ceux qui étoient dans la chambre, il me demanda la permission de se mettre au lit. Mes larmes et mes sanglots furent ma première réponse. L'état où vous me voyez, lui dis-je enfin, ne vous apprend que trop ce qui se passe dans mon cœur. Ayez compassion de ma malheureuse foiblesse ; n'exigez point ce que je n'accorderois qu'au devoir ; laissez à mon cœur le temps de revenir de ses égaremens. Je suis trop pleine d'estime et d'amitié pour vous, pour n'en pas triompher.

Que me demandez-vous, madame, s'écria mon mari ! Comprenez-vous le supplice auquel vous me condamnez ? Il se tut après ce peu de mots : nous restâmes tous deux dans un morne silence. Je l'interrompis après quelques momens pour lui demander pardon. C'est à moi, madame, me dit-il, à vous le demander : je vous ai forcée par mes

importunités à vous faire à vous-même la contrainte la plus affreuse.

J'en suis bien puni ; ne craignez rien de ma part ; je ne serai du moins jamais votre tyran ; je vous prie seulement, ajouta-t-il en se levant pour passer dans un cabinet, et je vous prie, pour votre intérêt plus que pour le mien, de dérober à tout le monde la connoissance de ce qui vient de se passer entre nous. Cette précaution n'étoit pas nécessaire ; ma conduite me paroissoit à moi-même si blâmable, que je n'étois nullement tentée d'en parler.

Je passai la nuit à me repentir et à m'applaudir de ce que je venois de faire. Je connoissois mon injustice ; je me la reprochois ; mais je ne pouvois m'empêcher de sentir une secrète joie d'avoir donné au comte de Barbasan une marque d'amour que j'eusse pourtant été désespérée qu'il eût pu savoir.

M. d'Hacqueville sortit de ma chambre sur le matin, et me dit seulement qu'il me conseilloit de feindre d'être malade, pour lui donner un prétexte de reprendre son appartement. Cette feinte indisposition nous exposa à beaucoup de plaisanteries. Enfin, après quelques jours, nous fûmes traités comme de vieux mariés, et l'on ne prit plus garde à nous.

A l'exception d'un seul point, je mettois tout en usage pour contenter M. d'Hacqueville. Tous ses amis devinrent bientôt les miens : je me conformois à tous ses goûts; mes soins et mes attentions ne se démentoient pas un moment; mais nos tête à tête étoient difficiles à soutenir; nous trouvions à peine quelques mots à nous dire. M. d'Hacqueville me regardoit, soupiroit et baissoit les yeux; il commençoit souvent des discours qu'il n'osoit achever; il me serroit les mains, il me les baisoit; il m'embrassoit, quand nous nous séparions, avec une tendresse qui me disoit ce qu'il n'osoit me dire.

Je sentois qu'il n'étoit point heureux, et j'en avois honte; je me reprochois sans cesse de faire le malheur de quelqu'un qui n'étoit occupé que de faire mon bonheur; et quel obstacle encore s'opposoit à mes devoirs! Une passion folle, dont mon amour-propre seul auroit dû triompher. La tristesse où M. d'Hacqueville étoit plongé, l'effort généreux qu'il faisoit pour le cacher excitoient ma pitié, et m'attendrissoient encore. L'estime, l'amitié, la reconnoissance me composoient une sorte de sentiment, qui me fit illusion; et, à force de vouloir l'aimer, je me persuadois que je l'aimois; je désirois sortir de l'état de contrainte où nous étions l'un et l'autre. Je lui avois d'abord

parlé sans beaucoup de peine, du penchant malheureux qui m'entraînoit vers Barbasan ; quand je crus en avoir triomphé, je me trouvai embarrassée de le lui dire.

Nous avions passé l'automne dans une maison de campagne que mon mari, toujours occupé de me plaire, avoit achetée, seulement parce que j'en avois loué la situation. Comme elle étoit à peu de distance de Paris, nous y avions toujours beaucoup de monde. J'en étois souvent importunée ; c'étoit, de plus, un obstacle au dessein qui me rouloit dans l'esprit, et que la mélancolie de mon mari me pressoit d'exécuter.

Enfin, quelques jours avant celui où nous avions fixé notre retour à Paris, nous nous trouvâmes seuls. J'étois restée dans ma chambre, pour quelque légère indisposition ; il vint m'y trouver, et s'assit au pied d'une chaise longue où j'étois couchée.

Mon Dieu! lui dis-je, que le monde est quelquefois importun ! Je ne sais si vous êtes comme moi ; mais j'avois besoin d'un peu de solitude. Que ferons-nous de cette solitude, me répondit M. d'Hacqueville? et, tombant tout de suite à mes genoux : Je vous adore, ma chère Pauline, poursuivit-il, vous connoissez mon cœur, vous savez si je connois le prix du vôtre. Serai-je tou-

jours malheureux! Je baissois les yeux. Mon mari prit ma main, la baisa et la mouilla de quelques larmes. Je n'étois pas éloignée d'en répandre. Me pardonnerez-vous, lui dis-je? Mon mari ne me répondit que par les transports les plus vifs. Ses caresses n'étoient interrompues que pour me rendre de nouvelles grâces.

Après s'être mis en possession de tous ses droits, il m'en demandoit encore la permission; il eût bien voulu partager mon lit; mais, comme c'étoit une nouveauté pour mes femmes, je ne pus m'y résoudre, et mon mari voulut bien se prêter aux précautions que j'exigeois pour cacher notre commerce. Ce mystère, qui laissoit toujours à M. d'Hacqueville quelque chose à désirer, soutenoit la vivacité de sa passion, et lui donnoit pour moi ces attentions, ces soins, qui ne sont mis en usage que par les amans, et dont ils se dispensent même bien vîte, quand ils se croient aimés.

A notre retour, Eugénie, que nous voyions presque tous les jours, remarqua avec plaisir la joie et la satisfaction de M. d'Hacqueville. Je n'étois pas de même; mais je n'avois plus ce trouble et cette inquiétude, dont on ne se délivre jamais entièrement, quand on s'écarte de ses devoirs. Enfin, je faisois ce que je pouvois pour me,

trouver heureuse, et je l'étois autant qu'on peut l'être par la raison.

Notre maison de campagne avoit acquis de nouveaux charmes pour M. d'Hacqueville; il voulut y retourner dès le commencement de la belle saison. Quelques arrangemens domestiques m'obligèrent à le laisser partir seul.

Le lendemain de son départ, je reçus un billet par le curé de notre paroisse. On me prioit, au nom de Dieu, de venir dans un endroit qu'on m'indiquoit; on ajoutoit, qu'on avoit des choses importantes à me dire, et qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Le curé, homme d'honneur, s'offrit de me conduire. Ce billet, et ce qu'il contenoit, me donnèrent une telle émotion, que je n'eus pas l'assurance de demander à mon conducteur l'éclaircissement de cette aventure.

Dès que je fus entrée dans la chambre où il me mena, et à portée du lit, une personne qui y étoit couchée, fit un effort pour se mettre sur son séant. Je vous demande pardon, madame, me dit-elle d'une voix foible et tremblante, d'oser paroître devant vous. Je suis cette malheureuse qui vous ai causé tant de peines; c'est moi qui vous ai séparée de ce que vous aimiez; c'est moi qui ai causé les malheurs de l'un et de l'autre, et c'est moi qui cause son éloignement et peut-être

sa mort; mais l'état où je suis vous demande grâce. Ayez pitié de moi; daignez adoucir l'amertume de mes derniers momens par un pardon généreux. J'ose plus encore, j'ose implorer votre bonté pour une misérable créature; c'est le fruit de mon crime; mais c'est l'enfant de celui que vous avez aimé, et ma mort va le laisser sans aucun secours.

Les larmes que cette femme répandoit en abondance l'empêchèrent de continuer. Je suis naturellement bonne, et j'eusse été sensiblement touchée de l'état où je la voyois, si un vif sentiment de jalousie n'eût étouflé tout autre sentiment. Cet étalage de tout ce qu'elle avoit fait contre moi, le pardon qu'elle me demandoit, étoient une nouvelle injure; je m'en sentois humiliée.

Le bon ecclésiastique, qui n'avoit garde de pénétrer ce qui se passoit dans mon cœur, m'exhortoit avec tout le zèle que la charité lui inspiroit, d'avoir pitié, et de la mère, et de l'enfant. L'un et l'autre, dis-je enfin, n'ont aucun besoin de moi. Madame de Barbasan, ajoutai-je, a des titres pour demander la restitution des biens de son mari. Hélas! madame, s'écria douloureusement cette personne, je ne suis point sa femme. Vous ne l'êtes point, lui dis-je avec beaucoup de surprise? Non, madame : je vois ce qui vous a

donné lieu de le croire. Ecoutez-moi un moment; je vous dois à vous, madame, et à M. de Barbasan l'aveu de ma honte. Qu'importe ce que j'en souffrirai; mes peines ne méritent pas d'être comptées; elles ne sont que trop dues à mes folies.

« Je suis fille du geolier à qui le soin des prisons du Châtelet étoit commis. Ma mère, qui mourut en accouchant de mon frère et de moi, n'avoit point laissé d'autre enfant à mon père : la ressemblance, assez ordinaire entre les jumeaux, étoit si parfaite entre nous, qu'il falloit, pour nous reconnoître dans notre première enfance, nous donner quelque marque particulière; et, dans un âge plus avancé, ceux qui n'y regardoient pas de bien près y étoient encore trompés.

Une petite partie de société nous avoit engagés à prendre les habits l'un de l'autre le jour que M. de Barbasan fut conduit au Châtelet. Mon père, qui me trouva la première, m'ordonna d'aller avec lui conduire le prisonnier dans la chambre qui lui étoit destinée : je m'aperçus, quand nous y fûmes, qu'il y avoit quelques marques de sang sur ses habits : je lui demandai, avec inquiétude, s'il n'étoit point blessé. Il ne l'étoit point, et j'en sentis de la joie. Son air noble, sa physionomie, les grâces répandues sur toute sa personne firent dès ce moment leur impression sur moi.

Quelle différence de la nuit qui suivit, avec toutes celles que j'avois passées jusque-là! J'étois dans une agitation que je prenois pour l'effet de la simple pitié. Hélas! si j'avois connu quel sentiment s'établissoit dans mon cœur, peut-être aurois-je eu la force de le combattre et d'en triompher. J'obtins le lendemain de mon frère que j'irois à sa place servir le prisonnier.

Je devançai le temps où le nouveau venu devoit être interrogé, pour lui offrir mes soins : la tristesse dont il étoit accablé se répandoit dans mon âme. Je n'ai guère passé d'heure plus agitée que celle que dura son interrogatoire : il sembloit que le péril me regardoit. Les témoins qui lui étoient confrontés me paroissoient mes propres ennemis. Chaque jour, chaque instant ajoutoit à ma peine. J'entendois dire à mon père, que je ne cessois de questionner, que l'affaire devenoit très-fâcheuse, et que les suites ne pouvoient en être que funestes

La maladie de M. de Barbasan arrêta les procédures, sans ralentir la haine de ceux qui vouloient le perdre, et me fit éprouver une inquiétude encore plus cruelle que celle où j'étois livrée.

Je ne quittois presque point le malade : je n'avois pas même besoin pour cela d'user de dégui-

sement : il faisoit si peu d'attention à moi, qu'à peine eu étois-je aperçue. Combien de larmes le danger où je le voyois me faisoit-il répandre! Ce danger augmentoit encore mon attendrissement ; et ma passion en prenoit de nouvelles forces. Enfin, après avoir lutté plusieurs jours entre la vie et la mort, sa jeunesse et la force de son tempérament le rétablirent.

Ce fut dans ce même temps qu'on fit des propositions pour la liberté du prisonnier. L'établissement dont mon père jouissoit lui paroissoit préférable à une fortune plus considérable, pour laquelle il eût fallu abandonner sa patrie, et s'exposer même aux plus grands périls ; mais sa tendresse pour mon frère et pour moi l'emporta : il céda à nos prières et à nos importunités, et nous le déterminâmes enfin à ce qu'on souhaitoit de lui : je n'avois point fait mystère à mon frère de ma passion ; je la lui avois montrée aussi violente qu'elle étoit, bien sûre que l'amitié qu'il avoit pour moi l'engageroit à me servir.

Je lui avois persuadé que j'étois aimée autant que j'aimois ; que M. de Barbasan m'épouseroit dès que nous serions en sûreté. Mon frère étoit chargé d'accompagner M. de Barbasan, et mon père et moi devions prendre une route différente de la leur. Au moment du départ, mon frère con-

sentit à me donner sa place : la chose étoit d'autant plus facile, que nous ne pouvions partir que la nuit, et qu'il avoit été résolu entre nous que je suivrois mon père avec des habits d'homme : mon frère s'étoit chargé de lui apprendre, lorsqu'ils seroient en chemin, mon prétendu mariage. Je disois que, s'il en eût été instruit plutôt, il en eût parlé à M. de Barbasan, et lui eût par là donné lieu de soupçonner que je me méfiois de lui.

Comment vous peindre ce qui se passoit dans mon cœur? Mes alarmes sur la réussite de notre entreprise, l'impatience d'en voir arriver le moment, et la joie que j'allois goûter d'être avec M. de Barbasan, de ne partager avec personne le plaisir de le servir, toutes ces différentes pensées me donnoient un trouble et une agitation peut-être plus difficiles à soutenir qu'un état purement de douleur. Le moment marqué pour notre fuite fut retardé par un accident qui faillit à me faire mourir de frayeur.

J'étois déjà dans la chambre de M. de Barbasan; je lui avois donné un habit de religieux, à la faveur duquel il pouvoit sortir comme s'il fût venu de confesser quelque prisonnier malade, lorsque mon père vint nous avertir qu'il avoit ordre de ne se point coucher. Cet ordre, dont nous

n'imaginions pas les motifs, nous fit craindre que notre dessein n'eût été découvert, et nous jeta dans le désespoir : nous en fûmes heureusement quittes pour la peur : il ne s'agissoit que d'un prisonnier qu'on devoit amener cette même nuit : il arriva vers le minuit; et son arrivée, qui occasionna plusieurs allées et venues dans la prison, servit encore à favoriser notre fuite.

Nous arrivâmes à Nancy sans aucune mauvaise rencontre, et sans que M. de Barbasan eût le moindre soupçon de mon déguisement. Après quelques heures de repos, nous remontâmes à cheval. Mon cher maître (c'étoit le nom que je lui donnois, et que mon cœur lui donnoit encore plus que ma bouche) mouroit d'impatience d'être à Mayence : l'empressement qu'il eut de demander ses lettres, avant même que nous fussions descendus de cheval, l'avidité avec laquelle il lut et relut celle que le caractère me fit juger être d'une femme, tout cela me fit sentir mon malheur. Ce qui se passoit dans mon cœur me donnoit l'explication de ce que je voyois : M. de Barbasan aimoit.

Combien de soupirs, combien de larmes cette cruelle connoissance me fit-elle verser ! La jalousie avec toutes ses horreurs vint s'emparer de moi. J'accusois M. de Barbasan d'ingratitude, presque

de perfidie ; il auroit dû deviner mes sentimens : il auroit dû deviner ce que j'étois : se seroit-il mépris s'il n'avoit pas été prévenu pour une autre ? Pardonnez-moi, madame ; je ne pouvois m'imaginer que cette autre eût fait autant pour lui. Mon pays abandonné, mon père, mon frère, pour qui j'aurois donné ma vie dans d'autres temps, exposés aux plus grands dangers : enfin, que n'avois-je point fait ! Hélas ! disois-je, je m'en tenois payée par l'espérance d'être aimée. Un moindre bien m'auroit satisfait : il m'eût suffi qu'il n'eût eu pour personne les sentimens qu'il me refusoit. Il me passa plusieurs fois dans la tête de me jeter à ses pieds, de répandre devant lui les larmes que je dévorois en secret ; mais un reste de pudeur, que je n'avois pas encore perdu, me retint.

Les bottes qu'il portoit, et qui n'étoient pas faites pour lui, l'avoient blessé si fort, que nous fûmes obligés de séjourner plusieurs jours à Mayence. Comme les nouvelles qu'il attendoit n'en étoient pas retardées, M. de Barbasan se résolut à se reposer. Je fus chargée, deux jours après, d'aller à la poste chercher ses lettres. Voici, madame, où commencent mes trahisons : j'en trouvai deux ; l'une de ce caractère à qui je voulois tant de mal, et l'autre de celui d'un homme. J'ouvris

d'abord la première : ma curiosité étoit excitée par un intérêt trop pressant pour pouvoir m'en défendre. J'en fus punie : ce que je lus ne m'apprit que trop que celle qui l'avoit écrite méritoit d'être aimée, et je m'en désespérois. Je n'avois point encore pris mon parti de la supprimer : celle que j'ouvris ensuite m'y détermina.

Elle étoit d'un homme qui paroissoit votre ami aussi bien que celui de M. de Barbasan : il l'exhortoit par honneur, par reconnoissance, par amour même de renoncer à vous : Voulez-vous, lui disoit-il, en faire une fugitive? voulez-vous qu'elle devienne la femme d'un proscrit? Soyez assez généreux pour vous laisser soupçonner de légèreté. Nous ferons valoir, madame Eugénie et moi, votre changement, et nous tâcherons d'établir la tranquillité dans le cœur de quelqu'un à qui vous devez trop pour ne ne pas lui rendre le repos, quelque prix qu'il puisse vous en coûter.

Cette lettre, que je lus et relus, m'affranchit de tout scrupule. Bien loin de me repentir de ce que je venois de faire, je trouvai que je rendois un très-grand service à M. de Barbasan, de travailler à le guérir d'une passion qui ne pouvoit jamais être heureuse. Le plus sûr moyen étoit de supprimer toutes vos lettres. Je commençai par

celle que je tenois ; il me parut très-important, au contraire, de lui rendre celle de cet ami que je recachetai.

J'examinai, avec une attention inquiète, l'impression qu'elle faisoit sur lui. Hélas ! il ne put la lire d'un œil sec ; sa douleur, son accablement furent si extrêmes, et j'en étois si attendrie, qu'il y avoit des momens où j'étois tentée de lui rendre celle que je retenois ; mais ma passion, que je masquois de l'intérêt même de M. de Barbasan, m'arrêta et m'affermit dans le projet que j'avois formé. Tous les paquets qui arrivèrent furent supprimés. Je ne laissai passer que ceux de cet ami, dont les conseils étoient si conformes à mes desseins.

Le chagrin de M. de Barbasan aigrit son mal ; nous fûmes obligés de séjourner à Mayence pendant plusieurs mois. Nous en partîmes enfin ; mais à peine eûmes-nous fait deux journées que je me trouvai hors d'état de poursuivre le voyage. La fièvre qui me prit fut d'abord si violente, que M. de Barbasan, par humanité et par un sentiment d'amitié (car il en a eu pour moi aussi long-temps qu'il a ignoré qui j'étois) s'arrêta au bourg où nous étions, avec d'autant moins de peine que c'étoit le chemin des courriers.

Je fus plusieurs fois au moment d'expirer ; mes

rêveries auroient découvert à M. de Barbasan, et mon sexe et mes sentimens, s'il y avoit fait attention. Mais je crois qu'il les ignoreroit encore si une femme, qu'on avoit mise auprès de moi pour me servir, ne l'en eût instruit. Les soins qu'il faisoit prendre de moi firent croire à cette femme que je lui étois fort chère : elle voulut se faire un mérite de garder notre secret. M. de Barbasan ne comprenoit rien aux assurances qu'elle ne cessoit de lui donner de sa discrétion. Enfin, à force de questions, il l'obligea de lui parler clair. La découverte d'une chose qui me perdoit d'honneur, l'affligea sensiblement, et autant que s'il avoit eu à se la reprocher. Il résolut, dès que je serois rétablie, de me chercher un mari, et de me mettre jusque-là dans un couvent.

A mesure que mon mal diminuoit, ses visites furent plus courtes et moins fréquentes : j'en étois désespérée, et n'osois m'en plaindre d'autre façon que par la joie que je lui marquois lorsque je le voyois.

Quelques jours après que j'eus quitté la chambre, il me fit dire de passer dans la sienne : cet ordre n'avoit rien qui dût m'étonner; j'en fus cependant troublée; un pressentiment m'avertissoit du malheur qui me menaçoit. Que devins-je, grand Dieu! lorsqu'après m'avoir fait asseoir, et

m'avoir dit qu'il n'ignoroit plus ce que j'étois, il finit par m'annoncer qu'il falloit nous séparer.

Ma douleur fut presque sans bornes quand j'entendis ce funeste arrêt. Pourquoi, dis-je, a-t-on pris tant de soin de ma vie? Pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort? C'étoit alors qu'il falloit m'abandonner; je serois morte du moins avec la douceur de penser que, si vous aviez connu mes sentimens, vous en auriez été touché, et j'ai au contraire l'affreuse certitude que je vous suis odieuse. Pourquoi, si vous ne me haïssez pas, vouloir que je vous quitte? Pourquoi m'envier le bonheur de rester auprès de vous? S'il faut, pour obtenir cette grâce, vous promettre que je ne vous donnerai jamais aucune connoissance de mes sentimens, que je me rendrai maîtresse de mes actions, de mes paroles, je vous le promets. Oui, je vous aime assez pour vous cacher que je vous aime. Le plaisir de vous voir, d'habiter les mêmes lieux me suffira. Enfin, que ne dis-je point! Mais tout fut inutile : il demeura ferme sur le parti du couvent. J'obtins seulement, après beaucoup de larmes, que celui où j'entrerois, seroit dans le lieu où M. de Barbasan fixeroit sa demeure.

Nous partîmes le lendemain de cette conversation. Jour malheureux! jour funeste pour M. de

Barbasan et pour moi! Nous descendîmes dans une hôtellerie si pleine de monde, qu'à peine pûmes-nous obtenir une très-petite et très-mauvaise chambre. Il n'y avoit qu'un lit: M. de Barbasan, par égard pour mon sexe, et aussi à cause de la langueur où j'étois encore, voulut que je l'occupasse: je m'en défendis autant que je pus; mais il fallut obéir.

Peu de momens après que je fus couchée, j'eus une espèce de foiblesse qui obligea M. de Barbasan à s'approcher de mon lit: il avoit pris mon bras pour me tâter le pouls; je lui retins la main lorsqu'il voulut la retirer; je la serrai quelque temps entre les miennes avec un sentiment si tendre que je ne pus retenir mes larmes; elles tomboient sur cette main que je tenois; il en fut apparemment plus touché qu'il ne l'avoit été jusque-là.

Que vous dirai-je, madame? Il oublia dans ce moment ce qu'il vous devoit, et j'oubliai ce que je me devois à moi-même. Il n'est guère possible qu'un homme, de l'âge de M. de Barbasan, puisse résister aux occasions, sur-tout quand il se voit passionnément aimé.

Au bout de quelque temps je m'aperçus que j'étois grosse: loin de m'en affliger, j'en eus une extrême joie. M. de Barbasan ne fut pas de mê-

me; il en eut au contraire un très-vif chagrin. Peut-être mon état lui représentoit-il plus vivement le tort qu'il avoit avec vous, et même avec moi. Il ne pouvoit oublier qu'il me devoit la vie. Mon père, dans la vue d'assurer pour toujours un protecteur à mon frère et à moi, ne lui avoit pas laissé ignorer ce que nous avions fait pour lui : sans doute cette considération, plus encore que mes larmes, l'engagea à ne pas m'abandonner. J'obtins que je resterois avec lui jusqu'au temps que je pourrois entrer dans un couvent.

Nous arrivâmes à Francfort, où je pris les habits de mon sexe : on me fit l'honneur de croire que j'étois sa femme. Cette opinion me flattoit trop pour ne pas chercher à l'accréditer. M. de Barbasan, qui ne voyoit personne, n'en étoit point informé. J'avois pris aussi le soin d'empêcher mon père et mon frère de nous joindre à Francfort, sous le prétexte qu'il falloit attendre que nous fussions à Dresde, où je supposois que nous devions fixer notre séjour.

La solitude dans laquelle nous vivions, quelques agrémens qu'on trouvoit en moi, firent penser que M. de Barbasan étoit très-amoureux et même jaloux. Ma conduite ne détruisoit pas ces soupçons. Je ne le quittois presque jamais. Sa

tristesse, qui augmentoit tous les jours, lui faisoit chercher les promenades les plus solitaires ; ou je l'y accompagnois ou j'allois l'y chercher ; mais je n'osois troubler ses rêveries, ni lui en marquer ma peine ; je craignois des reproches que bien souvent il ne pouvoit retenir. Je les méritois trop pour m'en offenser.

Je m'en faisois à moi-même de bien cruels. Quel étoit le fruit de mes tromperies et de ma folle passion! Je m'étois précipitée dans un abîme de malheurs, et, ce qui est encore au-dessus des malheurs, je m'étois couverte de honte. Les nuits entières étoient employées à pleurer. Hélas! aurois-je pu penser que je regretterois un état si affreux? Comment m'imaginer que des malheurs mille fois plus grands m'attendoient encore.

Un jour, que malgré la vue d'une mort prochaine je ne puis encore me rappeler qu'avec douleur, je sortis pour aller à l'église. M. de Barbasan y vint un moment après moi : je crus m'apercevoir qu'il avoit l'air distrait et quelque nouvelle inquiétude. Je me fis effort pour lui dire quelque bagatelle; il n'y répondit point, et sortit le premier. Une femme de ma connoissance m'arrêta quelques momens, et m'empêcha de le suivre. Lorsque je rentrai dans la maison j'appris qu'il n'y étoit pas encore revenu : je l'attendis

une partie du jour; je le fis chercher et le cherchai moi-même dans tous les endroits où il pouvoit être, et même dans ceux où il n'alloit jamais. Le jour et la nuit se passèrent sans que j'en apprisse aucune nouvelle.

Grand Dieu! quel jour et quelle nuit! Mon inquiétude et mon impatience me causoient une douleur presqu'aussi sensible que celle que je ressentis, en lisant la fatale lettre, qu'un inconnu remit le lendemain à une femme qui me servoit.

La voici, me dit Hyppolite en me présentant cette lettre; je la pris en tremblant, et j'y lus ces paroles :

« Les remords dont je suis déchiré, que je
» n'ai cessé de sentir, même dans les momens où
» je me rendois le plus coupable, me forcent de
» vous abandonner. L'abîme de malheurs où je
» vous ai précipitée achève de me rendre le plus
» indigne de tous les hommes : si je vous avois
» montré mon cœur, si vous aviez connu la pas-
» sion dont il étoit rempli, si je vous avois ap-
» pris par combien de liens j'étois attaché à ce
» que j'adore, vous auriez surmonté une mal-
» heureuse inclination qui nous a perdus tous
» deux. Adieu pour jamais, je vais dans quelque
» coin du monde, où le souvenir de mon crime

» me rendra aussi misérable que je mérite de » l'être ».

Quelle révolution cette lettre et ce que je venois d'en tendre produisirent en moi ! Quelle tendresse se réveilla dans mon cœur ! Barbasan se présentoit à mon imagination, accablé de douleur pour une faute qui n'en étoit plus une, que je ne lui reprochois plus, puisqu'il m'avoit toujours aimée ; et, quand il eût été le plus coupable de tous les hommes, quel crime un repentir tel que le sien n'auroit-il pas effacé ? Moi seule je restois chargée de son malheur et du mien.

Cette femme, que j'avois regardée d'abord comme une rivale odieuse, devint pour moi un objet attendrissant. Je plaignois son malheur, j'excusois ses foiblesses, je sentois même de l'amitié pour elle. Pouvois-je la lui refuser ? Elle sembloit n'avoir aimé Barbasan que pour me donner des preuves qu'il ne pouvoit aimer que moi.

J'exhortai à mon tour le curé à donner tous ses soins pour le soulagement de la malade : je l'assurai des secours dont elle auroit besoin. Je me fis apporter cet enfant malheureux : je le considérois avec attendrissement ; je sentois qu'il me devenoit cher. Ma tendresse pour le père se tournoit au profit du fils : nul scrupule ne me rete-

noit; il me sembloit au contraire que la simple humanité auroit exigé de moi tout ce que je faisois.

La malade me pria de faire emporter cet enfant : Je sens, dit-elle en répandant quelques larmes, que c'est m'arracher le cœur; mais je n'avance que de peu de jours une séparation que ma mort rendra bientôt nécessaire. Peut-être, ô mon Dieu! poursuivit-elle, daignerez-vous me regarder en pitié! peut-être que ce sacrifice, tout forcé qu'il est, désarmera votre justice! Voilà, dit-elle en embrassant son fils, les dernières marques que tu recevras de ma tendresse : puisses-tu être plus heureux que ton père; et puissent les malheurs de ma vie servir à ton instruction, et t'apprendre dans quel abîme de maux on se précipite, quand on quitte le chemin de la vertu!

Le curé se chargea de chercher un lieu où cet enfant pût être élevé : je voulois qu'on n'y épargnât rien; mais le secret que j'étois obligée de garder ne me permit pas de faire tout ce que j'aurois voulu.

La singularité de cette aventure, le plaisir d'avoir appris, par ma rivale même, que Barbasan m'avoit toujours été fidèle, le spectacle d'une femme mourante, qui ne mouroit que de la douleur d'avoir été abandonnée, et qui ne l'avoit été que

pour moi, m'avoient mise dans une situation où je ne sentis d'abord que de la tendresse et de la pitié; mais lorsque, rendue à moi-même, je fis réflexion à ce que je devois à mon mari, à ce que la reconnoissance, à ce que le devoir exigeoient de moi, je me sentis accablée de douleur.

Comment soutenir la présence de ce mari, dont les bontés, dont la confiance me reprocheroient dans tous les instans ce que j'avois dans le cœur? Comment recevrois-je des témoignages d'une estime dont je n'étois plus digne? Comment répondrois-je aux marques d'une passion que je payois si mal? Les idées dont j'avois le cœur et la tête remplie, m'occupoient le jour et la nuit. J'avois promis de ne rester qu'un jour ou deux à Paris; mais il me falloit plus de temps pour me rendre maîtresse de mon extérieur.

Eugénie, à qui j'allai conter ce qui venoit de m'arriver, lut dans mon cœur, à travers toutes mes douleurs, une joie secrète que me donnoit la fidélité de Barbasan. Voilà votre véritable malheur, me disoit-elle; vous ne combattez que foiblement des sentimens auxquels il me semble que votre devoir seul met obstacle; il faut cependant en triompher, et votre repos l'exige autant que votre devoir. Quoique l'offense que vous feriez à votre mari fût renfermée dans le fond de votre

cœur, elle n'en seroit pas moins une offense, et vous ne devriez pas moins vous la reprocher : il faut même, poursuivit-elle, vous précautionner pour l'avenir : M. de Barbasan peut reparoître en ce pays-ci ; il peut chercher à vous voir. Ah ! m'écriai-je, je ne serai pas assez heureuse pour être dans le cas de l'éviter : il aura trouvé la mort qu'il alloit chercher, et vous voulez m'ôter la triste consolation de le pleurer.

Mes larmes, qui couloient en abondance, ne me permirent pas d'en dire davantage : Eugénie, à qui je faisois pitié, étoit prête à en répandre ; mais son amitié toujours sage ne lui laissoit pour ma foiblesse que des instans d'indulgence : elle me pressa d'aller trouver mon mari : sa présence, dit-elle, vous soutiendra. J'avois de la peine à suivre ce conseil ; mais Eugénie l'emporta, et me fit partir. J'étois si changée que M. d'Hacqueville me crut malade ; ses soins, ses tendresses, ses inquiétudes redoubloient ma peine ; j'éprouvois ce que j'avois déjà éprouvé dans le commencement de mon mariage, qu'il n'est point d'état plus difficile à soutenir que celui où l'on est mal avec soi-même.

La mort d'Hyppolite, que j'appris quelques jours après, me coûta encore des larmes. Hélas ! pourquoi la pleurai-je ? Son sort étoit préférable

au mien : elle ne sentoit plus l'affreux malheur de n'avoir point été aimée, et je n'osois sentir le plaisir de l'être. Quelle contrainte! lorsque j'étois seule avec mon mari, je ne trouvois plus rien à lui dire : il m'étoit également impossible de dissimuler ma tristesse, et de cacher mon embarras lorsqu'il m'en demandoit la cause.

Après plusieurs mois passés de cette sorte, où je n'avois eu de consolation que d'aller de temps en temps prodiguer mes caresses au fils de Barbasan, j'appris un matin que M. d'Hacqueville étoit parti dès la pointe du jour pour aller à une terre qu'il avoit dans le fond de la Gascogne.

Ce départ si prompt, dont il ne m'avoit point parlé, auroit dû me donner de l'inquiétude; j'aurois pu même m'apercevoir, depuis quelque temps, que mon mari n'étoit plus le même pour moi; mais ce que j'avois dans la tête et dans le cœur me déroboit la vue de tout ce qui ne tenoit pas à cet objet dominant. Je crus donc ce qu'on vint me dire, que M. d'Hacqueville, sur des nouvelles qu'il avoit reçues, avoit été obligé de partir sur-le-champ. Comme on m'assuroit que je recevrois bientôt des lettres, je les attendis pendant dix ou douze jours : elles ne vinrent point : ce long silence n'étoit pas naturel; je ne dissimulai pas que j'étois en quelque sorte coupable.

Eugénie, à qui j'allai porter cette nouvelle inquiétude, approuva la résolution que j'avois prise, d'aller joindre mon mari sans attendre qu'il m'en eût donné la permission, sans même la lui demander. Je le trouvai dans son lit avec la fièvre; elle paroissoit si médiocre que je n'aurois pas dû en être alarmée; je le fus cependant beaucoup; quelque chose me disoit que j'avois part à son mal, et la façon dont je fus reçue ne me le confirma que trop. Au lieu de ces empressemens auxquels j'étois accoutumée, je ne trouvai qu'un froid méprisant; à peine pus-je obtenir un regard; et, se démêlant de mes bras lorsque je voulus l'embrasser : Épargnez-vous, me dit-il, toutes ces contraintes, ou plutôt tous ces artifices; je ne puis plus y être trompé.

Quoi! monsieur, m'écriai-je, vous m'accusez d'artifice? Eh! par laquelle de mes actions ai-je pu m'attirer un reproche si sensible, si amer? Ne me demandez point, me dit-il, un éclaircissement inutile et honteux pour l'un et pour l'autre. Non, non, m'écriai-je encore, il faut me dire mon crime, ou me rendre une estime sans laquelle je ne puis vivre!

Vous l'auriez conservée, reprit-il, si vous aviez eu pour moi la sincérité que je vous avois demandée; elle vous auroit tenu lieu d'innocen-

ce; loin de vous reprocher vos foiblesses, j'aurois mis tous mes soins à vous en consoler, à vous les faire oublier; mais vous ne m'avez pas assez estimé pour me croire capable d'un procédé généreux: il vous a paru plus sûr de me tromper, et vous n'avez pas même daigné prendre les précautions nécessaires pour y réussir.

« J'étois si étonnée, si troublée de ce que j'entendois, que M. d'Hacqueville eut le temps de me dire tout ce que son ressentiment lui inspiroit, avant que j'eusse la force de répondre; j'étois cependant bien éloignée de comprendre que l'on me croyoit mère du fils de Barbasan. Ce que je ressentis, lorsqu'enfin je fus instruite de mon prétendu crime, ne se peut exprimer. Toutes mes douleurs passées étoient foibles au prix de celle-là; on n'a point de courage contre un malheur de cette espèce, ou l'on seroit peu sensible à l'honneur si on avoit la force d'en faire usage.

« Mes larmes furent long-temps ma seule défense: Quoi! dis-je d'un ton qui, à travers le désespoir, marquoit ma surprise et mon indignation, vous accusez votre femme d'un crime honteux! Vous la réduisez à la nécessité de se justifier! vous lui faites subir cette humiliation! Ah! poursuivis-je, vous serez pleinement éclairci. M. le curé de Saint-Paul vous apprendra de quel-

le façon j'ai eu connoissance de ce malheureux enfant. Me dira-t-il aussi, dit M. d'Hacqueville avec un souris amer, par quel hasard cet enfant ressemble à votre amant? Je ne devrois, dis-je, reconnoître personne à ce titre; je vous l'ai avoué; j'ai eu de l'inclination, même de la tendresse pour un homme que j'en ai cru digne; mais, si je me suis souvenue de lui depuis que mon devoir m'a fait une loi de l'oublier, j'en étois punie et vous en étiez vengé par les reproches que je m'en faisois : tout autre enfant que le sien auroit, dans des circonstances pareilles, obtenu mon secours; c'est des mains de sa mère et de sa mère mourante que je l'ai reçu; mais ce n'est point moi que vous en devez croire : mon honneur demande un éclaircissement qui ne laisse aucun doute; peut-être alors aurez-vous quelque regret de la douleur que vous me causez.

La vérité a des droits qu'elle ne perd jamais entièrement : quelque prévenu que fût M. d'Hacqueville, elle fit sur lui son impression. Je me croyois, dit-il, plus fort contre vous : finissons de grâce une conversation que je ne suis plus en état de soutenir. Ses gens, qu'il avoit appelés, entrèrent dans le moment; il me dit devant eux qu'il avoit besoin de repos; qu'il me prioit d'aller dans l'appartement qui m'étoit destiné. Mon inquiétude

ne me permit pas d'y demeurer; je revins passer la nuit dans sa chambre, et je ne le quittai plus.

La fièvre augmenta considérablement dès cette nuit-là; et le cinquième jour de mon arrivée, elle fut si violente que l'on commença à désespérer de sa vie. M. d'Hacqueville connut son état plutôt que les médecins : loin d'en être alarmé, la vue du péril lui donna une tranquillité et un repos dont il avoit été bien éloigné jusque-là : je ne voyois que trop que ce repos et cette tranquillité étoient l'effet de la plus affreuse douleur, et mon cœur en étoit déchiré. Quels reproches ne me faisois-je pas de l'imprudence de ma conduite! j'aurois évité le malheur où je touchois, si je n'avois point caché ma dernière aventure. L'amitié que, malgré ma malheureuse inclination, j'avois ressentie pour mon mari, se réveilloit dans mon cœur : je ne pouvois penser que j'allois le perdre, sans être pénétrée de douleur. J'étois sans cesse baignée dans mes larmes : la nécessité de les lui cacher m'obligeoit, malgré moi, de m'éloigner de temps en temps du chevet de son lit.

J'étois retirée dans un cabinet qui touchoit à sa chambre, lorsqu'il demanda à me parler. La mort, me dit-il lorsqu'il me vit seule auprès de lui, va nous séparer; elle fera ce que je n'aurois peut-être jamais eu la force d'exécuter. Ah!

m'écriai-je en versant un torrent de larmes, que me faites-vous envisager? le comble de la honte et du malheur. Est-il possible que je vous sois devenue si odieuse? C'est par un sentiment tout contraire, reprit-il, que j'aurois dû vous affranchir du malheur de vivre avec un mari que vous n'avez pu aimer, et qui vous a mise en droit de le haïr. Innocente ou coupable, les offenses que je vous ai faites sont de celles que l'on ne pardonne jamais.

L'état où vous me voyez, lui dis-je, répond pour moi : je racheterois votre vie de la mienne propre. Qu'en ferois-je, reprit-il? elle ne seroit qu'une source de peines. Ma fatale curiosité m'a ôté l'illusion qui me rendoit heureux. J'ai vu par moi-même votre tendresse pour cet enfant. Je n'ai rien ignoré de ce que vous avez fait pour lui : je vous ai soupçonnée. Que sais-je si je ne vous soupçonnerois pas encore? que sais-je si vous pourriez vous justifier pleinement, et quelle seroit la destinée de l'un et de l'autre? toujours en proie à mon amour et à ma jalousie, je finirois peut-être par ce que je crains le plus, par être votre tyran. Adieu, madame, continua-t-il, je sens que ma fin s'approche. Par pitié, ne me montrez point vos larmes; laissez-moi mourir sans foiblesse.

Il se tourna, en prononçant ces paroles, de l'autre côté de son lit; et, quelqu'effort que je fisse, il ne me voulut plus entendre : sa tête, qui avoit été libre jusqu'alors, s'embarrassa dès la même nuit; la connoissance ne lui revint plus, et il expira dans mes bras.

Ma douleur étoit telle, que l'horreur du spectacle ne trouvoit rien à y ajouter. Je perdois un mari le plus honnête homme du monde, qui m'avoit adorée, à qui je devois toute sorte de reconnoissance, que je regardois comme mon ami, pour qui j'avois la plus tendre amitié; et c'étoit moi qui causois sa mort, c'étoit moi qui lui avois enfoncé un poignard dans le sein.

Il y a des douleurs qui portent avec elles une sorte de douceur; mais il faut pour cela n'avoir à pleurer que ce qu'on aime, et n'avoir pas à pleurer ses propres fautes. J'étois dans un cas bien différent. Tous mes souvenirs m'accabloient : je ne pouvois supporter la vue de moi-même, et je ne pouvois me résoudre à me montrer dans le monde : il me sembloit que mes aventures étoient écrites sur mon front. Je ne m'occupois que de la perte que j'avois faite. Barbasan même ne me faisoit aucune distraction.

Je ne pensai à lui dans les premiers momens que pour m'affermir dans la résolution d'y re-

noncer pour toujours. Je trouvois que je devois ce sacrifice à la mémoire de mon mari ; mais ce n'est pas de la solitude qu'il faut attendre un remède contre l'amour. Ma passion se réveilla insensiblement ; la mélancolie où j'étois plongée y contribua encore. Mes rêves se sentoient de la noirceur de mes idées. Barbasan y étoit toujours mêlé : j'en fis un où je crus le voir tomber à mes pieds tout couvert de sang ; et, lorsque je voulus lui parler, il ne me répondit que ces mots : Vous vous êtes donnée à un autre.

Quelle impression ce rêve fit-il dans mon cœur! je crus qu'il m'annonçoit la mort de Barbasan, et je crus qu'il étoit mort plein de ressentiment contre moi. J'allois porter cette nouvelle matière de douleur, peut-être la plus accablante de toutes, dans un bois de haute-futaie, qui faisoit ma promenade ordinaire.

La solitude et le silence qui y régnoient y répandoient une certaine horreur conforme à l'état de mon âme : je m'accoutumai insensiblement à y passer les journées presqu'entières : mes gens m'avoient vainement représenté qu'il étoit rempli de sangliers ; qu'il pouvoit m'y arriver quelqu'accident. Les exemples qu'on me citoit de ceux qui y étoient déjà arrivés, ne pouvoient m'inspirer de la crainte. Je trouvois que ces sor-

tes de malheurs n'étoient pas faits pour moi ; et puis, qu'avois-je à perdre ? une malheureuse vie dont je souhaitois à tout moment la fin.

J'étois restée un soir dans la forêt encore plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le plus fort de ma rêverie, je me sentis tout d'un coup saisie par un homme qui, malgré mes cris et mes efforts, m'emportoit, quand un autre, sorti du plus épais du bois, vint à lui l'épée à la main : je profitai de la liberté que leur combat me donnoit pour fuir de toute ma force : mes gens, que mes cris avoient appelés, coururent au secours de mon défenseur. J'étois si troublée et si éperdue, qu'on fut obligé de me mettre au lit dès que je fus arrivée.

Peu de temps après, j'appris que celui qui m'avoit secourue avoit blessé à mort l'homme qui vouloit m'enlever ; mais qu'il l'avoit été lui-même d'un coup de pistolet par un autre homme venu au secours du premier ; que mon défenseur avoit eu assez de force pour aller sur cet homme ; qu'il lui avoit passé son épée au travers du corps, et l'avoit laissé mort sur la place ; que ceux qui gardoient, à quelque distance de là, des chevaux et une chaise, apparemment destinée pour moi, avoient pris la fuite.

J'ordonnai qu'on portât au château mon défenseur, et je fis en même temps monter à cheval

plusieurs personnes pour aller chercher les secours dont il avoit besoin. Mon homme d'affaires, par humanité, et dans la vue de tirer quelqu'éclaircissement sur les auteurs de cette violence, y fit porter en même temps l'autre blessé, et cette précaution ne fut pas inutile.

Cet homme, à qui les approches de la mort faisoient sentir l'énormité de son crime, apprit à mon homme d'affaires que le duc de N....., mon beau-père, étoit l'auteur de cet enlèvement; que son dessein étoit de me conduire dans un vieux château qui lui appartenoit, situé dans les montagnes du Gévaudan; que les biens considérables que l'on m'avoit reconnus quand je m'étois mariée, lui avoient fait naître le dessein de s'en rendre maître, et que, pour y parvenir, il avoit voulu s'assurer de ma personne, pour m'obliger, le poignard sur la gorge, à faire une donation à mon frère. Cet homme ajouta que mon beau-père ne m'eût pas laissé le temps de révoquer ce que j'aurois fait; mais que je n'avois plus rien à craindre, et que c'étoit lui qui avoit été tué par celui qui m'avoit secourue.

Mon homme d'affaires, qui me rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre, me glaça d'effroi. Le péril que j'avois couru augmentoit encore ma reconnoissance et mon inquiétude pour mon dé-

fenseur : j'en demandois des nouvelles à tout moment. Mes gens, qui voyoient que j'avois besoin de repos, me cachèrent le plus long-temps qu'il leur fut possible le malheureux état où il étoit : la connoissance ne lui revint que lorsqu'on eut sondé ses blessures : il voulut savoir son état, et le demanda de façon que les chirurgiens furent contraints de lui avouer qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. Un homme, que l'on jugea son valet de chambre, vint dans la nuit; dès qu'il le vit, il pria qu'on les laissât seuls.

Ce ne fut que le lendemain qu'on m'annonça ces affligeantes nouvelles, et peu d'heures après, on m'apprit qu'il alloit expirer. On pense aisément à quel point je fus touchée de la mort de quelqu'un à qui je devois la vie. J'étois encore dans le saisissement, quand on me dit que l'homme qui avoit passé la nuit auprès de lui demandoit à me voir : il s'approcha de mon lit, et voulut me présenter une lettre qu'il tenoit, mais je n'étois pas en état de la recevoir. J'eus à peine jeté les yeux sur lui que je perdis toute connoissance : elle ne me revint qu'après plusieurs heures, et ce ne fut que pour quelques momens : je passai de cette sorte tout le jour et toute la nuit.

Dès que je pus parler, je demandai à revoir cet homme : malgré les effets qu'on en craignoit,

On fut contraint de m'obéir; ce fut alors qu'il me remit la lettre que voici :

« Daignerez-vous, madame, reconnoître le
» caractère de ce malheureux que vous devez
» regarder comme le plus coupable et le plus per-
» fide de tous les hommes ? Hélas ! madame, je
» me suis peut-être jugé plus rigoureusement
» que vous ne m'auriez jugé vous-même. Mon
» repentir et ma douleur m'ont fait un supplice
» de tous les instans de ma vie. Je me suis cru
» indigne de porter à vos pieds ce repentir et
» cette douleur, et ce n'est que dans ce moment,
» où je n'ai plus que quelques heures à vivre,
» que j'ose vous dire que, tout criminel que je
» suis, je n'ai jamais cessé un moment de vous
» adorer. Je ne serai plus, madame, quand vous
» recevrez cette lettre. Si vous vous ressouvenez
» quelquefois du misérable Barbasan, souve-
» nez-vous aussi quel a été son repentir ».

A peine pouvois-je discerner les caractères au travers des pleurs dont mes yeux étoient remplis. Il est mort ! m'écriai-je après l'avoir lue, je ne le verrai plus ! Je ne pourrai jamais lui dire que je l'ai toujours aimé. Pourquoi m'a-t-il sauvé la vie? Que je serois heureuse si je l'avois perdue.

Beauvais (car c'étoit ce fidèle domestique) pleuroit avec moi : sa douleur me le rendoit nécessai-

re; je ne voulois voir que lui; je passois les jours et les nuits à lui parler de Barbasan et à m'en faire parler. Je l'obligeois de me dire ce qu'il m'avoit déjà dit mille fois.

Il me conta qu'il avoit été joindre son maître à Francfort; qu'il l'avoit trouvé plongé dans la plus profonde tristesse; qu'autorisé par ses longs services, il avoit pris la liberté de lui en demander la cause plusieurs fois, et long-temps sans succès; qu'enfin Barbasan, accablé de ses peines, n'avoit pu se refuser la consolation de les lui dire.

Beauvais me répéta alors ce que je savois de la fille du geolier : il ajouta que Barbasan m'avoit vue dans une église; qu'il avoit été d'abord fort éloigné de penser que ce fût moi; mais que la seule ressemblance lui avoit fait une impression si vive, et avoit augmenté ses remords de telle sorte, qu'il ne lui avoit plus été possible de supporter la vue d'Hyppolite; qu'il avoit été se refugier chez un François de sa connoissance; et que, pressé par son inquiétude, il avoit envoyé Beauvais s'informer de cet étranger.

Beauvais, après plusieurs recherches inutiles, avoit enfin découvert, par hasard, la femme chez qui j'avois logé. Les détails qu'il apprit d'elle, éclaircirent pleinement Barbasan. Cette nouvelle

marque de ma tendresse si singulière, si extraordinaire, augmenta sa confusion et son désespoir à un tel point, qu'il étoit près d'attenter sur sa vie : il vouloit me suivre : il vouloit s'aller jeter à mes pieds ; il trouvoit ensuite qu'il n'étoit digne d'aucune grâce. Que lui dirai-je, disoit-il? Que tandis qu'elle faisoit tout pour moi, je la trahissois d'une manière si indigne : m'en croira-t-elle quand je lui protesterai que je l'ai toujours adorée?

Enfin, après bien des irrésolutions, le désir de me voir l'emporta : il se mit en chemin, bien résolu de me suivre en France. Loin qu'il fût arrêté par le péril qu'il y avoit pour lui d'y paroître, il y trouvoit au contraire de la satisfaction : c'étoit du moins me donner une preuve du prix dont j'étois à ses yeux. Il suivit la route que j'avois prise : sa diligence étoit si grande, que, malgré l'avance que j'avois sur lui, il m'auroit jointe infailliblement sans l'accident qui le retint.

Le gouverneur de Philisbourg venoit de recevoir ordre d'arrêter un homme de grande importance, qui avoit quitté le service de l'Empereur pour passer dans celui de France. Les instances que Barbasan fit à la poste pour avoir des chevaux, et plus encore sa bonne mine, firent

soupçonner qu'il étoit celui que cet ordre regardoit. On l'arrêta, et on le conduisit chez le gouverneur, homme exact et incapable de se relâcher sur ses devoirs. Tout ce que Barbasan put lui dire fut inutile : il l'envoya prisonnier à la citadelle.

Il y fut retenu pendant plus d'une année, et il n'en sortit que quand la place fut prise par le maréchal d'Estrées.

Barbasan en étoit connu, et en étoit particulièrement estimé. Le maréchal lui conseilla de passer au service du roi de Suède. Mon mariage, qu'il apprit dans le même temps, le détermina à prendre un parti où il espéroit trouver la fin de ses maux. Il fit, en cherchant la mort, des actions si héroïques, que le roi de Suède crut ne pouvoir trop le récompenser; mais il refusa constamment tout ce qu'on lui offrit, et ne voulut point sortir de l'état de simple volontaire.

Beauvais me dit encore que Barbasan, toujours plein de son amour et de sa douleur, étoit revenu en France, sans autre projet, sans autre espérance que de me voir, ne fût-ce même que de loin; qu'il étoit arrivé à Paris, précisément dans le temps que j'en étois partie pour aller joindre mon mari en Gascogne; que, persuadé de la part que le commandeur de Piennes et Eugénie a-

voient à mon mariage, il n'avoit voulu les voir ni l'un ni l'autre; mais que, sans leur secours, il avoit été instruit de tout ce qu'il avoit intérêt de savoir; qu'il n'avoit pas hésité de me suivre en Gascogne; qu'il s'étoit arrêté à Marmande, petite ville à un quart de lieue de la terre où j'étois, et que c'étoit là qu'il avoit appris la mort de mon mari, et mon extrême affliction; que, comme je ne sortois point du château, il avoit cherché à s'y introduire, et qu'il m'avoit vue plusieurs fois, pendant la messe, dans la chapelle du château, et toujours avec un nouveau saisissement; que, lorsque je commençai à aller dans la forêt, il quitta Marmande, et vint se loger dans une petite maison attenante à cette même forêt; qu'instruit par son hôte du péril où j'étois exposée, il me suivoit avec encore plus de soin; que l'épaisseur du bois lui donnoit toute sorte de facilités de se cacher; qu'il fut cent fois au moment de se jeter à mes pieds, d'obtenir son pardon ou de se donner la mort; mais que les larmes qu'il me voyoit répandre, et qu'il croyoit que je donnois au seul souvenir de M. d'Hacqueville, le retenoient et lui faisoient éprouver en même temps ce que la jalousie a de plus cruel; qu'enfin ce jour fatal, ce jour qui devoit mettre le comble à toutes les infortunes de ma vie, le malheureux

Barbasan, qui ne pouvoit plus soutenir l'excès de son désespoir, s'avançoit vers moi, lorsqu'il entendit mes cris, et qu'il vit le péril où j'étois.

Ce récit que me faisoit Beauvais, me perçoit le cœur, et c'étoit pourtant la seule chose que j'étois capable d'entendre.

Le corps de Barbasan avoit été mis, par mon ordre, dans un cercueil de plomb; j'allois l'arroser de mes larmes. Je nourrissois ma douleur de l'espérance que du moins un jour la même terre nous couvriroit tous deux.

J'aurois passé le reste de ma vie dans cette triste occupation, si le commandeur de Piennes n'étoit venu m'arracher de ce lieu. Ses prières et ses instances eussent cependant été inutiles, si le désir de revoir cet enfant, que la mort de son père m'avoit rendu mille fois plus cher, et qui étoit devenu mon unique bien, ne m'avoit rappelée à Paris. Je trouvai que la mort du duc de N..... y étoit déjà oubliée. Sa famille, qui avoit voulu cacher la honte de mon aventure, avoit pris soin de publier qu'il étoit mort d'apoplexie dans ses terres du Gévaudan.

J'allai m'enfermer avec ma chère Eugénie; et, sans m'engager par des vœux, je renonçai au monde pour jamais. Mes malheurs m'ont fourni, pendant un grand nombre d'années, assez d'oc-

cupation pour vivre dans la solitude. Le temps a enfin un peu affoibli la vivacité du sentiment ; mais il m'est resté un fonds de tristesse et de mélancolie qui m'accompagnera jusqu'à mon dernier moment. La fortune de ce malheureux enfant est la seule chose qui a pu faire quelque distraction à ma douleur. Je l'ai mis de bonne heure dans les troupes ; il y jouit d'une réputation brillante. Il est actuellement dans les premiers grades. J'ai cru devoir lui laisser toujours ignorer ce qu'il est. Il ne sait pas même d'où lui vient le bien qu'il reçoit : j'ai mieux aimé renoncer à sa reconnoissance que de lui donner la mortification de se connoître.

FIN DES MALHEURS DE L'AMOUR.

ANECDOTES
DE LA COUR ET DU RÈGNE
D'ÉDOUARD II,
ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE PREMIER.

LE règne d'Édouard I.er ne fut presque qu'une suite de victoires; la principauté de Galles étoit soumise et réunie à la couronne; l'Écosse, conquise trois fois, paroissoit enfin accoutumée au joug. Les Anglois, amusés par tant de triomphes, n'avoient pas eu le temps de former des factions: d'ailleurs, l'admiration qu'ils avoient pour les grandes qualités d'Édouard, avoit retenu leur inquiétude naturelle, et pendant un règne de trente-six ans, il n'avoit presque trouvé aucune opposition à ses volontés. Mais Édouard connoissoit trop bien sa nation, pour ne pas sentir que cet état de calme étoit pour elle un état forcé. La faction des barons n'étoit pas détruite; elle pouvoit reparoître et faire éprouver à son successeur les mêmes

revers qu'elle avoit fait éprouver à Henri III, son père. Ces malheurs lui paroissoient d'autant plus à craindre, qu'il ne voyoit dans le prince de Galles aucune des qualités nécessaires pour s'attirer des grands et du peuple ce respect, seul capable de les contenir dans le devoir.

Le prince de Galles, peu propre aux affaires pour lesquelles il avoit de l'éloignement, n'étoit sensible qu'aux plaisirs. Cet attachement pour ses favoris, qui lui fut depuis si funeste, paroissoit déjà. Édouard, qui en craignoit les suites, crut devoir éloigner Gaveston, gentilhomme de Guyenne, qui avoit été élevé avec le prince, et celui de tous pour lequel il avoit le plus de goût. Ce favori fut exilé au delà de la mer, et le roi obligea son fils à s'engager par serment, de ne le rappeler jamais.

Il crut encore qu'il falloit, par une nouvelle alliance avec la France, assurer au-dehors la tranquillité du règne de son successeur. Le mariage d'Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, et du prince de Galles fut arrêté. La cour de France et celle d'Angleterre devoient se rendre à Boulogne pour en faire la cérémonie, quand la révolte presque entière de l'Écosse obligea Édouard à d'autres soins.

Il marcha à la tête de la plus belle armée qu'il

eût mise sur pied, pour conquérir ce royaume une quatrième fois; mais il fut arrêté à Carlile par une maladie violente, et il mourut à Bruhe, petite ville d'Écosse, où il voulut être transporté, afin de mourir dans le pays qui avoit été tant de fois le théâtre de sa gloire. Le prince de Galles fut aussitôt proclamé roi, et prit le nom d'Édouard second. Le roi son père lui avoit recommandé en mourant de ne quitter les armes que lorsqu'il auroit remis les Écossois dans l'obéissance, de ne jamais rappeler Gaveston, et de conclure son mariage avec Isabelle; mais, de toutes les volontés d'Édouard, cette dernière fut la seule exécutée.

Le nouveau roi, content de l'hommage de quelques seigneurs Écossois, quitta l'écosse et se pressa de passer à Boulogne : il avoit ordonné à Gaveston de s'y rendre. Ce favori avoit reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire : sa taille, quoique médiocre, étoit si bien prise, qu'on n'y trouvoit rien à désirer : il avoit tous les traits réguliers; sa physionomie étoit vive et spirituelle. Personne n'avoit plus de charmes et d'agrémens dans l'esprit. Généreux, naturellement porté à faire du bien, peut-être auroit-il joui de sa fortune avec modération, si elle ne lui avoit pas été disputée; mais l'orgueil des grands fit naître le sien, et il soutint avec hauteur un rang, qu'il n'a-

voit pris d'abord qu'avec quelque sorte de peine.

On juge bien que Gaveston devoit réussir auprès des femmes; aussi n'en avoit-il trouvé presqu'aucune qui ne se crût honorée de ses soins. Ses succès passés lui donnoient une audace qui lui en assuroit de nouveaux. Il étoit cependant amoureux, et l'amour subsistoit dans son cœur, malgré les infidélités dont le désir de plaire le rendoit souvent coupable.

Édouard, charmé de revoir un homme que l'absence sembloit lui avoir rendu encore plus cher, voulut le combler de biens. Gaveston accepta les libéralités de son maître, bien moins par un principe d'ambition que par un autre motif. Il se laissa donner le titre de comte de Cornouaille, qui avoit toujours été affecté aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre, cousin-germain du roi, ne vit qu'avec indignation un titre, qui devoit lui appartenir, possédé par un étranger: il prit dès-lors pour le favori une haine que l'amour et la jalousie portèrent dans la suite aux derniers excès.

La fortune ne pouvoit susciter à Gaveston un ennemi plus dangereux. Le duc de Lancastre étoit né avec le désir de commander; mais, comme il ne pouvoit espérer d'être roi, il voulut se faire un parti qui le rendît redoutable au roi même.

Tous les mécontens trouvoient auprès de lui un appui assuré : il soulageoit de son bien ceux qui se plaignoient des charges publiques ; et, en redoublant par là leur haine pour le gouvernement, il se les attachoit encore plus fortement. Son extérieur étoit modeste, et, quoiqu'il fût magnifique en tout, il paroissoit cependant ennemi du faste. Tant de vertus apparentes lui avoient attiré l'estime publique, et personne n'avoit osé le condamner dans quelques occasions, où les apparences ne lui avoient pas été favorables.

La plupart des seigneurs anglois, blessés de l'élévation de Gaveston, s'unirent encore plus étroitement au duc de Lancastre. Mais toutes ces haines furent suspendues par les réjouissances du mariage d'Édouard et d'Isabelle. Philippe avoit amené sa fille à Boulogne. Les deux cours étaloient à l'envie tout ce qu'elles avoient de magnificence. Les femmes de la première qualité d'Angleterre étoient venues à Boulogne pour faire leur cour à la reine, ou pour former sa maison : elles étoient presque toutes belles et bien faites ; mais la beauté de mademoiselle de Glocester surpassoit toutes les autres, et, quoique très-différente, ne pouvoit être comparée qu'à celle de la reine. Mademoiselle de Glocester avoit le regard tendre, et je ne sais quoi de passionné dans

toute sa personne. Isabelle, au contraire, étoit belle de cette beauté qui pique plus qu'elle ne touche : les qualités de son âme répondoient à sa figure ; elle étoit plus susceptible de passion que de tendresse ; plus capable de bien haïr que de bien aimer ; impérieuse, fière, ambitieuse et douce, complaisante, bonne même quand son intérêt le demandoit. Comme elle étoit dans la première jeunesse, elle paroissoit n'avoir de goût que pour les plaisirs. La coquetterie remplissoit son ambition : mais cette coquetterie étoit encôre plus le désir de dominer que celui de plaire. Le duc de Lancastre, flatté de la confiance que la reine lui marquoit, s'attacha à elle dans l'espérance de la faire servir à ses projets ; et, séduit par les charmes de cette princesse, son cœur alla plus loin qu'il ne vouloit. Ce ne fut d'abord que dans la vue de plaire à Philippe-le-Bel, que Gaveston fit sa cour à la reine ; mais ses soins furent reçus de façon à l'engager d'en rendre de nouveaux. Il se promit une conquête plus brillante que toutes celles qu'il avoit faites jusque-là ; et, si elle ne flattoit pas son cœur, elle flattoit trop sa vanité pour la négliger.

Mortimer, d'une des premières maisons de Normandie, dont les ancêtres avoient passé en Angleterre à la suite de Guillaume-le-Conqué-

rant, n'avoit pas de moindres prétentions. Il avoit vu Isabelle dans un voyage qu'il avoit fait en France, à la suite d'Edouard I.er, et il avoit conçu, dès ce temps-là, un violent amour pour elle: quoiqu'il ne lui eût montré que de l'admiration et du respect, elle avoit pénétré ses sentimens, et lui en avoit su gré.

Les trois amans d'Isabelle cherchèrent à se distinguer dans toutes les fêtes qu'on faisoit pour elle. Il y eut plusieurs tournois à Boulogne, où les chevaliers prirent des livrées et des devises galantes. Mortimer seul affecta d'y paroître sans aucune distinction. Les dames l'en raillèrent le soir chez la reine, qui l'en railla elle-même; et, comme elle avoit cru en être aimée, il y avoit dans son ton, sans qu'elle s'en aperçût, une sorte d'aigreur.

Il est vrai, dit-elle, que Mortimer me donneroit mauvaise opinion de la galanterie angloise, si je ne la connoissois que par lui.

Il y a des situations, madame, lui dit Mortimer, en s'approchant d'elle d'un air soumis, où l'on n'ose se permettre d'être galant.

L'air avec lequel il regarda la reine, auroit suffi pour lui faire entendre ce qu'il vouloit lui dire: elle ne put s'empêcher d'en rougir; et, pour n'avoir pas l'embarras de se taire, elle fit

mine d'avoir quelque chose à dire au roi qui entroit dans la chambre. Mortimer, content d'avoir été entendu, fut encore plus assidu à lui faire sa cour : il ne perdoit aucune occasion de se montrer à elle ; elle ne pouvoit presque lever les yeux sans voir Mortimer. Il avoit toutes ces attentions qui deviennent plus flatteuses à mesure qu'elles tombent sur de plus petites choses.

Malgré tant de soins, le comte de Cornouaille étoit préféré : il offroit à la vanité d'Isabelle un triomphe plus flatteur. C'étoit l'emporter sur toutes les femmes, que de s'attacher un homme à qui toutes avoient voulu plaire ; mais cette préférence n'étoit point une exclusion dans le cœur de la reine pour ses autres amans.

Les deux cours se séparèrent après deux mois de séjour à Boulogne. Le roi, qui avoit remis son couronnement après la conclusion de son mariage, fit tout préparer pour la cérémonie : il voulut que Gaveston y portât la couronne de Saint Édouard, dont on se servoit toujours dans ces occasions, et celle qui étoit destinée à couronner la reine. Les grands seigneurs d'Angleterre, de tout temps en possession de cet honneur, ne purent se le voir enlever par un étranger, sans en marquer tout leur mécontentement. Leurs plaintes allèrent si loin, que la reine en

fut alarmée : elle en parla à Gaveston. Vous les connoissez, lui dit-elle ; ils passent dans un moment du murmure jusqu'à la sédition : cédez-leur une prérogative dont ils sont si jaloux. Je ne puis céder, madame, lui dit-il, une distinction, un honneur qui a quelque rapport à votre majesté ; et, puisque la fortune ne m'a pas donné la couronne de l'univers pour la mettre à vos pieds, souffrez du moins que je porte un moment celle qui vous est destinée.

Vous êtes si accoutumé, répondit la reine, aux discours de galanterie, que les choses qui en sont les moins susceptibles prennent ce tour-là dans votre esprit ; mais songez que je vous parle sérieusement. Je serois plus coupable, madame, d'oser dire une galanterie à votre majesté, que de lui avouer une vérité qu'il n'a pas été en mon pouvoir de lui dissimuler. Cette déclaration étoit trop précise pour n'être pas entendue ; mais la reine, trop favorablement disposée pour le comte de Cornouaille, n'avoit pas la force de s'en offenser.

Je vous ordonne, lui dit-elle d'un ton qui démentoit son discours, de ne me plus parler ; je ne veux ni vous croire, ni me fâcher contre vous.

Le couronnement se fit comme il avoit été arrêté. Gaveston y parut avec une magnificence qui acheva d'irriter les grands seigneurs. Ceux dont

le ressentiment parut le plus vif, furent le comte de Pembrocke, le comte de Warwick et le comte d'Arondel. Le premier avoit pour haïr Gaveston un motif encore plus fort que l'ambition: il étoit éperdument amoureux de mademoiselle de Glocester; et cette belle personne, par une fatalité dont elle gémissoit, avoit une inclination pour Gaveston dont elle ne pouvoit triompher: elle eut la douleur de s'apercevoir des soins qu'il rendoit à la reine, et de ne pouvoir s'en dissimuler le motif. Elle étoit naturellement douce. Sa jalousie conserva le même caractère. Elle s'affligeoit sans concevoir de haine pour sa rivale, ni de ressentiment pour un ingrat.

Comme elle avoit perdu son père et sa mère de très-bonne heure, elle avoit toujours été sous la conduite de madame de Surrey, sa tante, et ce n'étoit que depuis qu'elle étoit à la cour, qu'elle étoit auprès de la comtesse d'Herefort, sa sœur aînée. Quoique madame d'Herefort eût plusieurs années de plus que mademoiselle de Glocester, elle ne lui avoit jamais fait sentir aucune supériorité. Ses manières, si propres à gagner la confiance d'une jeune personne pleine de vertu, firent leur effet. Mademoiselle de Glocester se reprochoit de n'avoir pas fait à sa sœur l'aveu de ce qui se passoit dans son cœur. Elle cherchoit

un moment propre à cette confidence; mais les embarras du voyage de Boulogne et la cérémonie du couronnement, où les deux sœurs devoient paroître, les avoient si fort occupées, qu'elles n'avoient presque pas eu le temps de se parler en particulier depuis qu'elles étoient ensemble. Un jour que la comtesse gardoit le lit pour quelque légère indisposition, et que mademoiselle de Glocester étoit seule auprès d'elle : Je vous trouve plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ma chère sœur, lui dit la comtesse; avez-vous quelque peine que j'ignore? Je ne veux les savoir que pour les partager avec vous. Comment pourrai-je, répondit mademoiselle de Glocester, en se jetant dans les bras de sa sœur, vous avouer mes foiblesses? Oui, ajouta-t-elle, je dois vous les dire, et pour me punir et pour m'aider de vos conseils.

Vous savez que le duc de Glocester, notre grand-père, confia, après la mort de mon père et de ma mère, mon éducation à madame de Surrey, sa fille. Elle a passé une partie de sa vie à la cour; et la part qu'elle avoit dans les bonnes grâces de la reine Isabelle, lui en donnoit presque dans toutes les intrigues et les affaires de ce temps-là; mais, après la mort de cette princesse, elle ne trouva plus les mêmes agrémens. Marguerite de France, qu'Édouard épousa en secon-

des noces, donna à madame de Surrey des dégoûts qu'elle sentit vivement, et qui l'obligèrent de sortir de la cour. Il falloit ne pas donner à cette retraite un air de disgrace; et, ce qui étoit aussi nécessaire, il falloit mettre quelqu'occupation à la place des affaires et des intrigues. La dévotion satisfaisoit à tout cela; et ma tante fut dévote. Les femmes et les hommes qu'elle recevoit chez elle, ne pouvoient convenir à une fille de mon âge. Je n'allois dans aucune assemblée, et je ne sortois que pour accompagner ma tante à l'église. Elle alloit toujours dans celle où il y avoit quelque dévotion particulière; et, comme la foule y est toujours plus grande, un jour que j'avois peine à m'en démêler, un homme que je ne connoissois point s'empressa de me faire faire place. Comment est-il possible, me dit-il en me donnant la main pour m'aider à marcher, qu'une beauté comme la vôtre n'attire pas les respects de tous les hommes? Je suis cependant bien heureux que la grossièreté de ces gens-ci m'ait donné occasion de voir une aussi belle personne, et de lui rendre un petit service. Ma tante, qui entendit qu'on me parloit, se retourna, et me fit signe de la suivre. Je n'eus que le temps de faire la révérence à celui qui m'avoit parlé, sans oser presque le regarder. Je ne le vis cependant que

trop pour mon repos. Il vint se mettre à quelque distance de nous ; et, quoique je ne levasse pas les yeux, il me sembloit cependant qu'il n'avoit cessé de me regarder. Je le trouvai plusieurs jours de suite dans les églises où j'allois. Ma tante, surprise de le voir dans un lieu où son air et sa parure annonçoient quelque dessein, voulut savoir qui il étoit : elle fit questionner ses gens, qui ne firent aucun mystère du nom de leur maître. Nous apprîmes que c'étoit Gaveston, le favori du prince de Galles. Madame de Surrey le soupçonna d'être amoureux de moi : elle le connoissoit par plusieurs aventures qui avoient fait du bruit dans le monde. Plus il lui parut aimable, plus elle le trouva dangereux : aussi ne songea-t-elle qu'à lui ôter toutes les occasions de me voir.

Je n'eus plus la permission de sortir que les jours que j'étois indispensablement obligée d'aller à l'église, encore choisissoit-on les églises les plus éloignées et les moins fréquentées. Mais tous ces soins ne servirent qu'à me faire encore mieux remarquer les empressemens de Gaveston : c'étoit toujours la première personne que je voyois. Nous sortions aussitôt que ma tante l'avoit aperçu, et nous allions achever nos dévotions dans un autre endroit. C'étoit avec aussi peu de fruit : nous

retrouvions toujours Gaveston. Enfin, lassée de le fuir inutilement à la ville, madame de Surrey me mena à la campagne. Gaveston trouva le moyen de m'y occuper toujours de lui, même par les soins qu'il falloit que je prisse pour l'éviter : il paroissoit tous les jours dans quelque nouveau déguisement, et il se conduisoit de manière, qu'il sembloit qu'il ne cherchoit qu'à me voir, et qu'il craignoit presque d'être vu. Toutes mes femmes étoient gagnées, sur-tout une d'elles en qui j'avois plus de confiance; elle ne perdoit aucune occasion de me parler de Gaveston; elle me faisoit valoir les soins qu'il prenoit pour me plaire; elle me répétoit sans cesse que le plus aimable de tous les hommes, le plus accoutumé à voir ses soins récompensés, quittoit tous les plaisirs de la cour pour venir passer une partie de son temps, caché dans une maison de paysan, seulement pour me voir sans être vu. Ces discours ne faisoient que trop d'impression sur moi; j'avois eu cependant le courage de refuser une lettre dont elle s'étoit chargée, et je lui avois défendu d'accepter à l'avenir de pareilles commissions.

Gaveston, qui vouloit me parler, imagina d'acheter une terre qui joignoit le parc de la maison de madame de Surrey : il en fit offrir un prix si fort au-dessus de sa valeur, que le marché en

fut bientôt conclu; et, sous prétexte du voisinage, il fit demander à ma tante la permission de la voir. C'eût été une incivilité trop marquée de le refuser. Cette première visite se passa en politesses; ma tante ne me perdoit pas de vue: Gaveston ne me put dire un seul mot; mais il trouva le moyen de me donner une lettre. Il falloit la prendre ou faire voir à ma tante que je la refusois: pour éviter cet inconvénient, et peut-être encore plus pour lire cette lettre, je me déterminai à la recevoir. Gaveston resta encore quelque temps avec nous; et, quoique j'eusse un très-grand plaisir à le voir, je mourois d'envie qu'il s'en allât, pour avoir la liberté de voir ce qu'il m'avoit écrit.

Dès que je fus dans ma chambre, je décachetai cette lettre avec un battement de cœur que je ne puis vous exprimer. Elle auroit dû m'ouvrir les yeux sur le caractère de Gaveston: quoiqu'elle parlât d'amour, elle n'étoit point tendre; mais mon sentiment y ajoutoit ce qui y manquoit. Je la relus plus d'une fois; je la portois toujours sur moi, et il m'arrivoit souvent de mettre la main dans ma poche pour avoir la satisfaction de m'assurer qu'elle y étoit. Il ne fut pas possible à ma tante d'éviter les visites de Gaveston. Le prince de Galles vint chez lui; il l'engagea à nous venir

voir. Que je suis foible, ma chère sœur! Gaveston trouva le moyen de me parler en particulier: j'étois bien loin de le connoître assez pour être assurée de ses sentimens, et je lui fis l'aveu des miens. Ma sincérité, qui ne me permettoit pas de croire qu'on pût tromper; mon cœur, qui me faisoit juger du sien; ma malheureuse sensibilité; enfin jusqu'à la beauté du lieu, des jours, tout servoit à m'attendrir, tout conspiroit contre moi. Je ne vous redirai point les discours que Gaveston me tint pour me persuader; ils ne suffiroient pas pour m'excuser de la promptitude de mon aveu; je ne répéterois que ses discours, et je ne pourrois rendre la grâce et la séduction qui les accompagnoient. Bien loin de se laisser aller à cet air audacieux qui lui est naturel, je croyois voir en lui ce respect qui rassure, cette timidité qui caractérise les grandes passions, et qui faisoit d'autant plus d'impression sur moi qu'elle étoit plus éloignée de son caractère. Il avoit trop d'expérience pour n'avoir pas pénétré mon secret; mais il sembloit l'apprendre: il en recevoit l'aveu avec un transport qui tenoit de la surprise, et qui étoit mêlé d'un doute qu'il affectoit, pour se le faire assurer davantage. Que vous dirai-je, ma chère sœur? J'aimois, j'adorois Gaveston; je ne lui cachai rien de ce que je pensois; et, loin

d'avoir des remords, je m'applaudissois de ma franchise. Je sentis une douceur inexprimable à la montrer toute entière; je crus connoître combien il la méritoit. Nous nous quittâmes enfin contens l'un de l'autre. Il trouva dans la suite de nouveaux moyens de nous voir, et les difficultés qu'il falloit surmonter pour y réussir, lui donnoient tant d'occupation qu'il n'avoit pas le temps de m'être infidèle.

Le roi, qui avoit dès-lors le dessein de l'éloigner du prince de Galles, rappela mon frère, qui visitoit depuis quelques années les cours de l'Europe, et lui donna la charge de chambellan du prince. Gaveston y avoit prétendu; et on crut qu'il ne pardonneroit pas au comte de Glocester de l'avoir emporté sur lui; mais, loin de marquer de l'éloignement pour mon frère, Gaveston le prévint au contraire par mille marques d'estime : il fit plus; il engagea le prince, qui avoit d'abord reçu le comte de Glocester avec beaucoup de froideur, à le bien traiter. Mon frère fut touché d'un procédé si noble, et il prit dès lors pour Gaveston cette amitié dont il lui a donné depuis tant de marques.

Peu de temps après, le comte de Glocester devint amoureux de madame Sterling, qui étoit jeune, jolie, et veuve depuis quelque temps. Gaves-

ton connut son amour aussitôt qu'il le connut lui-même. Comme elle étoit encore dans la dépendance de sa famille, mon frère ne pouvoit ni la voir, ni lui faire tenir ses lettres qu'avec beaucoup de ménagement. Gaveston, fertile en ressources par l'expérience de ses galanteries, se chargea de lui faciliter l'un et l'autre, et il en vint bientôt à bout. Il trouva le moyen d'introduire, la nuit, le comte de Glocester dans l'appartement de madame Sterling. Comme elle logeoit chez son père, homme sévère sur le point d'honneur, Gaveston, pour assurer la sûreté des rendez-vous, passoit dans la rue tout le temps que son ami étoit dans la maison. Tant de soins et tant de marques d'amitié ne trouvoient pas mon frère ingrat; il ne désiroit qu'une occasion de donner à Gaveston des preuves de sa reconnoissance; c'étoit où celui-ci vouloit le conduire. Après avoir affecté pendant quelques jours un air de tristesse, qui fut d'autant plus remarqué qu'il ne lui étoit pas ordinaire, il proposa à Glocester de venir se promener avec lui dans un jardin qui étoit peu fréquenté. Ils firent quelques tours de promenade, pendant lesquels mon frère ne put arracher de Gaveston que quelques paroles prononcées avec un air distrait et occupé. Pourquoi, lui dit mon frère, me faites-vous un secret de ce qui

vous occupe si fort? Vous n'êtes plus le même depuis quelques jours. Que voulez-vous que je pense de votre amitié, si vous ne me donnez pas dans votre confiance la même part que vous avez dans la mienne? C'est pour ne plus mériter vos reproches, lui dit-il, que je vous ai prié de venir ici; mais je vous avoue que je n'ai plus la force de parler; je vais peut-être perdre cette amitié, qui m'est si chère, et m'ôter une espérance qui, toute légère qu'elle est, fait pourtant mon bonheur. Non, lui dit mon frère, ma tendresse sera toujours la même, puisque je suis bien sûr que vous ne pouvez rien m'apprendre qui diminue mon estime pour vous. Souvenez-vous du moins, dit Gaveston, que c'est à mon ami, et non pas au comte de Glocester, que je fais l'aveu de l'amour que j'ai pour sa sœur. Mon frère resta quelque temps sans parler, et puis tout d'un coup embrassant de nouveau Gaveston ; l'envie de deviner, lui dit-il, comment il étoit possible que ma sœur, presqu'ignorée de toute la terre, fût connue de vous, a causé mon silence. Bien loin d'être fâché que vous l'aimiez, je suis fort aise, au contraire, que l'alliance vienne encore serrer les nœuds de notre amitié. Ma sœur sait-elle que vous l'aimez? Je ne vous demande point si elle vous aime : répondez à cette première question,

et je serai éclairci de la seconde. Gaveston répondit aux amitiés de mon frère par une entière confiance, et ne lui laissa rien ignorer de ce qui s'étoit passé entre nous.

Je blâmerois ma sœur, lui dit le comte de Glocester, et je ne sais même si je lui pardonnerois d'avoir reçu vos soins sans l'aveu de ceux dont elle dépend, si je ne trouvois, dans les sentimens que vous m'avez inspirés à moi-même, de quoi la justifier. Je ne vous promets pas de vous servir auprès d'elle : je vois que vous n'en avez pas besoin; mais je vous servirai auprès de madame de Surrey, et je mettrai tout en usage pour qu'elle vous soit favorable auprès de mon grand-père. Donnez-moi, ajouta-t-il en riant, une lettre de créance auprès de ma sœur; elle n'oseroit se confier à moi, et j'ai besoin de concerter avec elle les mesures que nous devons prendre. Gaveston m'écrivit; mon frère vint me voir le même jour, et me dit, en me donnant la lettre dont il étoit chargé, qu'il viendroit prendre la réponse le lendemain.

J'avois besoin de ce délai pour me remettre; j'étois dans une confusion telle que vous pouvez vous la représenter. Je passai la nuit à étudier ce que je dirois à mon frère; quoique sa conduite dût me promettre beaucoup d'indulgence, je

mourois de honte de ce qu'il savoit ma foiblesse ; il m'apporta une seconde lettre le lendemain, et me demanda si j'avois fait réponse. Je suis fâchée, lui dis-je, de m'être mise à portée de recevoir de pareilles lettres ; j'ai tant de peur d'avoir perdu votre estime, que je n'ai plus rien à dire à celui qui me les écrit. Je vous avoue, dit le comte, que j'aurois été très-affligé, si je vous avois vu penser pour un autre, comme vous pensez pour Gaveston ; mais j'ai tant d'estime et d'amitié pour lui, il vous aime si véritablement, que, bien loin de m'opposer à l'inclination que vous avez l'un pour l'autre, je ferai tous mes efforts pour qu'il obtienne l'agrément de notre famille. Je sais que sa naissance et sa fortune sont bien au-dessous de ce que vous pourriez prétendre ; mais la faveur du prince, qu'il possède toute entière, le mettra, tôt ou tard, dans le rang le plus élevé.

Depuis ce jour, mon frère n'en passoit aucun sans m'apporter des lettres de Gaveston. Je ne dissimulai plus le plaisir qu'elles me faisoient ; l'amitié que j'ai toujours eue pour le comte de Glocester, étoit bien augmentée depuis qu'il étoit mon confident : nos conversations ne finissoient plus ; et, ce qui m'y attachoit davantage, c'étoient les louanges qu'il donnoit à son ami. C'est toujours un plaisir d'entendre louer ce qu'on aime, mais

ce plaisir est encore plus sensible, quand les louanges viennent de quelqu'un qui nous est cher.

Il falloit, pour la satisfaction de Gaveston, et un peu pour la mienne, qu'il pût être reçu chez ma tante; mon frère le souhaitoit presqu'autant que nous. Il parla à madame de Surrey, et lui représenta qu'il falloit bien que je connusse le monde, puisque je devois y vivre. Ce n'étoit pas par goût que madame de Surrey avoit pris le parti de la retraite; d'ailleurs, quelque dévote que soit une femme, elle est toujours bien aise que des raisons de bienséance l'obligent à se permettre des amusemens qu'elle a presque toujours quittés à regret; elle consentit sans beaucoup de peine à ce que mon frère désiroit.

Lorsqu'on sut à la cour que madame de Surrey vouloit recevoir du monde, les hommes et les femmes s'empressèrent d'y venir.

Le comte de Pembrocke devint amoureux de moi dans ce temps-là : il ne perdoit aucune occasion de me marquer son amour. J'étois si satisfaite de voir Gaveston, quoique je ne lui parlasse presque jamais, que j'en souffrois le comte de Pembrocke avec moins de peine. Il est aimable, il pouvoit me plaire, il pouvoit obtenir l'aveu de ma famille; Gaveston en fut jaloux; s'il m'avoit bien aimée, sa jalousie l'auroit rendu plus

tendre ; il auroit cru ne me pas assez mériter, et il auroit craint de me perdre : il m'auroit fait des prières, et non pas des reproches ; mais il avoit plus de vanité que d'amour. Il m'écrivit d'abord des lettres remplies de plaintes, et s'approchant de moi pendant que madame de Surrey étoit occupée à parler à quelqu'un : Je vous félicite, mademoiselle, me dit-il, de vos conquêtes. Savez-vous, ajouta-t-il, qu'on ne conserve pas long-temps les premières, quand on a tant de plaisir à en faire de nouvelles. J'aimois de trop bonne foi pour m'alarmer de la jalousie de Gaveston, et, bien loin d'être blessée du ton dont il me parloit, je lui tins compte de sa vivacité ; il n'étoit cependant guère possible que je manquasse de politesse pour un homme du rang du comte de Pembrocke ; mais Gaveston ne goûtoit point mes raisons : il me quitta brusquement aussitôt que je voulus lui en parler ; il passa deux jours sans m'écrire. Je m'en plaignis à mon frère : il me dit que Gaveston étoit au désespoir, que, si je l'avois aimé, je lui aurois fait le sacrifice du comte de Pembrocke, sans qu'il l'eût demandé ; et que, bien loin d'avoir quelqu'égard pour sa peine, j'avois regardé le comte de Pembrocke des mêmes yeux. J'aimois Gaveston ; je me rangeai de son parti contre moi-même ; je crus avoir tort, puis-

qu'il étoit fâché; et je me reprochai l'amour de Pembrocke, comme si j'avois eu dessein de le lui inspirer. J'en promis le sacrifice, et je l'écrivis à Gaveston; il s'appaisa, et nous nous racommodâmes. Je fus pénétrée de joie de quelques mots qu'il me dit; nos yeux reprirent leur ancienne intelligence. Gaveston étoit satisfait; il en paroissoit plus aimable, et je l'en aimois davantage de cette satisfaction que je lui avois donnée; l'embarras étoit de tenir parole. Pembrocke, malgré mes froideurs, et presque mes incivilités, ne se rebutoit point; j'en étois désespérée; je voyois à tout moment la jalousie de Gaveston prête à s'allumer. Un jour qu'ils étoient tous deux chez madame de Surrey avec plusieurs personnes de la cour, on y proposa une partie de promenade dans un jardin, à un mille de Londres. Gaveston, qui n'osoit me donner la main, la donnoit à ma tante; je ne pus refuser celle de Pembrocke. Gaveston, qui marchoit avant moi avec madame de Surrey, tourna la tête et jeta sur moi un regard où je lus sa colère; je n'y pus faire autre chose que de feindre de m'être fait mal au pied en marchant. Je fis un cri, en disant que je ne pouvois aller plus loin; on m'aida à rentrer dans la chambre. Je ne sais si Pembrocke avoit vu la manière dont Gaveston m'avoit regardée; mais il ne fut

point la dupe de mon artifice. Je vois bien, dit-il, mademoiselle, que c'est moi qui vous ai porté malheur. J'éviterai à l'avenir de causer de pareils accidens; mais je vous demande de vouloir m'entendre encore une fois. Je ne vous dirai rien que de conforme au respect que j'ai pour vous; il sortit en même temps, et me laissa interdite et très-embarrassée. Le prétendu accident qui m'étoit arrivé avoit rompu la promenade; tout le monde s'empressoit à me demander de mes nouvelles. Gaveston s'approcha de moi comme les autres, et trouva le moyen de me parler un moment. Qui n'auroit été trompé à tout ce qu'il me dit de tendre pour me remercier de ce que je venois de faire? Cette marque de ma complaisance lui persuadoit que j'avois de la bonté pour lui, et c'étoit le souverain bonheur. Hélas! je le croyois, et peut-être le croyoit-il aussi lui-même. La plupart des hommes prennent un sentiment vif d'amour-propre pour de l'amour; je servois si bien celui de Gaveston, qu'il croyoit être tendre, quand il n'étoit que reconnoissant; je lui dis que Pembrocke avoit demandé à me parler; il se croyoit si sûr de mon cœur, qu'il consentit à cette conversation. Je l'eus dès le lendemain. Ma tante s'étoit accoutumée à me voir avec les hommes qui venoient chez elle; il lui arrivoit même assez

souvent, quand elle avoit affaire, de me laisser dans sa chambre avec ses femmes; elle étoit entrée dans son cabinet quand le comte de Pembrocke arriva; je m'étois mise sur un lit pour continuer la feinte de la veille. Sa vue m'embarrassa; il s'en aperçut. Ne craignez point, me dit-il, mademoiselle, ce que j'ai à vous dire; je ne suis pas assez heureux pour être en droit de vous faire des reproches; je me plains seulement de mon malheur; et peut-être me seroit-il moins sensible, si je ne prévoyois le vôtre : oui, mademoiselle, ce rival, que vous me préférez, n'est pas digne de vous; il ne connoîtra plus le prix de votre cœur, dès qu'il croira en être assuré; il lui faut des obstacles à vaincre, et, tout malheureux que je suis, je vois que je lui ai fait ombrage. Je me retire, non pas pour faire cesser ses inquiétudes, mais pour vous donner cette marque de respect. Je trouvai tant de franchise dans le procédé du comte de Pembrocke, et j'en ai tant moi-même, que, si je ne lui avouai pas ma foiblesse, je n'eus pas non plus la force de la lui désavouer. J'entends, mademoiselle, me répondit-il, tout ce que vous n'osez me dire : ma conduite vous prouvera que je mérite votre sincérité. Peut-être connoîtrez-vous quelque jour combien l'attachement que j'ai pour vous est différent de celui de mon rival; je

vous demande alors de vous souvenir que mon cœur n'a jamais été sensible que pour vous. Je vois, ajouta-t-il en me regardant, que ce que je viens de vous dire vous déplaît; mais pardonnez quelque chose à un homme à qui vous avez inspiré un amour qui ne finira jamais, et à qui vous venez d'ôter toute espérance. Quelques personnes qui entrèrent mirent fin à une conversation que je ne pouvois plus soutenir. Le comte de Pembrocke sortit, et partit le lendemain pour la campagne. Les premiers jours qui suivirent son éloignement, furent pleins de douceur. Gaveston redoubla d'attentions et de vivacité.

Plusieurs hommes de la cour me rendirent des soins; mais il est vrai qu'une femme n'a point d'amans quand elle n'en veut point avoir. Les miens se lassèrent d'une persévérance inutile, et me laissèrent jouir du plaisir de prouver à Gaveston que je ne voulois plaire qu'à lui. Ce temps heureux, et le seul heureux de ma vie, ne dura guère; j'eus bientôt lieu de m'apercevoir que l'esprit de Gaveston avoit plus besoin d'occupation que son cœur. Au lieu de cette vivacité qu'il marquoit auparavant pour trouver une occasion de me dire un mot, il laissoit échapper celles qui se présentoient naturellement: c'étoit moi qui me plaignois; j'avois pris son rôle, et il n'avoit pas

pris le mien : mais quelle différence dans nos procédés! Je n'avois point examiné si ses inquiétudes étoient raisonnables; je m'affligeois de ce qui l'affligeoit; je n'avois jamais vu que sa peine, et j'avois mis tout en usage pour la faire cesser. Lui, au contraire, m'écoutoit avec une espèce de joie tranquille; je lisois dans ses yeux que le plaisir d'être aimé ne lui laissoit point d'attention pour les peines que ma tendresse me donnoit.

Mon frère, à qui je confiois mes inquiétudes, n'étoit nullement propre à cette confidence; son amour pour madame Sterling ne lui apprenoit pas ces délicatesses; c'étoit de ces sortes d'attachemens où le cœur n'a point de part. Sa maîtresse et lui se brouillèrent pourtant comme s'ils s'étoient bien aimés; Gaveston fut encore chargé de négocier la réconciliation; il vit plusieurs fois madame Sterling; on ne parla d'abord que de ce qui faisoit le sujet de leur entrevue.

Chez les femmes de ce caractère, le plaisir d'un nouveau triomphe l'emporte toujours sur l'intérêt de l'amant. Gaveston étoit l'homme de la cour le mieux fait et le plus à la mode : que de raisons pour éveiller la coquetterie de madame Sterling! il étoit à peu près dans les mêmes dispositions qu'elle; d'ailleurs, la singularité de l'aventure le piquoit. Que vous dirai-je? Ils manquèrent à ce

qu'ils devoient à l'amitié et à l'amour; et, comme ils avoient l'un et l'autre intérêt de cacher leur perfidie, mon frère obtint sa grâce, et fut reçu à l'ordinaire.

Gaveston me voyoit avec la même assiduité. Je ne sais si les reproches qu'il se faisoit l'attendrissoient pour moi; mais j'étois plus contente de lui que je ne l'avois été depuis quelque temps.

Un jour que j'étois occupée à assortir des pierreries, une de mes femmes me montra une bague d'un très-grand prix que je me souvins d'avoir vue à Gaveston; je voulus savoir de qui elle la tenoit; elle me dit qu'elle n'étoit point à elle, et que Gaveston l'avoit donnée à sa sœur qui étoit femme de chambre de madame Sterling. Un présent de cette conséquence me fit naître de grands soupçons; mais je ne pus alors en savoir davantage: il fallut aller dans l'appartement de ma tante où j'étois attendue. Gaveston y étoit. Ce que je venois d'apprendre me donnoit une inquiétude que je ne pouvois dissimuler. Il s'en aperçut; et, s'approchant de moi sous quelque prétexte: D'où vient, me dit-il, mademoiselle, l'air que je vous vois? J'en dois être alarmé. Je n'ai point d'inquiétude, répondis-je, ou du moins je n'en devrois point avoir. Ces paroles, et le ton avec lequel je les prononçai, l'étonnèrent; il n'o-

sa me parler davantage dans ce moment; et, prenant le temps qu'on étoit occupé à regarder des marchandises de France, qu'on apportoit à madame de Surrey : Que vous m'alarmez, dit-il, mademoiselle! ce que vous m'avez dit et l'attention que je vous vois, depuis deux heures, à éviter mes regards, me font craindre d'être le plus malheureux des hommes. Il prononça ces mots avec un air si attendri, qu'à mon ordinaire je crus être injuste de le soupçonner. Il me vint dans l'esprit que la bague avoit été donnée pour mon frère. Cette idée fut bientôt la plus forte dans mon esprit, et j'agis avec lui le reste de la journée comme à l'ordinaire. Dès que je fus seule, mes soupçons me revinrent. Je fis appeler cette femme. Elle étoit à moi depuis peu de temps, ainsi elle ignoroit quel intérêt je pouvois prendre à ce qui regardoit Gaveston. Elle a de l'esprit; elle comprit bien vîte de quoi il étoit question; elle m'assura qu'elle seroit instruite de tout ce que je voudrois savoir. J'attendis cet éclaircissement avec l'impatience et le trouble que vous pouvez vous figurer. Il s'agissoit d'apprendre si un homme que j'aimois, et dont je me croyois aimée, étoit digne de ma tendresse ou de mon indignation. Quelle situation! il n'en est pas de plus cruelle. Je fus deux jours dans cet état, pen-

dant lesquels, pour ne pas être obligée de voir du monde, je feignis une légère indisposition. Enfin, j'appris ce que je craignois tant de savoir, que Gaveston étoit coupable et ne méritoit pas d'être aimé. Ma femme de chambre, instruite par sa sœur, me rapporta les détails de cette intrigue. J'aurois pu pardonner une galanterie; mais comment pardonner la tromperie qu'il avoit faite à son ami? Il n'y avoit pas moyen de l'excuser là-dessus, et je vous avoue que j'en étois sensiblement affligée. Je vis bien qu'il falloit rompre. Je continuai pendant quelques jours de garder la chambre pour m'affermir dans mes résolutions. Mon frère m'embarrassoit: il me sembloit que je ne devois pas lui dire ce que je savois de la conduite de son ami. Les querelles entre les hommes sont toujours dangereuses; mais c'étoit bien moins la prudence, que la crainte de faire du mal à un homme que je croyois pourtant haïr. Je me déterminai enfin à dire à mon frère qu'il y avoit encore si peu d'apparence que la fortune de Gaveston pût devenir telle qu'il la faudroit pour obtenir le consentement de mon grand-père, que je croyois qu'il étoit de mon devoir de ne plus recevoir ses soins. Eh! pourquoi donc les avez-vous reçus, me dit mon frère avec une espèce de colère? Parce que vous m'y

autorisiez, lui répondis-je, et que j'espérois que les choses changeroient. Espérez-le donc encore, me répliqua-t-il, et ne désespérez pas mon ami, si vous ne voulez me désespérer moi-même. La vivacité de mon frère, qui rendoit Gaveston encore plus coupable, me donna la force de lui résister. Je lui fis si bien voir que ma résolution étoit prise, et je la colorai de tant de raisons, qu'il fut obligé de se rendre et de prendre la commission de dire à Gaveston les dispositions où j'étois. Il étoit chez madame de Surrey, où il attendoit mon frère pour savoir de mes nouvelles. Ils sortirent ensemble : dès qu'ils furent seuls, mon frère rendit compte, avec tous les ménagemens de l'amitié la plus tendre, de la conversation qu'il venoit d'avoir avec moi. Quelle surprise pour Gaveston qui se croyoit aimé, et qui n'avoit jamais pensé qu'il pût cesser de l'être ! L'amour-propre et l'amour qu'il avoit pour moi, lui causoient la plus sensible douleur qu'il eût encore éprouvée ; il ne pouvoit comprendre d'où lui venoit son malheur : l'aventure de madame Sterling n'en pouvoit être cause, puisque mon frère l'ignoroit. Il le pria de se charger d'une lettre. Mon frère vint me l'apporter : il fit inutilement tout ce qu'il put pour que je l'ouvrisse ; il fallut la reporter à Gaveston telle qu'il la lui

avoit donnée. J'en usai de même de plusieurs autres; et, pour achever de le désespérer, milord Pembrocke, qui n'avoit pas trouvé dans l'absence les secours qu'il en avoit espérés, étoit revenu de la campagne aussi amoureux qu'auparavant: il n'avoit pu résister au plaisir de me revoir. Je le reçus mieux que je n'avois fait jusque-là. Il ne se flatta point de devoir à lui-même ce changement; comme il ne voyoit plus Gaveston si souvent chez madame de Surrey, et qu'il s'aperçut que, quand il y étoit, il n'osoit me parler, il comprit la vérité: il m'en parla avec tant d'honnêteté et de discrétion, qu'il augmenta l'estime que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour lui. Insensiblement je m'accoutumai à lui parler plus qu'à un autre: à la vérité c'étoit de choses indifférentes; mais c'étoit toujours une distinction, et il en sentoit le prix. Gaveston ne pouvoit contenir sa jalousie. Je l'évitois avec tant de soin qu'il n'avoit pu ni me faire des reproches, ni savoir le sujet de sa disgrace. La colère où j'étois s'accrut encore par une circonstance que le hasard me fit savoir. Deux hommes s'étoient battus à l'entrée de la nuit dans la rue où logeoit madame Sterling; Gaveston les avoit séparés. Je jugeai qu'il ne s'étoit trouvé là si à propos, que parce qu'il vouloit entrer chez cette femme. J'avois été plusieurs fois tentée de

lui accorder la conversation qu'il me demandoit avec tant d'instance ; mais le plaisir que j'imaginois à l'accabler de reproches m'étoit suspect.

Mon frère, fâché de la manière dont je traitois son ami, étoit froid avec moi, et ne me parloit plus en particulier. Le comte de Pembrocke, au contraire, ne perdoit pas une occasion de me marquer la vivacité de son amour. Son père, qui vivoit encore dans ce temps-là, désiroit beaucoup une alliance comme la nôtre ; il ne fut pas plutôt informé de la passion de son fils, qu'il en parla à mon grand-père, dont il étoit ami. Le vieux comte de Glocester entra avec plaisir dans le projet : il lui promit qu'il en parleroit à madame de Surrey. Pour moi, il comptoit sur mon obéissance, et crut qu'il étoit inutile de me faire part de ses desseins.

Milord Pembrocke, charmé d'avoir une aussi agréable nouvelle à donner à son fils qu'il aimoit tendrement, le fit appeler. Remerciez-moi, lui dit-il ; je viens de conclure votre mariage avec mademoiselle de Glocester : si vous m'aviez fait votre confident, j'aurois travaillé plutôt à vous rendre heureux. Le comte de Pembrocke, surpris et troublé par la crainte que je ne le soupçonnasse d'avoir été de moitié dans les démarches que son père avoit faites auprès de mon grand-

père, gardoit le silence. L'espérance dont il étoit flatté et la crainte que je ne voulusse pas consentir à son bonheur, le partageoient tour à tour. Enfin, prenant son parti : Je vous demande en grâce, monsieur, lui dit-il, de n'aller pas plus loin avec le duc de Glocester, et de l'engager à ne point parler à madame de Surrey. J'ai besoin de quelque temps pour me résoudre à l'engagement que vous voulez que je prenne; je vous demande cette complaisance. Milord Pembrocke, qui savoit son fils amoureux, fut très-étonné de lui trouver si peu d'empressement. Il lui représenta tous les obstacles qui pouvoient naître; mais son fils demeura ferme à demander du temps, et l'obtint. Je n'avois jamais reçu de lettre de lui; je fus très étonnée quand une de mes femmes m'en remit une. Mon premier mouvement fut de la lui renvoyer; mais, comme je connoissois son respect pour moi, je crus que, puisqu'il m'écrivoit, il avoit quelque chose de très-important à me dire : j'ouvris sa lettre. Il me mandoit qu'il étoit de la dernière importance pour moi que je lui accordasse une conversation; et, comme il étoit difficile que ce pût être chez ma tante, il me proposoit d'aller à l'abbaye des Bénédictines, dont sa tante est abbesse, et où ma sœur est religieuse : je ne fis aucune diffi-

culté de lui parler : il m'assuroit que ce seroit en présence de ma sœur. Je ne soupçonnai point le comte de Pembrocke de vouloir me tromper : je jugeai qu'il s'agissoit de quelque chose d'important, et je me déterminai, comme il me le proposoit, d'aller à l'abbaye. Le jour fut pris au lendemain. Je vous prie, mademoiselle, me dit-il aussitôt qu'il me vit seule avec ma sœur, de croire que je n'ai point de part à ce que je vais vous apprendre, et que, quelque grand que fût pour moi le plaisir qu'on me promet, je ne l'accepterai jamais, si c'est un malheur pour vous. Il me conta ensuite ce qui s'étoit passé entre milord Pembrocke et lui. Il faut vous aimer, ajouta-t-il, mademoiselle, aussi parfaitement que je vous aime, pour avoir eu la force de cacher ma passion. Quel plaisir de pouvoir dire que vous êtes la plus adorable personne du monde et la mieux adorée ! Je vous ai sacrifié ce plaisir. Votre intérêt le demandoit : il falloit, pour ne point vous exposer à des désagremens, me charger seul de la suite de cette affaire. Rien n'étoit plus noble et plus généreux que le procédé du comte de Pembrocke. J'en fus touchée jusqu'au point de verser des larmes ; il s'en aperçut, et, se jetant à mes pieds : Laissez-vous attendrir, me dit-il, mademoiselle, pour un homme pour qui vous avez déjà eu quel-

qu'estime : le temps et mon amour feront le reste, sur-tout quand votre devoir sera pour moi. J'avois laissé parler le comte de Pembrocke sans lui répondre ; je rêvois profondément à ce que je devois faire. La raison étoit pour lui ; mais mon cœur n'en étoit pas d'accord. Vous ne me répondez point, me dit-il ? peut-être êtes-vous moins touchée du sacrifice que je vous fais, que de la peine de me devoir quelque chose ? Non, lui répondis-je enfin, je suis pénétrée de reconnoissance ; mais accordez-moi à moi-même le temps que vous avez demandé. Hélas ! me dit le comte, qu'il y a d'ingratitude à être reconnoissante comme vous l'êtes ! N'importe, je vous ai rendue la maîtresse de mon sort, et, quoi qu'il m'en coûte, je souscrirai à ce que vous ordonnerez ; mais souffrez du moins les témoignages d'une passion dont vous serez peut-être touchée, quand elle vous sera bien connue.

J'étois déterminée à vaincre la malheureuse inclination que j'avois pour Gaveston, et l'admiration que me donnoit le procédé du comte de Pembrocke me faisoit tant d'illusion, que je me flattai que je n'avois besoin que d'un peu de temps, et que je l'épouserois ensuite sans aucune répugnance ; et, si je ne le lui promis pas, je le lui laissai du moins espérer. Nous nous séparâmes ;

il étoit content, et je croyois presque l'être.

Je me mis au lit en rentrant chez ma tante : j'avois besoin d'être seule pour démêler mes propres sentimens. Je me livrai d'abord à toute l'estime que j'avois pour le comte de Pembrocke; mais plus je l'estimois, plus je trouvois que je ne devois l'épouser que quand je serois sûre que je pourrois l'aimer. Il devint encore plus assidu chez madame de Surrey. Je lui donnois toutes les occasions de me parler que la bienséance me permettoit : je m'exagérois à moi-même son mérite et ce qu'il avoit fait pour moi; j'évitois Gaveston avec soin, et il me sembloit que cet effort me coûtoit moins tous les jours.

Mon frère n'avoit aucune connoissance de ce qui s'étoit passé entre milord Pembrocke et le duc de Glocester : j'avois cru ne lui en devoir point parler; mais, comme Gaveston faisoit toujours des tentatives pour me voir, et que la liberté qu'il avoit acquise chez madame de Surrey pouvoit enfin lui en faire naître l'occasion, je me déterminai à dire à mon frère ce que je lui avois caché jusque-là, pour qu'il l'engageât à ne plus faire des démarches inutiles pour lui, et embarrassantes pour moi. Il m'écouta avec surprise. Est-il possible, me dit-il, que vous puissiez vous résoudre à faire le malheur d'un homme qui vous

adore, et à me rendre malheureux moi-même? Car vous n'ignorez pas que les malheurs de mon ami sont les miens. Si quelqu'autre m'avoit dit, en faveur de Gaveston, tout ce que mon frère me disoit, peut-être en aurois-je été touchée; mais plus il me parloit pour lui, plus il me le faisoit voir coupable. Je fus presque tentée de lui dire ce que je savois de sa perfidie; mais les mêmes raisons qui m'avoient arrêtée, m'arrêtèrent encore; il me quitta très-mécontent de n'avoir pu rien gagner sur mon esprit. Quelque chagrin qu'il eût d'avoir à annoncer une aussi fâcheuse nouvelle à son ami, il falloit pourtant la lui dire. Il alla chez le prince, où il comptoit le trouver: on lui dit qu'il n'y avoit point paru; que le prince étoit enfermé avec le roi, et qu'il ne verroit personne ce soir-là. Gaveston entroit au palais comme mon frère en sortoit. Ils raisonnèrent quelque temps sur cette conférence du prince et du roi, qui n'étoit pas ordinaire. Mon frère reconduisit Gaveston chez lui, et, commençant par l'embrasser avec beaucoup de tendresse: Vous savez, mon cher Gaveston, lui dit-il, que j'avois toujours espéré que nous serions unis par les liens du sang, comme nous le sommes par ceux de l'amitié. Quoi! s'écria Gaveston, mademoiselle de Glocester veut m'abandonner! je m'étois flatté

que ses froideurs, dont je ne connoissois point la cause, ne tiendroient point contre mon amour; je les ai supportées par respect pour elle, sans oser presque m'en plaindre. Mais, puisque ce respect tourne contre moi, je veux la voir, je veux lui parler, je veux lui demander raison de son changement, je veux lui montrer tout mon désespoir; elle en sera touchée. Je l'aime trop pour ne pas conserver un peu d'espérance. Par pitié, faites que je lui parle, disoit-il à mon frère; vous seul pouvez me rendre un service auquel ma vie est attachée. Si elle persiste après cela dans son dessein, je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Le comte de Glocester souhaitoit presqu'autant que Gaveston qu'il pût me voir; cependant il ne consentit à rien qui pût intéresser ma réputation. Après avoir cherché plusieurs moyens, ils s'arrêtèrent à celui de gagner le portier de madame de Surrey, et de l'obliger, dès que Gaveston seroit chez elle, de renvoyer tout le monde. Mon frère se chargea d'adresser à ma tante un homme pour traiter avec elle d'une affaire qui l'intéressoit beaucoup. Tout s'exécuta le lendemain, comme ils l'avoient réglé; je vis entrer Gaveston; et, peu après, l'homme qui étoit envoyé par mon frère. Il sembloit que ma tante eût

été d'accord avec eux. Je voulus me retirer, quand elle entra dans son cabinet; elle m'ordonna de rester, et dit à une des femmes de demeurer avec moi. Cette femme n'étoit point suspecte à Gaveston; il avoit mis presque tous les gens de madame de Surrey dans ses intérêts. Dès qu'il ne fut vu que d'elle, il se jeta à mes pieds. Je ne partirai point d'ici, mademoiselle, me dit-il, que vous ne m'ayez appris quel est mon crime. Peut-être n'étois-je pas digne des bontés que vous avez eues pour moi; mais enfin vous les avez eues; vous m'avez laissé croire que je ne vous étois pas indifférent; je suis le même que j'étois alors. Par quel malheur ai-je perdu un bien qui faisoit tout mon bonheur? Je ne veux point chercher à vous attendrir par les marques de mon désespoir; tout grand qu'il est, je saurai vous le cacher, s'il ne doit qu'exciter votre pitié : c'est à votre cœur seul que je veux devoir le retour de vos bontés. Parlez, mademoiselle, dites-moi un mot; mais songez que la réponse que vous m'allez faire, décidera de mon sort; et, sans vous importuner de mes plaintes, je saurai me venger sur moi-même de mon malheur. Le ton dont il me parloit étoit le ton d'un homme véritablement touché, et je crois qu'il l'étoit; il m'aimoit alors, et il m'aimeroit encore, si la vanité de plaire n'étoit en lui

plus forte que tout autre sentiment. J'étois cependant si prévenue de ses perfidies, que je l'écoutois presqu'avec indifférence ; j'eusse bien voulu les lui reprocher ; mais je trouvois que je me vengeois encore mieux, en lui laissant croire que mon changement n'avoit point de cause.

Mais, malgré mes résolutions, quelques mots qui m'échappèrent alloient m'attirer un éclaircissement, sans l'arrivée de mon frère. Il se jeta, en entrant, sur une chaise, comme un homme accablé de douleur. Mes inquiétudes n'étoient que trop bien fondées, mon cher Gaveston, lui dit-il, le prince m'a envoyé chercher, pour me charger de vous apprendre qu'il a été obligé de consentir à votre exil ; il a résisté autant qu'il a pu ; il n'a cédé que dans la crainte d'augmenter, par sa résistance, la colère du roi ; il craint même que vous ne soyez arrêté ; il vous prie de passer sur les terres de France, où vous serez à l'abri de la rage de vos ennemis. Hé ! que m'importe leur rage, répondit-il ! mademoiselle de Glocester vient de me mettre au point de ne les plus craindre ; la vie m'est odieuse. Je ne fuirai point, comme veut le prince ; j'irai au contraire me présenter au roi ; quelqu'irrité qu'il soit, il ne sauroit me rendre plus misérable que je le suis. La disgrace de Gaveston m'avoit changée en un

moment; je ne le voyois plus coupable; je ne le voyois que malheureux; et le retenant, comme il se disposoit à sortir : Non, non, lui dis-je, vous n'irez point, et, si vous m'aimez, vous ferez tout ce qu'il faut pour vous mettre en sûreté. Quoi! s'écria-t-il, en se jetant de nouveau à mes pieds avec des transports de joie qu'il ne pouvoit contenir, vous vous intéressez encore à moi; vous ne voulez pas que je périsse? Grand Dieu! que je suis heureux! La joie le transportoit au point qu'il n'étoit plus maître de ses actions. Il m'embrassoit les genoux, il baisoit mes mains, sans que je pusse l'en empêcher. J'avoue que ce moment fut aussi doux pour moi que pour lui. Je ne contraignois plus mes sentimens, et, bien loin de me reprocher ma tendresse, j'avois un plaisir vif à sentir que j'aimois. Mon frère se désespéroit de ne pouvoir se faire écouter de Gaveston. Il fallut que je fisse usage de mon pouvoir, pour l'obliger à songer aux mesures qu'il y avoit à prendre. Nous convînmes qu'il falloit dire à madame de Surrey ce qui se passoit. Son amitié pour Gaveston, et plus encore sa haine pour le gouvernement, nous assuroient son secours. Aussi, entra-t-elle effectivement avec beaucoup de vivacité dans tout ce que lui et mon frère proposèrent. Elle promit d'assurer la fuite de Gaveston. Ils

convinrent qu'il passeroit le reste de la journée chez elle; qu'on n'y recevroit personne, et que mon frère et un gentilhomme attaché à notre maison, en qui on pouvoit prendre confiance, le conduiroient, à l'entrée de la nuit, au port où il trouveroit un vaisseau qui feroit voile dès le moment qu'il seroit embarqué.

Nous eûmes plusieurs occasions de nous parler jusqu'au moment qu'il partit. J'étois pressée alors de lui expliquer mes sujets de plainte, non pas pour entendre ses justifications, il n'en avoit plus besoin, mais pour me justifier moi-même. Il me dit tout ce qu'il voulut, et je crus tout ce qu'il me dit.

La joie dont nos cœurs étoient pleins, ne nous laissa pas sentir toute l'amertume de notre séparation. Les mesures pour assurer sa fuite étoient d'ailleurs si bien prises, qu'il n'y avoit presque aucun lieu de craindre. Le plaisir de le voir suspendoit mes craintes; mais aussitôt que je l'eus perdu de vue, je ne vis que des périls et je vis tous ceux qui étoient possibles. Mon frère devoit venir nous rendre compte de ce qui se seroit passé : il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient partis, que je m'alarmois de ce qu'il n'étoit pas encore de retour; et, quoique la nuit fût fort sombre, je me tenois à la fenêtre, et le plus pe-

tit bruit me faisoit tressaillir. Je passai plusieurs heures dans cet état : chaque moment ajoutoit quelque chose à mes alarmes ; enfin mon frère parut, et me fit un signe dont nous étions convenus ; et, comme il étoit trop tard pour entrer chez ma tante, il remit au lendemain à m'en dire davantage.

Ils avoient été arrêtés par le prince qui avoit voulu embrasser son favori avant de s'en séparer, et l'assurer lui-même qu'il partageroit un jour son pouvoir (vous voyez qu'il lui a tenu parole.) Mon frère me rendit compte de toute leur conversation : Gaveston l'en avoit prié, et l'avoit chargé de m'assurer qu'il ne souhaitoit cette fortune qu'on lui promettoit que pour être moins indigne de moi. J'avois été si occupée de ma joie et de ma crainte, que je n'avois presque pas pensé à la situation où j'étois avec le comte de Pembrocke : d'ailleurs, quand on est bien plein d'un sentiment, on croit que tout ce qui le favorise sera aisé, sur-tout quand les difficultés ne sont pas présentes. Mais, quand il fut question d'examiner avec mon frère la conduite que je devois tenir, nous nous y trouvâmes très-embarrassés par les espérances que je lui avois laissé concevoir. La franchise étoit le seul parti honnête et le seul digne de moi : quoiqu'il pût être

périlleux, je m'y déterminai sans balancer. Cependant il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé; on lui avoit dit, à la porte de madame de Surrey, qu'elle n'y étoit pas, justement dans le moment que Gaveston y entroit : on lui avoit fait, dans la journée, la même réponse plusieurs fois. Pour s'éclaircir, il avoit pris le parti de se tenir dans la rue, et, comme mon frère et le gentilhomme attendoient un peu plus loin, il vit Gaveston, assez avant dans la nuit, sortir seul de la maison de madame de Surrey. Quelle vue pour un homme amoureux, à qui on avoit laissé prendre des espérances! Il se crut trompé de la manière la plus outrageante; et si, par respect pour lui-même, il ne se proposa pas de se venger, il se promit du moins de me faire sentir combien je lui paroissois différente de ce que je lui avois paru. Il vint le lendemain chez ma tante dans ces dispositions. Je crus m'apercevoir qu'il avoit quelque chose de fâcheux dans l'esprit, et je jugeai, par la façon dont il me regardoit, que j'y avois part; j'en fus déconcertée : j'étois embarrassée de ce que j'avois un peu de tort.

Le prince étoit chez ma tante, en sorte qu'il n'étoit pas possible de me parler en particulier sans être remarqué. Le comte de Pembrocke, jusque-là plein de circonspection, crut en être

dispensé : il vint se mettre auprès de moi ; et me regardant avec un sourire amer : Puis-je vous demander, mademoiselle, me dit-il, si Gaveston m'est favorable, et s'il vous a conseillé de consentir à mon bonheur ?

Ces paroles et le ton dont elles étoient accompagnées, firent disparoître les torts que je croyois avoir un moment auparavant, et me redonnèrent toute ma fierté. Je n'ai besoin des conseils de personne, lui dis-je, monsieur, pour vous prier de cesser de me rendre des soins qui seroient inutiles. Je vous obéirai, me répondit-il en se levant ; mais mon rival se sentira peut-être quelque jour d'une vengeance qu'il m'est du moins permis de faire tomber sur lui : il sortit aussitôt. Mon frère, qui étoit dans la chambre, comprit à ma rougeur une partie de ce qui venoit de se passer. Nous ne doutâmes point que le comte de Pembrocke ne fût informé que Gaveston avoit passé tout un jour avec moi, et les domestiques que nous questionnâmes nous apprirent ce que je viens de vous dire. Je devois craindre son ressentiment ; mais j'étois si contente du sacrifice que je faisois à Gaveston, j'imaginois tant de plaisir à lui écrire, que cette pensée m'occupoit toute entière, et ne laissoit place à aucune autre.

Le comte de Pembrocke étoit véritablement

amoureux; il se repentit bientôt de ce qu'il avoit fait. L'absence de Gaveston diminuoit sa jalousie et réveilloit ses espérances: il mit tout en œuvre pour m'appaiser; il employa ma sœur: elle me parla pour lui, elle me peignit le désespoir où il étoit de m'avoir déplu; mais je n'en fus point touchée: de certaines offenses ne se pardonnent qu'à un amant aimé. Je priai ma sœur de ne plus se charger de pareilles commissions, et je lui fis si bien voir que je ne pouvois être heureuse en épousant le comte de Pembrocke, qu'elle lui conseilla elle-même de n'y plus penser.

J'avois été si occupée du péril de Gaveston et de la joie de notre raccommodement, que je n'avois presque pas encore senti son absence; mais, quand je n'eus plus rien à faire ni à craindre pour lui, je fus accablée de la pensée que je ne le verrois de long-temps. Je ne savois plus de quoi remplir mes jours; tout m'étoit insipide, ou indifférent: je n'avois de consolation que celle de parler de lui à mon frère. Il nous écrivoit avec exactitude; je n'ai pas toujours été également contente de ses lettres: il y en a quelques-unes où j'ai aperçu de la froideur. Je craignois alors quelques nouveaux traits de légèreté; mais, comme les goûts qu'il avoit n'étoient pas apparemment de nature à l'attacher long-temps, de

nouveaux témoignages de sa tendresse me rassuroient. Quelqu'occupé qu'il ait été à son retour de sa nouvelle faveur, il trouvoit le temps de me rendre des soins; mais il n'est plus le même depuis le voyage de Boulogne : le désir de plaire à la reine lui a fait presque oublier qu'il m'a aimée, et que j'ai le malheur de l'aimer encore; il n'en est cependant point amoureux : la vanité seule a part à ses démarches. Je vois avec douleur que la vanité va le perdre. Le comte de Lancastre est son rival; Mortimer l'est aussi. Je crains la puissance du premier et l'artifice du second. Les grands sont déjà irrités : je vois des partis se former. Gaveston n'a pour sa défense que l'amitié du roi; mais ce prince n'a ni courage, ni fermeté : il pleurera la perte de son favori, il n'aura pas la force de l'empêcher; et, pour achever de m'accabler, je crains encore que l'amour que le comte de Pembrocke a pour moi, ne lui donne un ennemi de plus. J'ai cru pendant long-temps que le dépit avoit éteint sa passion, et je crois qu'il l'a cru lui-même. Bien loin de me rendre des soins, il me fuyoit avec affectation, et il paroissoit plus près de me haïr que de m'aimer; mais, depuis le voyage de Boulogne, il m'a paru qu'il cherchoit à me voir; il a affecté, dans les tournois, de porter mes couleurs. Vous

souvient-il de cet Amour qui étoit peint sur son bouclier, son flambeau sur la bouche, avec ces paroles : *Je me nourris de mes feux?* je crains bien qu'il n'ait voulu me faire entendre par là, que sa passion est toujours la même.

En vérité, dit madame d'Hereford quand mademoiselle de Glocester eut cessé de parler, vous me donnez tant de colère contre Gaveston, et il me paroît d'ailleurs si ennemi de sa fortune, que je ne saurois le plaindre.

Hélas! ma sœur, reprit-elle, ne vous joignez point à ses ennemis : il est vrai que la fortune a fait quelque changement en lui; mais quelle vertu n'auroit-il pas fallu avoir pour soutenir d'un esprit égal une si prompte élévation! ne lui faites point un crime d'être ce que tout autre seroit comme lui. Plus vous le justifiez, répondit madame d'Hereford, plus il me paroît coupable d'avoir manqué à une personne de votre caractère. C'est encore, répliqua mademoiselle de Glocester, la faute du préjugé établi : les hommes se sont persuadés que l'amour ne les oblige pas à une probité si exacte; et d'ailleurs ils ne se croient obligés qu'à la fidélité du cœur.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ANECDOTES
DE LA COUR ET DU RÈGNE
D'ÉDOUARD II,
ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE SECOND.

Les alarmes de mademoiselle de Glocester n'étoient que trop bien fondées : les ennemis du comte de Cornouaille se multiplioient tous les jours, et il en accrut le nombre par la magnificence qu'il affecta de montrer aux tournois qui se firent deux jours après le couronnement. Le prince Louis, qui avoit accompagné la reine, sa sœur, en Angleterre, en avoit fourni le dessein : il s'agissoit de décider par les armes qui l'emportoit, pour la beauté, des Françoises ou des Angloises. Le duc de Lancastre et les comtes de Cornouaille et de Glocester soutenoient la beauté des Françoises ; le prince Louis, les comtes d'Arondel et de Pembrocke s'étoient chargés de la défense des Angloises ; ils devoient courir d'a-

bord les uns contre les autres, et ensuite contre tous venans.

Ces six chevaliers avoient chacun leurs raisons particulières pour le parti où ils s'étoient engagés; le seul comte de Glocester y avoit été entraîné par sa complaisance pour le comte de Cornouaille.

Le jour qui précéda celui qui étoit marqué pour le tournoi, toute la cour étoit chez la reine, et la fête du lendemain faisoit le sujet de la conversation.

Je sens, dit cette princesse au duc de Lancastre, tout le prix de votre complaisance : vous voulez, par égard pour moi, prendre part à des amusemens qui doivent paroître bien frivoles à un homme aussi sage que vous. Les choses où vous prenez quelque part, madame, lui dit-il, cessent d'être frivoles pour moi; et je renoncerois à cette sagesse dont votre majesté me flatte, si elle me parloit un autre langage. Ce discours pouvoit être une simple galanterie, mais la reine ne s'y méprit pas. La conquête du duc de Lancastre étoit de celles qu'une femme du caractère d'Isabelle ne pouvoit négliger. Je suis bien aise, répondit-elle au duc, en le regardant de la manière la plus séduisante, que votre raison soit dans mes intérêts; et examinant des bijoux qu'on

lui apportoit pour les prix qu'elle devoit donner : Je vais, ajouta-t-elle, choisir ce que j'aurai le plaisir de vous donner demain. Après en avoir pris plusieurs, elle ordonna au comte de Glocester de porter à mademoiselle de Glocester, qui n'étoit pas à la cour ce soir-là, ceux qui étoient destinés pour les chevaliers des Angloises, et que mademoiselle de Glocester devoit donner. Elle étoit seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, tenant une lettre qu'elle mouilloit de quelques larmes. Que vois-je! lui dit le comte de Glocester, vous pleurez? Le comte de Cornouaille peut-il vous écrire quelque chose qui vous afflige? Hélas! répliqua-t-elle, cette lettre est du comte de Pembrocke : pourquoi faut-il que je lui aie inspiré ce que je n'ai pu inspirer au comte de Cornouaille, et ce que je voudrois n'inspirer qu'à lui. Vous êtes blessée, dit le comte de Glocester, du parti qu'il a pris dans le tournoi; mais c'est une galanterie qui ne tire point à conséquence. Tout est de conséquence quand on aime, répliqua mademoiselle de Glocester; pourquoi du moins ne cherche-t-il pas à me tromper? Que ne vient-il me dire même de mauvaises raisons? Il craint mes reproches, et il ne craint pas ma douleur. Le comte de Glocester, persuadé de la sincérité des sentimens de son ami, fit de son mieux pour l'excu-

ser : il s'acquitta ensuite de la commission de la reine. Je ne puis, lui dit-elle, m'en charger; je vous avoue que je n'ai ni la force de voir le comte de Cornouaille recevoir un prix des mains de la reine, ni celle de m'exposer à en donner à un autre qu'à lui; mais M. de Glocester combattit la répugnance de sa sœur par des raisons de bienséance, auxquelles elle fut obligée de se rendre.

Elle parut le lendemain dans le lieu destiné pour les courses, sur un balcon qu'on avoit placé à côté de celui de la reine; et, malgré sa tristesse, elle étoit d'une beauté qui décidoit du moins la question entr'elle et cette princesse. La franchise avoit été promise à tous ceux qui voudroient combattre, en sorte que beaucoup de François avoient passé la mer pour faire preuve de leur adresse et de leur galanterie.

Après les fanfares accoutumées, le prince Louis et le duc de Lancastre commencèrent à courir l'un contre l'autre avec assez d'égalité; les comtes de Glocester et d'Arondel leur succédèrent, et firent admirer leur bonne grâce et leur adresse. Milord Pembrocke et le comte de Cornouaille parurent ensuite.

Mais, avant que de commencer, ils s'avancèrent tous deux comme de concert au milieu de la carrière. Ce n'est pas la beauté des dames angloises

en général qui m'oblige à combattre, dit milord Pembrocke; mais je soutiens qu'il n'est rien de si parfait que mademoiselle de Glocester.

Il ne s'agit pas toujours, répliqua le comte de Cornouaille, d'avoir une cause juste, il faut encore savoir la défendre, et nous allons voir qui de vous ou de moi s'en acquitte le mieux.

L'amour et la fortune favorisoient également le comte de Cornouaille; il remporta tout l'avantage de cette course. Celui que milord Pembrocke obtint ensuite contre plusieurs chevaliers ne le dédommagea pas, et ce ne fut qu'avec une confusion mêlée de dépit, qu'il alla recevoir un prix des mains de mademoiselle de Glocester. Le jour étoit près de finir quand il parut à la barrière un chevalier couvert d'armes noires, qui défia le duc de Lancastre. Les juges du camp ne vouloient plus permettre de combat; mais le duc de Lancastre s'avança fièrement contre son adversaire : tout vaillant qu'il étoit, il ne put soutenir l'impétuosité du chevalier noir; il fut renversé et tomba entre les pieds des chevaux; le chevalier descendit aussitôt du sien, et, s'approchant du duc de Lancastre : Relève-toi, lui dit-il, et viens, si tu le peux, l'épée à la main, défendre toutes tes injustices. La voix de celui qui parloit n'étoit que trop connue au duc. Oui, dit-il en se re-

levant avec fureur, quoique je dusse t'abandonner à la rigueur des lois, je ne dédaignerai pas de te punir moi-même. Il se commença alors entr'eux un combat, où la rage étoit seule consultée : bientôt les armes de l'un et de l'autre rougirent de leur sang, et il auroit peut-être été funeste à tous les deux, si le roi n'avoit promptement ordonné qu'on les séparât. Le comte de Warwick, un des juges du camp, attaché au duc de Lancastre, s'avança des premiers : il vouloit qu'on s'assurât du chevalier aux armes noires; mais le comte de Glocester, charmé de la valeur de ce brave inconnu, réclama pour lui la franchise promise à tous ceux qui voudroient combattre; et, pour empêcher qu'on ne lui fît insulte, il le fit accompagner par deux gentilshommes de sa suite.

Le combat du comte de Cornouaille et du chevalier au panache couleur de feu, n'étoit guère moins animé; ils fournirent leur carrière avec assez d'égalité; mais cette égalité ne les satifaisoit ni l'un ni l'autre. Ils voulurent encore rompre quelques lances, et la victoire, après avoir été quelque temps incertaine, se déclara pour le comte de Cornouaille.

La fortune te favorise, lui dit l'inconnu; mais mon courage me vengera, dans une occasion plus sérieuse, d'un avantage que tu ne dois au-

jourd'hui qu'à ta seule adresse. Il s'éloigna après avoir prononcé ces mots, et sortit de la barrière avec tant de vitesse, qu'on l'eut bientôt perdu de vue.

Tandis que le comte de Warwick faisoit conduire le duc de Lancastre chez lui, et que M. de Cornouaille répondoit aux questions du roi et de la reine sur l'inconnu qu'il venoit de combattre, mademoiselle de Glocester étoit occupée des plus tristes réflexions.

Mortimer n'avoit pu se déguiser à des yeux que l'intérêt d'un amant aimé rendoit encore plus clairvoyans : elle l'avoit reconnu pour celui qui venoit de défier le comte de Cornouaille. La honte de sa défaite alloit encore augmenter sa haine pour le favori, et cette haine n'étoit que trop redoutable par le caractère de Mortimer et ses liaisons avec tous les ennemis du comte de Cornouaille.

Un souper et un bal chez la reine devoient terminer les plaisirs de cette journée; mais cette princesse, attentive à ménager le duc de Lancastre, ne voulut permettre aucun plaisir dans un temps où les blessures qu'il venoit de recevoir pouvoient mettre sa vie en danger : elles étoient graves, et les maux de l'esprit étoient encore au-dessus de ceux du corps. Cette aventure pou-

voit donner connoissance de ce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher : d'ailleurs, quelle honte d'avoir été vaincu aux yeux de la reine! comment paroître devant elle? comment répondre aux questions qu'on ne manqueroit pas de lui faire? quel moyen prendre pour empêcher l'inconnu de rester en Angleterre et de tenter quelqu'entreprise. L'impossibilité où il étoit d'agir par lui-même, l'obligea de se confier au comte de Warwick qui étoit resté auprès de lui. Je crois, lui dit-il, pouvoir compter absolument sur vous; j'ai besoin de votre secours et de votre discrétion : il est important pour mon repos et même pour mon honneur de savoir en quel lieu s'est retiré celui qui m'a blessé, et s'il seroit possible de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce que j'aie consulté avec vous ce que je dois faire. Le comte de Warwick, infiniment sensible à la confiance du duc de Lancastre, l'assura de son zèle et le quitta pour exécuter ses ordres. Cependant le comte de Cornouaille, qui n'avoit presque point vu mademoiselle de Glocester depuis son retour de Boulogne, alla le lendemain chez elle. Les avantages qu'il avoit remportés, sur-tout contre le comte de Pembrocke, lui donnèrent un air de satisfaction dont elle ne put s'empêcher d'être blessée. Il me semble, lui dit-elle, que ce

n'est pas ici que vous devez apporter la joie de vos triomphes. Et pourquoi, mademoiselle, lui répliqua-t-il, ne vous montrerois-je pas cette joie, puisque vous en êtes l'objet? Le désir de paroître seul digne de vous adorer a redoublé mon adresse, et c'est à ce désir que je dois le plaisir sensible d'avoir appris au comte de Pembrocke qu'il n'appartenoit qu'à moi de vous défendre. Vous aviez apparemment le même dessein, lui dit-elle, quand vous avez combattu l'inconnu; il m'a même paru que vous apportiez plus de soin pour obtenir cette dernière victoire. J'ai été attaqué avec tant d'ardeur, dit le comte de Cornouaille, qu'il falloit ou succomber ou employer pour vaincre tout ce que j'ai de force. Avouez, lui dit-elle, que si vous avez été flatté de triompher à mes yeux de M. de Pembrocke, vous l'avez été encore davantage des triomphes que vous avez remportés aux yeux de la reine. Je prévois, ajouta-t-elle, les malheurs que vous vous préparez : que ne pouviez-vous oublier dans ce moment l'intérêt que je prends à vous!

Ce n'est point vos conseils, mademoiselle, répondit-il, que je veux suivre, c'est vos ordres que je veux exécuter : prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, et comptez sur ma soumission.

Le plaisir de trouver un amant aimé tel qu'on le désire, est trop sensible pour ne pas s'y abandonner. Mademoiselle de Glocester en crut les protestations du comte de Cornouaille : ils concertèrent la manière dont il devoit se conduire avec la reine. Le comte avoua qu'il lui avoit parlé et qu'il en avoit été écouté favorablement.

Elle vous aime, dit mademoiselle de Glocester, et voilà ce qui m'alarmoit. Je ne vous reproche point ce que vous avez fait contre moi; mais je ne puis vous pardonner ce que vous faites contre vous. La reine vous haïra sitôt qu'elle ne se croira plus aimée. Conduisez-vous de façon qu'elle ne puisse se plaindre, et songez qu'il en coûtera moins à mon cœur de soupçonner votre fidélité que d'avoir à craindre pour vous.

Le comte de Cornouaille aimoit véritablement mademoiselle de Glocester; et, quoiqu'il ne fût que trop souvent entraîné par ses légèretés, il n'y avoit aucun moment dans sa vie où il n'eût tout sacrifié pour elle. La bonté et la douceur de cette belle personne le pénétrèrent d'amour et de reconnoissance; il employa, pour lui marquer l'un et l'autre, toutes ces expressions que le cœur fournit si bien quand il est véritablement touché, et que lui seul peut bien fournir.

Le prince Louis, qui avoit reçu plusieurs prix

des mains de mademoiselle de Glocester, vint lui rendre visite : il avoit conçu le dessein de lui plaire, et c'étoit dans cette vue qu'il avoit eu l'idée du tournoi. Nous vous devons beaucoup, lui dit-il, mademoiselle, de ne vous être pas montrée hier aussi belle qu'aujourd'hui. Aucun chevalier des dames françoises n'auroit eu l'audace de combattre, et j'aurois été privé de la gloire d'être récompensé par les plus belles mains du monde.

Le prince Louis prenoit mal son temps pour faire écouter ses discours. Mademoiselle de Glocester étoit contente de son amant ; elle croyoit en être aimée, et cette situation ajoutoit encore à l'éloignement naturel qu'elle avoit pour toute coquetterie. Aussi, répondit-elle au prince avec un respect si froid, qu'il n'eut pas la hardiesse de continuer; il la suivit chez la reine, et, s'il ne lui parla pas, il tâcha du moins par ses empressemens de lui faire entendre ce qu'il n'osoit lui dire. Le comte de Cornouaille, qui n'avoit point vu la reine depuis les courses, parut devant elle avec cet air de confiance que le succès donne toujours.

La reine chercha à lui dire des choses obligeantes sur ce qui s'étoit passé la veille. Il y répondit avec cette grâce qui accompagnoit toutes

ses actions. Isabelle vouloit être aimée ; elle crut l'être, et son inclination pour le comte de Cornouaille en devint plus forte.

Le roi, qui revenoit de chez le duc de Lancastre, parla beaucoup de l'inconnu aux armes noires, et vouloit chercher à deviner qui il étoit. Je n'ai point remarqué, dit la reine, qu'il y eût de la singularité dans ses armes.

Mortimer, qui étoit derrière son fauteuil, désespéré de la façon dont elle venoit de traiter le comte de Cornouaille, ne fut pas maître de sa jalousie, et s'approchant de son oreille : Eh ! madame, lui dit-il, votre majesté a-t-elle vu quelque chose que l'heureux Gaveston? Il sortit sans attendre la réponse, et laissa la reine plus étonnée qu'offensée de sa hardiesse ; il fut traité, quand il se présenta devant elle, aussi favorablement qu'il l'avoit toujours été.

Le comte de Warwick, qui s'étoit acquitté des ordres qu'il avoit reçus du duc de Lancastre, avoit su que l'inconnu avoit été accompagné par deux gentilshommes du comte de Glocester, et qu'il étoit actuellement chez le comte de Cornouaille.

M. de Lancastre n'avoit pas besoin de ce nouveau motif pour haïr le comte de Cornouaille. Que n'osera point cet audacieux favori, disoit-il

au comte de Warwick, puisqu'il ose prendre ouvertement la défense de mon ennemi ? Ne doutez pas que lui et Glocester n'aient quelque projet qu'il est important à la sûreté publique de découvrir. Je vous charge de ce soin, et vous connoîtrez combien il est nécessaire de traverser les liaisons de ces deux hommes et de l'inconnu, quand je vous aurai confié les raisons que j'ai pour les craindre.

Le duc de Lancastre, accoutumé à n'exercer la générosité que pour servir son ambition, ne jugeoit pas mieux des comtes de Cornouaille et de Glocester. Cependant cette générosité qu'il étoit si éloigné de comprendre, avoit été le seul motif de l'asile que M. de Cornouaille accordoit à l'inconnu. Ces deux gentilshommes du comte de Glocester, chargés de le conduire, s'étoient aperçus que le sang qu'il perdoit l'alloit faire tomber en foiblesse. Ils n'hésitèrent pas à le faire porter chez le comte de Cornouaille, dont la maison étoit près du lieu où ils étoient. On mit le blessé dans un appartement; les chirurgiens qui furent promptement appelés, déclarèrent que la perte du sang avoit été si considérable que, quoique les blessures fussent légères, on ne pouvoit, sans exposer sa vie, le transporter ailleurs.

Pendant les premiers jours, les comtes de Glocester et de Cornouaille se contentèrent de s'informer de ses nouvelles, et ne cherchèrent point à le voir. Mais aussitôt que l'inconnu fut en état de sortir de sa chambre, il leur fit demander la permission de les remercier ; il s'acquitta de ce devoir d'un air si noble, qu'il augmenta l'envie qu'ils avoient déjà de le connoître.

Si on jugeoit des choses par ce qu'elles sont effectivement, lui dit le comte de Glocester, c'est M. de Cornouaille et moi qui vous devrions des remercîmens de nous avoir donné occasion de servir un aussi brave homme que vous ; et, si nous ne craignions, ajouta le comte de Cornouaille, d'être indiscrets, nous vous supplierions de vous faire connoître plus particulièrement à nous. Les raisons que j'ai de me cacher, répondit l'inconnu, disparoissent quand il s'agit de vous prouver mon obéissance. Je me trouve même heureux que la curiosité que vous daignez avoir, me donne lieu de vous marquer par ma confiance une reconnoissance dont apparemment je ne pourrai jamais vous donner d'autres marques. Je suis de la maison de. . . . , une des plus illustres de Normandie, et qui a eu l'avantage de s'allier plusieurs fois à ses souverains : mon père, attaché à ses premiers maîtres, ne vit qu'avec chagrin notre pro-

vince réunie à la monarchie françoise ; il conserva toujours son attachement pour les rois d'Angleterre. Mon père, élevé dans les mêmes sentimens, dédaigna long-temps de se montrer à la cour de France, persuadé d'ailleurs qu'un nom comme le sien, soutenu de beaucoup de mérite, lui suffisoit. Une charge considérable, qui étoit à sa bienséance, vint à vaquer : il la demanda avec la fierté d'un homme qui sent ses avantages ; mais les ministres sont ordinairement plus attentifs à mettre dans les places ceux qui conviennent à leur politique que ceux qui conviendroient aux places. Mon père fut refusé, et se retira chez lui avec un mécontentement qu'il n'eut pas soin de dissimuler.

Une révolte qui arriva à Rouen, au sujet d'un nouvel impôt qu'on vouloit y établir, fournit aux ennemis de M. de .... le prétexte dont ils avoient besoin pour le perdre ; il fut accusé d'avoir des intelligences avec le roi d'Angleterre, et d'avoir, de concert avec le prince, fomenté la révolte. On lui fit son procès, et il porta sa tête sur un échafaud, bien moins pour expier un crime qui n'a jamais été bien éclairci, que pour délivrer les ministres d'un homme que son mérite leur rendoit redoutable. Mon extrême jeunesse me déroba la connoissance de mon malheur. Ma mère ne sur-

vécut à mon père que de quelques mois ; elle chargea, en mourant, mon grand-père maternel de mon éducation. Tous les biens de notre maison avoient été confisqués, et le peu qu'on en put sauver fut remis à mon grand-père. Les hommes sont bien plus glorieux de porter un nom illustre, qu'ils ne sont humiliés des taches que le crime a attachées à ces noms ; aussi, ne me fit-on quitter le mien que parce qu'il étoit odieux à la cour, et qu'il étoit devenu une exclusion à la fortune. Je pris celui de Saint-Martin, et je ne parus dans le monde que comme un simple gentilhomme ; mais la connoissance de ce que j'aurois dû être me faisoit souffrir de ce que j'étois. Les progrès que je faisois dans toutes les choses qu'on m'enseignoit, firent naître pour moi, dans le cœur de mon grand-père, une ambition qu'il n'avoit jamais eue pour lui-même ; il espéra que je rétablirois notre maison dans son ancien lustre. Comme le malheur de mon père avoit été principalement fondé sur ses liaisons avec le roi Édouard, il jugea que c'étoit à la cour de ce prince que je devois tenter la fortune. Je fus envoyé à Londres à l'âge de vingt ans, et adressé à milord Lascy, à qui j'appartenois, et qui se faisoit honneur de tirer son origine de notre maison. Je l'instruisis de ma véritable condition ; je le priai de me

faire obtenir de l'emploi à la guerre, et d'attendre, pour me faire connoître, que j'eusse acquis quelque réputation. Milord Lascy me reçut comme un homme dont l'alliance l'honoroit, et ne voulut pas permettre que je logeasse ailleurs que chez lui. A l'égard de l'emploi que je demandois, il n'étoit pas à portée de l'obtenir. Le roi Édouard, qui avoit reconnu en lui une ambition démesurée, l'avoit toujours écarté des affaires, et en avoit fait par là un républicain zélé. Sous prétexte de maintenir la liberté, milord Lascy satisfaisoit sa jalousie contre ceux qui obtenoient dans le gouvernement une place qu'il auroit voulu occuper. Le duc de Lancastre, à qui il avoit reconnu des inclinations pareilles aux siennes, lui avoit paru propre à être chef d'un parti. Dans cette vue, il s'étoit attaché à lui, lui avoit promis sa fille qui étoit le plus grand parti d'Angleterre, et fondoit sur cette alliance les plus grandes espérances pour l'avenir.

Mademoiselle de Lascy n'avoit encore que douze ans; elle étoit élevée chez son père. Je ne vis d'abord en elle qu'un enfant qui avoit les grâces et les agrémens de son âge; et, si milord Lascy ne m'avoit engagé à lui enseigner quelques airs françois qu'elle avoit envie d'apprendre, je l'aurois vue long-temps sans péril; mais ce fut

l'habitude de la voir, la familiarité qui naît insensiblement de cette habitude, qui me perdirent. Je fus assez long-temps à me tromper moi-même ; je ne me croyois pas amoureux, parce que je ne voulois pas l'être ; mais mon indifférence pour toutes les autres femmes, le plaisir que je trouvois auprès de mademoiselle de Lascy, celui de lui donner des leçons, celui de les lui faire répéter mille fois, me firent connoître malgré moi ce que je voulois me dissimuler. Tout ce que la raison et la reconnoissance peuvent faire penser, se présenta à mon esprit : je ne me flattai point sur une passion dont je voyois la folie, et qui répugnoit en quelque sorte à l'exacte probité. C'étoit violer l'asile que milord Lascy m'avoit donné, que d'être amoureux de sa fille ; je résolus donc de mettre tout en usage pour me guérir. Le remède le plus efficace, et apparemment le seul, auroit été de m'éloigner ; mais je comptai plus que je ne devois sur ma raison. Au lieu de fuir mademoiselle de Lascy, je crus en faire assez de ne la voir que dans le temps où j'y étois indispensablement obligé. Mademoiselle de Lancastre, quoique plus âgée que mademoiselle de Lascy, la voyoit souvent ; elle m'avoit rencontré plusieurs fois, et m'avoit beaucoup mieux traité que n'auroit dû l'être un homme tel que je le parois-

sois. Ses bontés me firent naître la pensée de la voir chez elle, afin de me donner une occupation qui me contraignît à m'éloigner de mademoiselle de Lascy.

Mademoiselle de Lancastre n'étoit pas propre à faire une diversion dans mon cœur. Au lieu de ces grâces simples et naïves de mademoiselle de Lascy, mademoiselle de Lancastre ne faisoit rien qui ne fût le fruit d'une étude profonde ; elle étoit fière et dédaigneuse pour l'honneur de sa beauté ; mais cette fierté ne se faisoit sentir qu'à ceux qui lui étoient soumis ; elle employoit, pour se faire aimer, tout ce que la coquetterie peut avoir de plus séduisant. Je ne fus pas jugé indigne d'augmenter son empire ; elle eut pour moi des attentions, que la passion que j'avois dans le cœur rendoit inutiles, et m'empêchoit même de remarquer. Depuis que je connoissois mes sentimens pour mademoiselle de Lascy, j'étois plus sérieux et plus réservé avec elle. Elle s'en aperçut. D'où vient, me dit-elle un jour avec un air chagrin où j'apercevois pourtant beaucoup de douceur, que vous ne m'appelez plus votre écolière ? Je n'ose aussi vous dire mon maître, et j'en suis fâchée ; car j'aimois à vous donner ce nom. Un sentiment si tendre, qu'elle ne me découvrit que parce qu'elle ne le connoissoit pas elle-même,

me pénétra du plaisir le plus sensible que j'aie peut-être goûté dans ma vie. Je fus prêt à me jeter à ses pieds, et à lui dire que je l'adorois; mais le respect que j'avois pour elle m'arrêta. Je trouvai que je me rendrois indigne de ses bontés, si j'en abusois au point de lui déclarer une passion qu'elle ne devoit pas écouter.

Je ne sais cependant si j'aurois pu contenir ma joie, si M. de Lancastre n'étoit venu interrompre notre conversation. Mademoiselle de Lascy le reçut avec tant de marques de froideur, que malgré celle qu'il avoit lui-même pour elle, il en fut blessé. Mylord Lascy, à qui il s'en plaignit, et dont le caractère étoit dur et impérieux, parla à sa fille en maître qui veut être obéi. Je ne vous demande point, lui dit-il, si vous avez de l'inclination pour le duc de Lancastre; il lui suffit, aussi bien qu'à moi, que vous soyez instruite de vos devoirs. Ce devoir demande que vous vous occupiez de lui plaire : songez-y, et tâchez de mériter l'honneur qu'il veut vous faire.

Mademoiselle de Lascy, jeune et timide, ne répondit à son père que par des pleurs qu'il ne daigna pas même remarquer.

Pendant qu'elle étoit dans l'appartement de son père, j'étois dans le mien occupé de mille réflexions. Je sentois que cette passion que je

voulois combattre, devenoit tous les jours plus forte; la disposition que j'avois cru apercevoir dans mademoiselle de Lascy, étoit encore une nouvelle raison pour m'éloigner. Je la rendrois malheureuse; j'empoisonnerois sa vie; et, quelque flatteur, quelque doux que fût pour moi le plaisir de la trouver sensible, je ne devois pas l'acheter au prix de tout son bonheur. Je résolus de parler à milord Lascy, pour le presser de me mettre à portée de me faire connoître. Quoique je n'eusse aucune espérance, le dessein de rétablir ma fortune et l'honneur de notre maison étoit plus vif dans mon cœur; il me sembloit que je devois à mademoiselle de Lascy qu'elle pût du moins se souvenir sans honte des bontés qu'elle avoit eues pour moi. J'entrai dans l'appartement de son père, dans le moment qu'elle en sortoit: il me conta ce qu'il venoit de lui dire. Elle paroît avoir de l'amitié pour vous, ajouta-t-il; elle écoutera vos conseils. Il ne s'agit pas pour elle du choix d'un mari: ce choix est fait et ne peut se changer. Vous trouverez vous-même, dans l'alliance du duc de Lancastre, des secours pour relever votre maison: il ne voudra pas laisser dans l'obscurité un homme qui lui appartiendra d'aussi près, et pour lequel il a déjà de l'estime.

Je ne veux point devoir à cette considération,

lui dis-je, milord, l'amitié du duc de Lancastre. Daignez vous souvenir des espérances que vous m'avez données, et mettez-moi à portée de mériter son estime et la vôtre. Je vis dans une obscurité dont je suis honteux, et qui n'est pas pardonnable à un homme qui n'a rien à attendre que de son courage. M. de Lascy loua ma résolution, et me proposa de suivre le duc de Lancastre à la guerre d'Écosse, où le roi lui donnoit un corps de troupes à commander.

J'avois de la répugnance à m'attacher au duc de Lancastre; mais j'avois encore plus de désir de sortir de mon obscurité.

J'acceptai le parti que milord Lascy me proposoit. Il me présenta le même jour au duc de Lancastre; et, pour l'obliger à plus d'égards, il lui dit ma véritable condition.

Je ne vis mademoiselle de Lascy que le lendemain; je la trouvai triste; il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit pleuré. Elle n'avoit auprès d'elle qu'une femme qui l'avoit élevée, et qui avoit sur elle l'autorité d'une mère. Venez, me dit cette femme, dès que j'entrai, m'aider à consoler mademoiselle, de ce qu'elle sera la seconde dame d'Angleterre. Je ne me soucie point, répondit mademoiselle de Lascy, de toutes les grandeurs avec le duc de Lancastre; on me dit

qu'il faudroit l'aimer s'il étoit mon mari, et je ne l'aimerai jamais. Mais, répondit madame Ilde (c'est le nom de cette femme), vous n'aviez point autrefois cet éloignement pour lui. Je croyois, dit mademoiselle de Lascy, que tous les hommes lui ressembloient. J'avois écouté jusque-là, sans prendre part à la conversation. Par un sentiment de probité, et un peu aussi pour ne pas me rendre suspect, je voulus dire quelque chose en faveur du duc de Lancastre; mais mademoiselle de Lascy m'arrêta au premier mot. Quoi! me dit-elle, vous êtes aussi pour lui? est-ce que vous voulez que je l'aime? Ces marques si naturelles de l'inclination que mademoiselle de Lascy avoit pour moi, auroient fait tout mon bonheur, si j'avois pu m'y livrer; mais le plaisir que je sentois étoit empoisonné par l'idée que je la rendrois malheureuse.

Quelques jours avant notre départ, mademoiselle de Lancastre vint la voir; j'étois dans sa chambre avec quelques personnes : on parla de la guerre d'Écosse; mademoiselle de Lascy brodoit une écharpe, et paroissoit appliquée à son ouvrage. Vous voilà bien occupée, lui dit mademoiselle de Lancastre? je vous demande cette écharpe pour mon frère, elle lui portera bonheur; mais il faut, pour que le charme soit en-

tier, ajouta-t-elle en riant, que vous fassiez aussi des vœux pour lui. Mademoiselle de Lascy, embarrassée, et d'un ton d'enfant, répondit que son ouvrage n'étoit pas achevé; quelqu'un qui survint fit changer la conversation. J'allai prendre congé de mademoiselle de Lancastre la veille de notre départ. Elle me dit beaucoup de choses flatteuses sur la joie qu'elle avoit de me voir attaché au duc de Lancastre, et sur la peine que lui faisoit mon éloignement. Il me parut encore qu'elle vouloit que j'en entendisse plus qu'elle ne m'en disoit. Comme je sortois de son appartement, une de ses femmes me donna de sa part une écharpe magnifique, et ajouta que mademoiselle de Lancastre remplissoit les conditions qu'elle avoit elle-même imposées pour que ce présent ne me fût pas inutile. Je me trouvai heureux de ce que la bienséance ne me permettoit pas de la voir. On remercie toujours de mauvaise grâce une belle qui vous a fait une galanterie, quand on n'a que du respect pour elle.

Il falloit aussi que je prisse congé de mademoiselle de Lascy : j'aurois dû éviter de la trouver seule; mais l'effort que je me faisois de m'arracher d'auprès d'elle, avoit épuisé ma raison, et je ne pus me refuser le plaisir de la voir encore une fois sans témoin.

Je vous attendois, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit. J'ai travaillé toute la nuit pour finir l'écharpe que mademoiselle de Lancastre vouloit que je donnasse à son frère. C'est à vous que je la donne; aussi bien ne porteroit-elle pas bonheur au duc de Lancastre.

Quelle différence de ce présent à celui que je venois de recevoir! avec quelle joie je le reçus! Je ne fus pas maître de mon transport. Eh! qui auroit pu l'être à ma place? Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Lascy; je lui pris la main que je lui baisai mille fois. Vos bontés, lui dis-je, me rendent le plus malheureux de tous les hommes. La vivacité avec laquelle je lui baisois la main, l'air avec lequel je lui parlois, la firent rougir sans qu'elle sût pourquoi elle rougissoit; elle me dit encore mille choses que je ne devois qu'à son extrême ignorance; mais cette ignorance, qui m'étoit si favorable, l'empêchoit aussi de m'entendre; et, quoique je ne voulusse pas lui dire que je l'aimois, j'étois pourtant désespéré qu'elle ignorât mes sentimens.

Nous allâmes joindre l'armée sur les frontières d'Écosse; j'eus le bonheur, dès la première campagne, de faire une action qui m'attira quelqu'estime, et, dans la suite, je soutins avec assez d'avantage la réputation que je m'étois acquise : je

sauvai la vie à milord Lascy, et je dégageai presque seul le duc de Lancastre d'un gros d'ennemis dont il s'étoit laissé envelopper. Le roi, qui en fut instruit, voulut me voir; je lui fus présenté. Ce prince ne se borna pas à donner des éloges stériles à ma valeur; il me confia le commandement d'un poste important : le moment me parut favorable pour me faire connoître sous mon véritable nom; mais milord Lascy, à qui je le proposai, me dit que dans le dessein où Édouard étoit de s'allier avec la France, la connoissance de ce que j'avois fait nuiroit plus à ma fortune qu'elle ne l'avanceroit; qu'il falloit attendre quelque circonstance favorable; que j'avois rendu le nom de Saint-Martin assez recommandable pour que je le pusse porter encore quelque temps sans impatience. Je me rendis aux raisons de M. de Lascy; nous restâmes plus de deux ans en Écosse, où le duc de Lancastre commandoit. Les réflexions, les soins dont j'étois chargé, le désir de la gloire avoient un peu affoibli l'idée de mademoiselle de Lascy; je me représentois sans cesse, pour affermir ma raison, qu'elle épouseroit le duc de Lancastre; que, quoique milord Lascy me dût la vie, il ne renonceroit pas, en ma faveur, à une alliance sur laquelle il avoit des espérances qui remplissoient son ambition; que ma-

demoiselle de Lascy étoit si jeune quand je l'avois quittée, qu'elle ne se souviendroit pas même de l'inclination qu'elle m'avoit marquée, ou que, si elle s'en souvenoit, ce seroit peut-être pour se la reprocher. Muni de toutes ces réflexions, je pris le chemin de Londres; mais les premiers regards de mademoiselle de Lascy me redonnèrent tout mon amour; sa beauté, son esprit et sa raison avoient acquis alors leur perfection; ce n'étoit plus cet enfant dont les discours et les actions ne tiroient pas à conséquence: la bienséance la plus scrupuleuse régloit toutes ses démarches; ces petites libertés, ces préférences flatteuses dont j'avois joui auparavant, me furent retranchées. La douleur que j'en eus me fit sentir combien j'étois amoureux; je désirois de parler à mademoiselle de Lascy, sans être d'accord avec moi-même de ce que je voulois lui dire. Il me parut qu'elle m'évitoit; et je n'en fus que plus pressé de chercher à la voir. Ce moment tant désiré vint enfin; et, bien loin d'en profiter, j'étois embarrassé au point de n'oser jeter sur elle les yeux. Sa contenance n'étoit pas plus assurée que la mienne; nous restâmes assez long-temps dans le silence. Mademoiselle de Lascy fit un effort pour le rompre. Je vous dois, me dit-elle, monsieur, la vie de mon père, et, quoique je ne

vous aie pas encore marqué ma reconnnoissance, je ne l'ai pas sentie moins vivement. Elle voulut ensuite m'engager à lui conter le détail de nos campagnes; je lui en dis quelque chose, et, comme elle continuoit de me faire des questions: Mon Dieu! mademoiselle, lui dis-je, emporté par ma passion, ne m'obligez pas à me souvenir d'un temps que j'ai passé loin de vous, et permettez-moi de vous rappeler celui où vous m'honoriez de quelque bonté.

J'étois si enfant alors, me dit-elle, que je dois au contraire vous prier de l'oublier.

Je ne m'étois jamais permis l'espérance, ou du moins je ne me l'étois jamais avoué; cependant, ce peu de mots qui me la faisoit perdre, me terrassa; nous retombâmes tous deux dans le silence, et mon embarras étoit si fort augmenté, que je fus trop heureux que quelques visites qui arrivèrent, me donnassent occasion de me retirer. Je ne vous dis point tout ce qui se passa en moi. Combien je me reprochois ma foiblesse, et combien j'avois peu de force pour y résister! Mademoiselle de Lancastre m'auroit dédommagé des froideurs de mademoiselle de Lascy, si la vanité pouvoit être un dédommagement quand le cœur est véritablement touché. Le peu de réputation que j'avois acquis à la guerre, m'avoit

donné tant d'importance à ses yeux, qu'elle croyoit sa gloire intéressée à s'assurer ma conquête.

Je sais, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, le service que vous avez rendu à mon frère, et je vous suis tout à fait obligée de m'avoir contrainte à la reconnoissance. Ce sentiment me met à l'aise avec moi-même, et je sens que j'en avois besoin.

Je ne voulois point entendre un discours auquel je n'avois pas même la force de répondre par de simples galanteries; elle m'en tint encore quelques autres avec aussi peu de succès. Cette indifférence piqua son amour-propre; plus je devois être honoré de ses bontés, plus il lui sembloit humiliant pour elle de les voir dédaignées.

La vanité d'être aimées fait faire aux femmes de ce caractère tout ce que l'amour le plus tendre et le plus vrai peut à peine obtenir de celles qui aiment le mieux.

Mademoiselle de Lancastre, après avoir exagéré le peu de cas qu'elle faisoit de la naissance, et combien le courage et la vertu lui paroissoient préférables à cet avantage qu'on ne devoit qu'au hasard, vint jusqu'à me faire entendre qu'elle seroit capable de m'épouser.

La crainte qu'elle ne s'expliquât d'une ma-

nière plus précise, m'engagea à éviter les occasions de la voir en particulier. J'eus lieu de croire, à quelques paroles pleines d'aigreur qui lui échappèrent, qu'elle s'en étoit aperçue, et il me parut qu'elle avoit repris avec moi toute la fierté de son rang.

Cependant le temps du mariage de mademoiselle de Lascy et du duc de Lancastre s'approchoit; je ne l'avois vue que rarement, et toujours devant du monde, depuis le jour qu'elle m'avoit parlé.

J'appris un soir en rentrant qu'elle s'étoit trouvée mal, qu'elle avoit de la fièvre, et qu'on l'avoit mise au lit. La fièvre augmenta le lendemain, et on reconnut qu'elle avoit cette maladie contagieuse, si dangereuse pour la vie et si redoutable à la beauté. Milord Lascy, qui la craignoit beaucoup, et que sa tendresse pour sa fille ne retenoit point, quitta sa maison, et défendit à ses gens toute espèce de communication avec ceux qu'on laissoit auprès de mademoiselle de Lascy, et qui étoient en très-petit nombre. Je demeurai dans la maison sous prétexte que j'avois eu cette maladie; les femmes de mademoiselle de Lascy, qui lui étoient très-attachées, touchées de l'intérêt que je paroissois prendre au mal de leur maîtresse, me donnoient la liberté d'entrer dans la

chambre ; j'y passois presque les jours et les nuits. Quels jours et quelles nuits ! Les idées les plus funestes se présentoient continuellement à mon esprit. Le peu d'espérance qui me restoit, étoit accompagné de tant de craintes, que ce n'étoit presque pas un adoucissement à ma peine ; et, quand l'augmentation du mal m'ôtoit cette foible espérance, ma douleur ne connoissoit plus de bornes.

Je ne m'approchois de son lit qu'en tremblant ; elle parloit de moi dans ses rêveries ; elle m'appeloit quelquefois ; et, quand je me présentois à elle, après m'avoir regardé quelque temps, elle baissoit les yeux, et paroissoit plongée dans la plus profonde rêverie. Ces marques de quelques sentimens favorables, tout équivoques qu'elles étoient, me pénétroient et augmentoient mon attendrissement, au point que j'étois obligé de sortir, pour cacher des larmes que je ne pouvois plus retenir. Le temps que je passois hors de sa chambre étoit un nouveau supplice ; je m'imaginois à tout moment qu'on venoit me dire qu'elle étoit morte. Le plus petit bruit me faisoit tressaillir, et me donnoit des émotions si violentes, que je ne comprends pas comment je pouvois y résister. Son mal augmenta au point qu'il ne resta plus d'espérance. La connoissance qu'elle avoit perdue lui revint ; ce fut alors qu'on lui an-

nonça qu'il falloit mourir. Elle reçut cette nouvelle, et se prépara à la mort sans la moindre marque de foiblesse, après avoir prié qu'on la laissât quelque temps à elle-même. Elle demanda à me parler: je m'approchai de son lit; j'avois le visage couvert de larmes, et je pouvois à peine retenir mes cris. Je n'ai point de regret, me dit-elle, à la vie que je vais perdre; elle devoit être si malheureuse que la mort est un bien pour moi; ne vous en affligez donc point, je vous en prie, et croyez que ma destinée. . . Une foiblesse qui lui prit l'empêcha de continuer; elle fut si longue, qu'on la crut morte. Mon état n'étoit guère différent du sien; mais ma douleur et mon désespoir me donnoient des forces; je ne pouvois me résoudre à l'abandonner; il me sembloit qu'elle n'étoit pas tout à fait perdue pour moi, tant que je la verrois encore: je recommençois les mêmes choses qu'on avoit déjà faites tant de fois sans succès; enfin j'entendis qu'on proposoit de l'ensevelir: ce fut alors que je ne connus plus de bornes, ni de bienséance; je devins furieux. Non, barbares! m'écriai-je en la prenant dans mes bras, vous ne la mettrez point dans le tombeau! Je ne sais si la secousse que je lui donnai en la prenant la ranima, ou si les remèdes commencèrent à faire effet; mais je m'aperçus qu'elle

respiroit. Cette espérance, toute foible qu'elle étoit, me fit passer en un instant, de l'état le plus affreux, à la joie la plus vive. Ah! dis-je avec transport, elle n'est point morte! Grand Dieu! ajoutai-je; prenez ma vie et conservez la sienne! Ceux qui nous entouroient n'osèrent prendre confiance à mes paroles; ils craignoient que la douleur n'eût troublé ma raison. Je courus à de nouveaux secours, et mademoiselle de Lascy ouvrit enfin les yeux, et reprit peu à peu connoissance. Comment vous exprimer ce qui se passoit alors dans mon âme? Quels mouvemens confus de plaisir, de douleur, de crainte et d'espérance! Je fus encore deux jours dans cette situation, et ce ne fut que le troisième que je commençai à ne plus craindre pour une vie qui m'étoit si chère.

Il y avoit déjà plusieurs jours que la fièvre l'avoit quittée, quand elle demanda à me parler. C'est à vos soins, me dit-elle, que je dois la conservation de ma vie : j'attends encore plus de votre générosité. Mon père, sans égard pour mes prières et pour mes larmes, veut me forcer d'épouser le duc de Lancastre; j'ai pour ce mariage une répugnance que ma raison, et même mon honneur autorisent. Le duc de Lancastre est un barbare qui a fait périr une femme qu'il avoit épousée, ou qui la tient enfermée dans quelque

lieu dont il est le maître : c'est de madame Ilde que j'ai appris ce que je sais là-dessus. Milord Lascy, à qui je l'ai dit peu de jours avant de tomber malade, a feint de n'en rien croire, et n'a répondu à mes prières et à mes larmes que par un ordre absolu de me préparer à ce funeste mariage; et, sur ce que j'ai osé lui dire, poursuivit-elle, que je renoncerois au monde, il m'a assuré, avec le dernier emportement, qu'il n'étoit aucun couvent dont il ne vînt m'arracher. Je ne puis lui obéir, et je sens cependant, malgré mon extrême répugnance, que je n'aurois pas la force de lui résister. La fuite peut seule me sauver d'un engagement pire pour moi que la plus cruelle mort; je veux passer en France pour m'y faire religieuse : je ne puis et je ne veux confier ce dessein qu'à vous.

Quoi! mademoiselle, m'écriai-je, vous voulez vous ensevelir dans un cloître? vous voulez presque renoncer à la vie? et c'est moi que vous choisissez pour seconder ce projet!

Les peines que je trouverai dans le cloître, me dit-elle, ne sont pas comparables à celles d'avoir toujours à combattre tous mes sentimens. Je hais le duc de Lancastre; il faudroit triompher de cette haine : et que sais-je si ce seroit la victoire la plus difficile à obtenir de mon cœur! Mon père

ne connoît que l'ambition, et me sacrifie à ses vues et à son agrandissement. Non, mademoiselle, vous ne serez point la victime de l'ambition de milord Lascy. Le duc de Lancastre sait qu'il peut sans honte mesurer son épée avec la mienne; j'irai le combattre, et je vous délivrerai de la crainte d'être à lui. Donnez-moi seulement quelques jours pour trouver un prétexte de l'attaquer.

Je ne vous donne pas un moment, me répondit-elle ; il faut que vous me promettiez tout à l'heure que vous renoncerez à un projet mille fois plus funeste pour moi, que celui où vous voulez mettre obstacle. Que deviendrois-je, grand Dieu! si j'avois votre mort à pleurer! Hélas! vous ne savez pas, m'écriai-je, de combien de malheurs elle me délivreroit. Je ne suis plus maître de vous cacher ma passion, ajoutai-je en me jetant à ses genoux; je vous adore, et je vous adore depuis le premier moment que je vous ai vue. Tout ce que l'amour sans espérance peut faire éprouver de plus cruel, je l'ai éprouvé; mais tout ce que j'ai senti n'étoit que mes malheurs: je pouvois les supporter; je ne puis soutenir l'idée des vôtres. La fortune m'a tout ôté : je n'ai que ma vie à vous offrir; souffrez du moins que je la sacrifie pour assurer votre repos.

Mademoiselle de Lascy pleuroit, et ne me ré-

pondoit point. Enfin, après quelques momens de silence : L'état où vous me voyez, me dit-elle, ne vous apprend que trop le fond de mon cœur. Je vois que nous sommes tous deux malheureux, et que nous ne pouvons cesser de l'être. Pourquoi n'êtes-vous pas le comte de Lancastre? Je n'ai pas la force, ajouta-t-elle, de continuer cette conversation ; je vous y montre trop de foiblesse, et je sens que je ne pourrois vous la cacher. Elle appela ses femmes. Je sortis de sa chambre pour m'aller livrer seul et sans contrainte à tous les sentimens de mon cœur. Quel plaisir, quel ravissement d'être aimé ! Je répétai avec transport ce que je venois d'entendre ; je voyois encore ses larmes, qui avoient coulé pour moi ; mais, après ces premiers mouvemens, ma joie fit place à de tristes réflexions sur l'état de ma fortune. Mille projets se présentèrent à mon esprit ; aucun ne me satisfaisoit, et je n'en sentois que mieux toute l'étendue de mon malheur. Je passai plusieurs heures dans cette agitation, résolu cependant de dire à mademoiselle de Lascy ma véritable condition : c'étoit toujours un bien pour moi de ne pas lui paroître si indigne d'elle. Je vous avoue, me dit-elle, quand je lui en parlai, que je suis bien aise que vous n'ayez pas contre vous cette chimère de la naissance, dont les hom-

mes font cependant tant de cas. C'est une consolation pour moi de tenir du moins à vous par le lien du sang ; mais notre condition n'en est pas meilleure, et je n'en suis pas moins exposée à la tyrannie de milord Lascy. Je voulois, avant que vous connussiez mes sentimens, avant que de connoître les vôtres, me mettre dans un couvent. Croyez-vous que je le veuille moins, pour n'être pas au duc de Lancastre ? Conduisez-moi en France ; je me lierai par des vœux, et je vous assurerai du moins que, puisque je ne puis être à vous, je ne serai jamais à personne.

Eh ! pourquoi, mademoiselle, m'écriai-je, ne voulez-vous jamais être à moi ? Puisque vous voulez fuir la tyrannie d'un père, fuyez-la pour vous donner à un homme qui vous adore. Ma fortune peut changer, et je puis, par mon courage, vous rendre les avantages que je vous fais perdre. Ne me parlez point, me dit-elle, de ma fortune ; un désert, une cabane me suffiroient avec vous ; mais je vous exposerois à toute la fureur de mon père et du duc de Lancastre ; je ne puis y consentir. Vous craignez de m'exposer à quelque danger, répliquai-je, et vous ne craignez pas de m'ôter la vie ? pourrois-je la conserver après vous avoir perdue, et croyez-vous que je la conservasse ? Ce péril que vous craignez pour moi, m'enhar-

dit ; il me semble que je vous en mériterai un peu mieux ; et à ce prix je ne puis être, à mon gré, exposé à trop de dangers. Mademoiselle de Lascy avoit peine à se résoudre ; mais elle m'aimoit, elle voyoit mon amour. Le temps marqué pour son mariage approchoit ; il falloit renoncer à cette tendresse dont nous goûtions la douceur, ou se déterminer à m'épouser et à venir en France. Le parti que l'amour conseilloit fut choisi. Madame Ilde, que nous mîmes dans notre confidence, avoit tant d'horreur pour le duc de Lancastre, que nous n'eûmes nulle peine à la déterminer à nous suivre. Elle m'aidoit, au contraire, à vaincre un reste de crainte qui retenoit mademoiselle de Lascy.

Il fut résolu qu'elle feindroit encore quelque temps d'être malade, qu'elle iroit à la campagne, sous prétexte de changer d'air, que j'irois l'y joindre, que nous nous épouserions, et que, pour ne donner aucun soupçon, je feindrois d'être obligé de passer en France ; que je ne garderois qu'un vieux domestique à moi, dont je connoissois la fidélité, et que ce seroit lui qui seroit chargé du soin de nous trouver un vaisseau prêt à faire voile aussitôt que nous serions embarqués.

Toutes ces choses arrêtées, mademoiselle de Lascy partit ; la maison de campagne qu'elle avoit

choisie est sur le bord de la mer, et n'est qu'à quelques milles de Londres.

Deux jours après son départ, je pris congé de milord Lascy et du duc de Lancastre. Je me déguisai; j'allai la même nuit dans un village à quelque distance de la maison où étoit mademoiselle de Lascy. Elle vint me joindre accompagnée de madame Ilde. Un prêtre que j'avois amené, nous maria sur-le-champ; j'étois au comble de mes vœux; je recevois d'une femme que j'adorois, la plus grande marque d'amour que je pouvois recevoir; et, pour augmenter mon bonheur, je la voyois comblée de joie de ce qu'elle faisoit pour moi. Que de marques de tendresse! que de protestations de me suivre jusqu'au bout du monde, s'il eût fallu! Au milieu des transports les plus vifs et les plus tendres, je me reprochois de ne l'aimer pas assez. Ma délicatesse étoit blessée que son amour pût égaler le mien. Nous nous séparâmes, avec promesse de nous revoir de la même façon, jusqu'à ce que le vent, qui nous étoit contraire, nous permît de nous embarquer.

Je restois enfermé toute la journée, presque sans autre inquiétude que celle que me donnoit l'impatience de revoir ma femme. Je la voyois presque toujours arriver avant l'heure marquée;

elle paroissoit souhaiter notre départ. J'appris enfin que le vaisseau qui devoit nous mener en France, partiroit dans trois jours. Comme je craignois que madame de Saint-Martin ne fût fatiguée par les veilles, et par le chemin qu'elle étoit obligée de faire à pied, je la priai de ne venir que la nuit de notre départ; j'eus beaucoup de peine à obtenir cette complaisance; elle ne pouvoit s'arracher de mes bras; nos embrassemens étoient encore plus tendres qu'à l'ordinaire. Après nous être séparés, elle revint encore plusieurs fois pour m'embrasser, et cette absence, qui ne devoit être que de si peu de durée, lui coûtoit des larmes.

Par quel sentiment ne payois-je pas ces marques de la tendresse de ma femme! Quel amour pouvoit être comparé au mien! Je passai les trois jours à compter presque les minutes; le matin du troisième, j'envoyai celui de mes gens que j'avois gardé pour préparer les choses nécessaires à notre fuite. Il devoit revenir m'amener des chevaux un peu avant la nuit. Chaque instant ajoutoit à mon impatience; enfin l'heure, cette heure tant désirée où je devois recevoir ma femme, approchoit. J'entendis monter l'escalier, je ne doutai pas que ce ne fût elle; je courus pour la recevoir. La personne que j'avois entendue monter entra dans ma chambre, comme j'allois en

sortir. C'étoit un nommé Jain, qui avoit servi madame de Saint-Martin pendant sa maladie, et dans lequel elle avoit pris tant de confiance, qu'elle avoit voulu l'amener avec elle. Il me dit que milord Lascy et le duc de Lancastre étoient venus la voir, qu'il falloit remettre notre départ après leur retour à Londres; il me donna en même temps une lettre de ma femme. Je la pris avec empressement, et, dans le temps que je la lisois, il me perça de plusieurs coups de poignard. Je tombai baigné dans mon sang; je ne sais ce que devint mon assassin, ni le temps que je demeurai sans secours. Mon valet de chambre revint avec les chevaux qui devoient m'emmener; la porte de ma chambre étoit fermée; étonné de ce que je ne paroissois point, il la fit enfoncer, et me trouva baigné dans mon sang, sans aucune connoissance. Il ne pouvoit comprendre comment ce malheur étoit arrivé; mais, sans s'amuser à le rechercher, il ne songea qu'à me secourir; son premier soin, après avoir eu un chirurgien, fut d'engager au secret l'homme chez qui je logeois. Forville (c'est le nom de ce valet de chambre) comprit que ceux qui m'avoient fait assassiner n'en demeureroient pas là; qu'il falloit, pour me dérober à leur rage, me faire passer pour mort, supposé que je pusse

guérir de mes blessures qui paroissoient presque toutes mortelles. Il dicta à mon hôte les réponses qu'il devoit faire, si on venoit s'informer de mes nouvelles. Ces précautions prises, il employa ses soins à me faire donner tous les secours qui m'étoient nécessaires. Je fus plusieurs jours sans me connoître. Enfin la connoissance me revint, et mes premières pensées furent pour ma femme. Je voulois que Forville allât en apprendre des nouvelles; mon inquiétude étoit si vive, qu'il fut obligé de me satisfaire. Il apprit qu'elle étoit retournée à Londres le même jour que j'avois été assassiné, et ne sut rien de plus. Je fis chercher sa lettre qui ne me donna aucun éclaircissement. Elle me mandoit ce que l'homme qui m'avoit poignardé m'avoit dit, qu'il falloit différer notre départ de quelques jours, que je ne me montrasse point, et que j'attendisse de ses nouvelles. Je demandai si on n'avoit vu personne de sa part; j'appris qu'un homme, que je reconnus pour être mon assassin, s'étoit informé si j'étois mort, et que, suivant les ordres de Forville, on avoit assuré que je l'étois. Je me perdois dans mes pensées et dans mes réflexions; je ne pouvois comprendre que ma femme, qui ne pouvoit ignorer mon aventure, ne cherchât point à me donner de ses nouvelles et à avoir des mien-

nes. Je voulus que Forville allât à Londres, qu'il mît tout en usage pour la voir et pour lui parler. Quelque peine qu'il eût de me quitter, il fallut céder à mon impatience. Il me dit à son retour que milord Lascy étoit toujours avec sa fille, qu'il avoit cependant trouvé le moyen de lui dire un mot, qu'elle me prioit de ne songer qu'à me guérir, et d'être tranquille sur ce qui la regardoit. Il auroit fallu pour lui obéir être moins amoureux; la seule absence auroit suffi pour m'accabler, et j'y joignois encore la douleur de la savoir exposée à la dureté et aux mauvais traitemens de milord Lascy. Je désirois ma guérison avec ardeur pour voler au secours de ma femme; mais il fallut l'attendre près de six mois. Mes blessures étoient si grandes, que ce ne fut qu'après ce temps-là, que je me sentis assez de force pour me soutenir à cheval.

Forville, qui me voyoit résolu d'aller à Londres, fut obligé de m'avouer ce qu'il m'avoit caché jusque-là. Pardonnez-moi, me dit-il, monsieur, de vous avoir trompé; il le falloit pour la conservation de votre vie; vous n'auriez pu apprendre sans mourir, dans l'état où vous étiez, la plus noire des perfidies. Cette femme, que vous adorez, n'est digne que de votre haine et de votre mépris; elle vous a trompé, trahi, livré à un lâ-

che assassin, pour n'être point exposée à vos reproches et à votre vengeance.

Ma femme a quelque chose à redouter de ma vengeance, m'écriai-je! non, cela n'est pas possible; je douterois de mon cœur avant que de douter du sien. Je l'ai crue fidèle, me répondit Forville, jusqu'au moment où j'ai été témoin moi-même de son mariage avec le duc de Lancastre, et où j'ai su que l'infâme Jain avoit toujours sa confiance.

Je ne puis vous exprimer, continua le chevalier de Saint-Martin, ce que je sentis dans ce moment; je voulois douter de mon malheur; mais Forville en savoit trop bien les circonstances pour me laisser cette foible consolation. Mon premier dessein fut d'aller poignarder ma femme dans les bras du duc de Lancastre, et de me poignarder ensuite. Malgré le conseil et le désespoir de Forville, je partis dans cette résolution; j'appris à Londres que cette perfide n'y étoit plus. Le duc de Lancastre l'avoit menée dans ses terres de la principauté de Galles.

Enfin, las de la vie, ne pouvant me supporter moi-même, honteux de mes foiblesses et de mes fureurs, je résolus d'abandonner pour jamais un pays où tout me faisoit souvenir de mon malheur; je passai en France, et de là dans la Pales-

tine, sans y trouver le repos que je cherchois : mon amour et ma jalousie me suivoient partout; mon imagination me rappeloit les temps de mon bonheur, ces temps où j'étois aimé, et cette même femme dans les bras d'un autre, cette femme, un poignard à la main, pour me percer le cœur.

Pourquoi, disois-je, en vouliez-vous à ma vie? De quoi suis-je coupable, que de vous avoir trop aimée? J'étois donc pour vous un objet d'horreur? Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas perdue cette vie, avant que de connoître que vous étiez perfide! Je serois mort en vous aimant, et il faut que je vous haïsse.

Je cherchai en vain dans les occasions les plus périlleuses de la guerre, le seul remède à mes maux. J'y acquis quelque gloire dont je n'étois plus touché, et je ne pus y trouver la mort.

Après une année, la même inquiétude me ramena en France; j'appris qu'il y avoit des mouvemens en Écosse; je formai aussitôt le dessein d'aller offrir mes services au roi Bruce qui, comme vous savez, s'étoit retiré avec beaucoup de troupes dans les montagnes. J'espérois, dans le cours de cette guerre, pouvoir me battre avec le duc de Lancastre.

Mes services furent acceptés; nos succès, aux-

quels j'eus le bonheur d'avoir part, furent rapides. Nous chassâmes les Anglois de tous leurs postes; mais je n'en voulois qu'au duc de Lancastre, et il ne paroissoit point. Je voulus du moins me venger sur les terres qui lui appartenoient. J'attaquai la place de...., et je l'emportai l'épée à la main.

Vous savez où va la fureur des soldats dans ces occasions. Je parcourois la ville pour empêcher le massacre, quand je vis un homme qui défendoit sa vie contre plusieurs de ces furieux. Il me présenta son épée, et, comme il avoit déjà reçu plusieurs blessures, je le fis conduire dans ma tente, et j'ordonnai qu'on eût soin de le secourir. Aussitôt qu'il fut en état de marcher, il demanda à me voir pour obtenir que je le misse à rançon. Notre surprise fut extrême quand nous nous reconnûmes; nous avions fait nos premières campagnes ensemble sous le duc de Lancastre, auquel il étoit particulièrement attaché.

Ce que je vois est-il possible, me dit-il? le chevalier de Saint-Martin dans le parti de nos ennemis! Vous approuveriez mes raisons, lui disje, s'il m'étoit possible de vous les dire. Vous n'en avez pas besoin, me répliqua Cidlé; je sais que vous êtes un homme d'honneur, et cela me suffit. Nous avions été amis tout le temps que

nous avions fait la guerre ensemble; nous rappelâmes avec plaisir notre ancienne amitié; le service que je venois de lui rendre, et la manière généreuse dont j'en agis avec lui, achevèrent de me l'acquérir, et il me protesta mille fois qu'il sacrifieroit volontiers pour mes intérêts la vie que je lui avois conservée.

Ce malheureux amour qui étoit toujours dans le fond de mon cœur, me donnoit une curiosité que je ne pouvois vaincre, et que je n'osois satisfaire. Mon trouble m'auroit trahi en prononçant ce nom si odieux, et qui cependant étoit encore cher à mon souvenir. Je faisois à M. Cidlé, mille questions, dans l'espérance qu'il me parleroit enfin de la seule chose que je voulois savoir. Ce moyen me réussit. Un jour qu'il me rendoit compte de l'état de sa fortune : Je dois beaucoup, me dit-il, au duc de Lancastre, et j'ai eu pour lui un attachement qui étoit encore fortifié par l'estime qu'il m'inspiroit; mais je vous avoue que cette estime ne peut s'accorder avec le traitement qu'il fait à la duchesse de Lancastre : elle est enfermée dans un château; nulle société ne lui est permise, et ceux qu'on a laissés auprès d'elle sont plus occupés de la tyranniser que de la servir, depuis la mort de milord Lascy. Le duc de Lancastre, qui vouloit mettre ce

château hors d'insulte, me confia ce soin ; j'y ai été pendant près d'un mois, et, malgré la vigilance des gardes de la malheureuse duchesse, je l'ai vue plusieurs fois, et je ne l'ai jamais vue que baignée de larmes. Des discours qui lui sont échappés, m'ont fait comprendre que la plus sensible de ses peines n'étoit pas celle qui avoit d'abord excité ma pitié ; il m'a paru qu'elle avoit dans l'âme une douleur profonde dont elle étoit uniquement occupée. Sa jeunesse et sa beauté, qu'on voyoit encore malgré son extrême abattement, me donnèrent tant de compassion, que, si elle avoit voulu accepter mes services, il n'est rien que je n'eusse tenté pour la secourir.

Ce que je venois d'entendre de la situation de cette malheureuse femme, me changea en un moment. J'avois voulu vingt fois la poignarder ; je ne pus soutenir, sans un extrême attendrissement, l'idée de l'état où elle étoit réduite. Ses larmes, cette langueur, cette beauté même qu'elle n'avoit plus, la rendoient encore plus touchante pour moi. Je m'étois suffi tant que je n'avois été rempli que de fureur : ce n'étoit plus de même ; j'étois dans un état de tristesse et de douleur, où le cœur a besoin de se répandre, et je ne pus me refuser la consolation de parler. J'étois sûr d'ailleurs de la discrétion de Cidlé : je lui avouai

mon amour; je ne lui cachai pas que j'avois lieu de croire que j'étois aimé; mais la crainte de rendre odieuse cette personne dont j'avois été si cruellement trahi, me fit taire le reste de mon aventure. Cidlé m'offrit d'aller dans le lieu où elle étoit gardée : Comme j'y ai été longtemps, me dit-il, par l'ordre du duc de Lancastre, j'y serai reçu; je parlerai à la duchesse, et je concerterai avec elle les moyens de la tirer d'esclavage.

Je n'en demande pas tant de votre amitié, lui dis-je, mon cher Cidlé; je veux seulement qu'elle sache que je vis, et que vous examiniez avec soin l'impression que cette nouvelle fera sur elle. Cidlé partit sous le prétexte d'aller chercher sa rançon, et je restai dans une confusion de pensées et de sentimens qu'il m'est impossible de vous représenter. Je me demandois ce que je voulois faire de mon amour pour une femme qui s'en étoit rendue si indigne. Je souhaitois qu'elle pût n'être pas si coupable; et, contre toute sorte d'apparence, il y avoit des momens où j'espérois, et j'en venois enfin à sentir que je serois heureux si j'en étois encore aimé. Mais, disois-je, n'a-t-elle pas mis entre nous un obstacle invincible? Cette idée, qui ranimoit ma jalousie, me redonnoit presque toute ma fureur.

Cidlé revint après quelques jours, et m'apporta cette lettre.

« Je ne me plains plus de ce que j'ai souffert
» et de ce que je souffre, puisque vous vivez; oui,
» monsieur, quelque redoutable, quelque terri-
» ble que vous dussiez être pour moi, votre mort
» que j'ai crue certaine, étoit le plus sensible de
» mes malheurs; elle m'a coûté autant de larmes
» que le souvenir d'une foiblesse qui m'a rendue
» si criminelle; peut-être vous trouveriez-vous
» vengé, par mon seul repentir, plus cruellement
» que vous ne vous vengeriez vous-même; mais,
» quand il seroit possible que je cessasse d'être
» pour vous un objet odieux, quand vous pour-
» riez oublier que je suis coupable, je m'en sou-
» viendrai toujours; je n'ose même souhaiter de
» pleurer à vos pieds; je n'ose vous dire que mon
» cœur n'a pas cessé un moment d'être à vous;
» ce seroit une consolation, et je n'en mérite au-
» cune. Adieu, monsieur; est-il possible que je
» m'en sois rendue indigne? »

Que devins-je à la lecture de cette lettre! comme l'amour se ralluma dans mon cœur! La pitié me rendoit encore plus tendre et plus sensible; toutes les offenses qu'on m'avoit faites s'effacèrent de mon souvenir; je ne fus plus occupé que de ce que ma femme souffroit; et, sans vouloir exa-

miner quelles seroient sa destinée et la mienne, je ne songeai qu'à l'affranchir de la tyrannie du duc de Lancastre; mais tous les moyens que j'employai furent inutiles, et la paix qui se fit peu de temps après entre l'Angleterre et l'Écosse, m'ôta l'espérance que la guerre auroit pu me donner. Je ne pouvois aussi me servir de Cidlé pour avoir des nouvelles : je ne sais si le duc de Lancastre, qui avoit appris que j'étois dans l'armée d'Écosse, avoit craint quelqu'entreprise de ma part; mais il fit changer de lieu à sa prisonnière; et, pour s'assurer contre moi-même, il engagea le roi Édouard à me déclarer coupable de lèze-majesté, pour avoir violé le serment que j'avois fait de le servir dans le temps qu'il m'avoit confié le gouvernement d'une place. J'étois désespéré de tous ces obstacles, et je ne savois quel parti prendre, quand la publication du tournoi, où tous les chevaliers devoient être reçus, m'a fait naître l'idée de me battre contre le duc de Lancastre. Je savois à quoi je m'exposois en violant les lois du tournoi; mais je ne songeois pas à ma vie. J'ai exécuté, comme vous avez vu, mon projet, et, si l'on ne nous avoit séparés, il auroit payé de sa vie les malheurs dont il a rempli la mienne.

FIN DU SECOND LIVRE.

ANECDOTES
DE LA COUR ET DU RÈGNE
D'ÉDOUARD II,
ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE TROISIÈME.

LE récit de M. de Saint-Martin fit l'impression la plus forte sur les comtes de Glocester et de Cornouaille ; l'humanité seule pouvoit exciter en eux les mouvemens les plus vifs ; mais Gaveston peut-être joignit à ce sentiment celui de la haine qu'une sorte de jalousie lui inspiroit contre le duc de Lancastre. La reine, soit par égard pour son rang, soit par une suite de sa hauteur, lui donnoit des préférences qui choquoient l'orgueil du comte. Il sentoit sa supériorité sur Lancastre par son mérite personnel : ce mérite existoit sans doute ; Gaveston étoit aimable ; mais sa vanité lui exagéroit encore les qualités brillantes qui le faisoient remarquer. Il ne pouvoit souffrir de n'être pas, par tout, l'objet des soins et de l'attention, et de ne l'être pas exclusivement.

C'étoit sur-tout chez la reine qu'il eût voulu jouir de ce triomphe : sa vanité l'avoit engagé à chercher à lui plaire; il n'avoit aucun autre sentiment pour elle: vain et léger, il étoit peu susceptible d'un véritable attachement. Autant qu'il pouvoit aimer, il aimoit mademoiselle de Glocester; mais il vouloit plaire à la reine, pour qu'on sût qu'il lui plaisoit. Isabelle, moins capable encore d'aucun sentiment profond et délicat, ne vouloit qu'étendre ses conquêtes. Le duc de Lancastre, si fort au-dessus du comte de Cornouaille par son nom et par son rang, lui paroissoit mériter plus d'attention, et sous cet aspect flattoit davantage la vanité de sa coquetterie. Gaveston, qui s'en étoit aperçu, en étoit ulcéré, et fut charmé de trouver l'occasion d'abaisser le duc, en ne paroissant agir que par les motifs les plus nobles de la justice et de la bonté. Il assure Saint-Martin de sa protection et de son zèle; il laisse Glocester près de lui; il vole faire les recherches les plus exactes sur cette affreuse aventure; à force de soins il découvre madame Ilde : cette malheureuse femme, plongée dans la misère, et cachée dans le réduit le plus obscur pour éviter la colère du duc de Lancastre, lui apprend que c'est mademoiselle de Lancastre qui a causé tous ces crimes et tous ces malheurs,

outrée de jalousie de l'amour de Saint-Martin pour mademoiselle de Lascy : amour dont elle n'avoit eu d'abord que de légers soupçons, qui ne s'étoient que trop réalisés dans le temps de la maladie de cette infortunée. Elle avoit, à prix d'argent, gagné le perfide Jain : il étoit son espion; c'est de lui qu'elle sut, et la fuite, et le mariage, et le projet d'aller en France. Elle alla tout apprendre à son frère et à milord Lascy; ce dernier, outré de colère et de désespoir, vouloit dans ses premiers mouvemens aller poignarder sa fille et Saint-Martin : mademoiselle de Lancastre l'adoucit; sa haine n'eût pas été satisfaite de la mort de sa rivale, elle la réservoit à de plus grands maux. Quant à Saint-Martin, elle prit de sang-froid le projet de le faire périr. Après avoir calmé le père en lui montrant la possibilité de faire revenir sa fille et de la faire obéir, elle n'eut pas de peine à persuader à Lancastre, que le mieux étoit d'éviter l'éclat; qu'il falloit, aussitôt que mademoiselle de Lascy seroit revenue, la forcer à l'épouser; empêcher sur-tout que rien ne transpirât au-dehors. Après l'avoir épousée, lui dit-elle, vous la traiterez aussi rigoureusement que vous le voudrez : héritière des maisons de Lincoln, de Salisbury, ses biens immenses vous dédommageront du malheur d'a-

voir une femme si méprisable: pourvu que son déshonneur ne soit pas public, que vous importe? Le duc adopta facilement les idées de sa sœur. Il avoit fait subir à sa première épouse un sort pareil à celui qu'il destinoit à la seconde; cette malheureuse femme étoit d'une famille obscure; ses parens étoient morts; l'ayant épousée sans amour, et uniquement pour jouir de ses biens, honteux de cette alliance, il l'avoit tenue captive dans un de ses châteaux, sous prétexte que sa santé lui rendoit nécessaire l'air de la campagne. Les traitemens qu'il lui fit subir sont horribles. A peine eut-elle mis au monde un fils, qu'il la bannit de sa maison, et, l'accablant de mépris, il la confina dans la retraite, où elle mourut en peu de temps de langueur et de chagrin. Personne n'avoit soupçonné ces horreurs. Lancastre étoit profondément faux, et cachoit sous les dehors les plus imposans l'âme la plus noire. Le peuple avoit pour lui de la vénération: les grands estimoient en lui l'homme respecté du peuple. C'étoit de ces réputations qu'il est même dangereux de chercher à examiner: il avoit tout le sang-froid qu'il faut pour la soutenir intacte, malgré les crimes secrets et les injustices cachées. Milord Lascy le croyoit l'homme du monde le plus vertueux; et, furieux contre sa fille, trop

heureux que Lancastre daignât l'épouser, il étoit bien certain que ce malheureux père le laisseroit le maître absolu de son sort. Le duc ne balança donc pas à adopter les idées de sa sœur : ce fut elle qui dicta la conduite de Jain, et qui conduisit le poignard. Elle avoit commencé par s'assurer de mademoiselle de Lascy ; enlevée et ramenée chez son père, on l'avoit forcée d'écrire la lettre que Jain porta. Ce scélérat, revenu chez milord Lascy, assura que Saint-Martin étoit mort ; tout confirma cette nouvelle ; mademoiselle de Lascy la crut. Comment peindre ses larmes, son désespoir ? Ce n'étoit pas assez de la perte d'un amant, d'un époux chéri ; son père lui ordonna, malgré ses aveux, d'épouser Lancastre ; elle n'y voulut jamais consentir. Un prêtre eut la bassesse d'entrer dans le plus vil complot, gagné sans doute, ainsi quedeux témoins, par les promesses du duc de Lancastre ; mais, tout résolu qu'étoit ce malheureux de se prêter à tout ce qui pourroit servir à cimenter cet odieux lien, il ne pouvoit cependant entendre *oui*, quand mademoiselle de Lascy disoit *non*, et qu'elle le répétoit à travers les sanglots qui étouffoient sa voix, et avec toute la force que lui laissoit la crainte où la présence d'un père irrité l'avoit jetée. Aucune autre personne que ce père, Lancastre, sa sœur,

la malheureuse victime et les témoins, n'assista à cet horrible mariage, qui fut célébré dans la chapelle du château. Éperdue et tremblante, mademoiselle de Lascy traînée à l'autel avec violence, se vit livrée au duc de Lancastre. Un coup-d'œil foudroyant de son père, lancé sur elle dans l'instant décisif, la glaça d'effroi et la réduisit au silence. Ce silence fut vite interprété; on le regarda comme un consentement, et, malgré ses efforts, on joignit leurs mains. Sortie de la chapelle, elle sut vaincre la frayeur qui l'accabloit, pour protester, en présence de tout ce qui l'entouroit, contre un hymen auquel elle n'avoit donné aucun consentement : elle se reprocha, comme un crime, et se reprochera toujours, l'effet de sa terreur et l'instant de silence dont on avoit si cruellement abusé. Le prêtre feignit de croire que toute cette résistance n'étoit qu'une suite de l'embarras que cause la pudeur aux jeunes personnes bien nées, dans des circonstances semblables. Les témoins parurent penser de même. Indignée de ces affreux discours, partagée entre le désespoir et la crainte, elle tomba dans un état de convulsion : aussitôt qu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle jura que jamais elle ne verroit Lancastre comme son époux. Lancastre lui dit d'un ton froid et dur, qu'elle pouvoit être

assurée qu'il ne la traiteroit jamais comme sa femme, qu'elle n'en étoit plus digne; mais que, pour sauver l'honneur de sa famille, elle passeroit pour l'être; et, dès le lendemain, il ordonna qu'on la menât à ce château qui avoit déjà servi de prison à sa première femme. Milord Lascy, malgré sa colère, ne put voir sans douleur le sort qu'on préparoit à sa fille : il partit avec elle, et la conduisit dans cet odieux séjour; il plaignit son malheur, et cherchoit les moyens de l'adoucir; mais à peine quelques mois furent-ils écoulés, que ce père infortuné fut attaqué d'un mal violent dont il mourut en douze heures. On n'ose, dit madame Ilde, se livrer aux idées terribles que cet événement a fait naître. Il est difficile de penser que cette mort ait été naturelle; quoi qu'il en soit, de ce moment, ajouta-t-elle, je fus traitée avec une dureté sans exemple; ma malheureuse maîtresse fut livrée aux gens du duc de Lancastre : ce fut sa sœur qui ordonna et dirigea tout. Je fus obligée de chercher un asyle contre la colère du frère et de la sœur. Sans secours, sans ressource, je vins me cacher dans ce quartier isolé où je vis avec peine du produit de mon travail : je n'ai pu rien savoir depuis ce temps, dit-elle à Gaveston; mais, si ma chère maîtresse vit encore, elle est bien malheureuse. Le comte de Cornouaille,

instruit de ces faits, amena avec lui madame Ilde, et la présenta à Saint-Martin. Leur entrevue fut touchante; ils se rappelèrent, en présence de Gaveston, mille détails intéressans. Il les recueillit tous, et composa de toute cette aventure un mémoire frappant; il présenta ce mémoire au roi. Ce jeune monarque, qui d'ailleurs ne voyoit rien que par les yeux de Gaveston, ordonna aussitôt que madame de Saint-Martin fût rendue à son époux. La chose se passa avec un éclat terrible pour Lancastre. Il ne lui fut pas même permis d'exposer ses prétendues raisons; et ce qu'il y eut d'affreux, c'est que ce jugement, le plus juste au fond qu'il fût possible de prononcer, eut l'air, par la chaleur qu'y mirent le roi et son favori, d'un jugement inique. Les grands en furent révoltés, le regardant comme le fruit indigne du crédit de Gaveston: le peuple en gémit comme d'une injustice atroce contre le plus vertueux des hommes. Ce n'est pas assez de faire le bien: il faut encore le faire avec prudence; mais Gaveston avoit d'autres motifs que ceux de l'équité; et, quoiqu'au fond il fît une action excellente, il ne devoit pas se plaindre de l'opinion du public; c'étoit par hasard qu'il servoit la vertu: tout ce qui ressent la faveur est suspect. Ce jugement donc, tout juste qu'il étoit, acheva d'aigrir les

esprits, et prépara les funestes événemens qu'on verra dans la suite.

Dès que l'ordre du roi fut donné, Gaveston fut chercher lui-même madame de Saint-Martin, avec une nombreuse escorte, dans le château où elle étoit captive; il la trouva plongée dans l'état le plus affreux. Sa langueur étoit si profonde, qu'elle n'éprouva aucune émotion à l'arrivée de de tous ces gens armés. Le comte de Cornouaille, s'étant fait ouvrir l'espèce de cachot qui lui servoit de chambre dans une des tours de ce château, la trouva renversée sur son lit; on vit auprès d'elle, sur une table, quelques alimens qui paroissoient y être depuis plusieurs jours, et où elle n'avoit pas touché. Il eut peine à la tirer de l'espèce d'insensibilité où elle étoit; enfin, lui ayant dit qu'il venoit la chercher par ordre du roi, pour la ramener à son époux, elle jeta un cri perçant. Eh! non, madame, c'est à votre cher Saint-Martin. Saint-Martin! Ah! dit-elle avec l'affreux sourire du désespoir, on a découvert qu'il n'étoit pas mort! Que lui a-t-on fait? Il n'est plus. Non, madame, il respire, il vous aime; vous lui êtes rendue, vos liens affreux avec Lancastre sont rompus. Est-il possible? N'est-ce pas un songe? Non, madame, venez, arrachez-vous de cet affreux séjour, et retournez avec un époux

qui vous adore. Elle se leva avec précipitation, mais, quand elle eut fait deux pas, elle tomba dans un évanouissement profond; les secours lui furent prodigués. A peine revenue de cet état, on la fit partir. L'escorte étoit magnifique et nombreuse; elle arriva dans Londres comme en triomphe. Gaveston la conduisit chez lui avec le plus grand appareil. Elle trouva son époux couché dans son lit; elle courut à lui; il lui tendit les bras, sans pouvoir prononcer un seul mot. Les mouvemens qu'il éprouva dans cet instant furent si vifs, que la plaie qu'il avoit à la poitrine se rouvrit; son sang couloit avec la plus grande abondance. Les chirurgiens appelés bandèrent cette plaie; mais ils ne purent empêcher les suites de ce funeste accident. L'infortunée madame de Saint-Martin avoit à peine joui du bonheur si grand de revoir un époux adoré, que, couverte de son sang, elle eut à trembler pour sa vie. Ce spectacle affreux, loin de l'abattre dans l'état de foiblesse où elle étoit elle-même, redoubla ses forces; elle aida aux chirurgiens, elle veilla à tout; mais à peine son cher Saint-Martin fut-il secouru, qu'elle tomba dans une sorte de léthargie; état heureux, sans doute, puisqu'il la préserva de plus grands maux. Saint-Martin expira le lendemain, en rendant grâce à Gaveston, et en

lui recommandant sa malheureuse épouse. Le comte de Cornouaille avoit de l'âme et de la noblesse ; il se regarda, dès ce moment, comme le protecteur unique de madame de Saint-Martin ; et, pour la servir comme elle méritoit de l'être, il songea d'abord à lui procurer un asyle décent ; il sentit qu'il ne convenoit pas qu'elle restât chez lui après la mort de son mari. Glocester, auquel il confia ses scrupules, forma à l'instant le projet de proposer à madame de Surrey de recevoir chez elle la trop infortunée madame de Saint-Martin. Gaveston saisit avec ardeur cette idée. Mademoiselle de Glocester, dit-il, sera son amie, sa consolatrice ; elle ne sera point malheureuse. Glocester eut à peine fait cette proposition à sa tante, qu'elle l'accepta. Madame de Surrey avoit le cœur bon et compatissant ; mais mademoiselle de Glocester, qui joignoit à ces excellentes qualités une délicatesse, une finesse de sentiment extrêmes, ne vit pas de bonheur plus grand que celui de voler au secours de madame de Saint-Martin. Elle communique son empressement à sa tante ; toutes deux partent à l'instant, et vont chez le comte Cornouaille y chercher la femme la plus malheureuse qui fût au monde. Elles la trouvèrent dans un affaissement si affreux, qu'on craignit qu'elle n'expirât pendant le transport. Cependant les apprêts des

funérailles de son mari, dont elle ignoroit la mort, la crainte de quelques-unes de ces indiscrétions si terribles et si ordinaires dans ces cruels instans, firent prendre le parti de l'arracher de cette maison. On l'habilla, on la transporta chez madame de Surrey, sans qu'elle s'en fût presqu'aperçue. Aussitôt arrivée, on la mit au lit; et mademoiselle de Glocester prit à son chevet une place, qu'elle ne quitta plus.

Le comte de Cornouaille fit faire les obsèques de l'infortuné Saint-Martin (dont alors on dit le véritable nom) avec la plus grande pompe. Sa malheureuse épouse, après une espèce de léthargie de plusieurs heures, reprit un peu de connoissance; et se trouvant dans une maison étrangère, entourée d'étrangers, dans un état affreux de foiblesse et d'effroi, elle ne pouvoit, ni n'osoit faire aucune question. Madame Ilde lui apprit dans quel lieu elle étoit, et quelles étoient les dames qui la soignoient. Elle les regarda avec des yeux remplis de tendresse et de terreur. Mademoiselle de Glocester redoubla de soins et d'attentions; madame de Surrey la combla de caresses. Cette dame veilloit à lui procurer tous les secours possibles, tandis que son excellente nièce, pleurant auprès d'elle, sembloit ressentir ses propres douleurs. Aussitôt que l'infortunée madame de Saint-

Martin put proférer quelques mots, elle prononça celui de son époux, en regardant autour d'elle, et sur-tout dans les yeux de mademoiselle de Glocester, avec une curiosité mêlée d'horreur.

Celle-ci, sans lui dire un seul mot, lui prit la main, la serra entre les siennes, et l'arrosa de ses larmes. Madame de Saint-Martin poussa un cri perçant, et retomba dans l'état le plus violent : on crut qu'elle expireroit; les secours furent redoublés; elle revint encore cette fois et parut plus calme : elle demanda Gaveston; il parut. C'est donc là, lui dit-elle en lui tendant la main, le fruit de tous vos soins! Il n'est plus, il n'est plus! et la joie de me revoir a causé sa mort!.... Malheureuse que je suis! Eh! que ne me laissoit-on dans ce cachot!.... il vivroit encore!.... Pardonnez, pardonnez, monsieur, dit-elle au comte de Cornouaille; hélas! l'excès du malheur aigrit l'âme, et peut quelquefois rendre ingrat : je ne le suis pourtant pas, ajouta-t-elle en soupirant; non, monsieur, je ne le suis pas. Calmez-vous, madame, lui dit Gaveston, et soyez sûre que vous êtes entourée d'amis auxquels vous êtes bien chère. Les premiers jours se passèrent dans les conversations les plus tendres entre mademoiselle de Glocester et cette infortunée; mais, malgré tous les soins, sa santé devenoit de moment

en moment plus déplorable ; des évanouissemens succédoient sans cesse aux douleurs les plus aiguës ; elle ne pouvoit prendre absolument aucune nourriture ; et mademoiselle de Glocester, qui avoit pris pour elle l'attachement le plus vif, voyoit avec douleur la fin prochaine de sa trop sensible et trop malheureuse amie. C'étoit dans les légers intervalles de ses douleurs, que ces deux amies parloient ensemble, et se communiquoient leurs sentimens. Madame de Saint-Martin revenoit souvent à déplorer les malheurs que causoit l'amour aux âmes sensibles ; elle se rappeloit les progrès de celui qu'elle avoit senti, elle sembloit prévoir, dit-elle, dès les premiers temps, les maux qu'il occasionneroit ; elle l'avoit combattu de toutes ses forces, mais vainement : c'est la vivacité de celui de son amant qui l'avoit vaincue. Ces discours, souvent répétés par madame de Saint-Martin, faisoient sur mademoiselle de Glocester une impression dont, malgré tous ses maux, cette dame s'aperçut. Un jour qu'elle la vit plus agitée qu'à l'ordinaire : Aimeriez-vous, ma chère amie, lui dit-elle, et seriez-vous malheureuse ? Ah ! je croyois ne plus avoir de chagrins à redouter, et je sens que celui-là me seroit affreux. Parlez, et ne me laissez pas mourir en emportant cette inquiétude. Mademoiselle de Glocester-

ter, touchée jusqu'au fond du cœur de la beauté de l'âme de madame de Saint-Martin qui, plongée dans des malheurs dont l'imagination s'effraye, s'occupoit encore des siens : Trop digne amie, lui dit-elle, votre intérêt pour moi est si touchant, que je vous prouverai combien j'y suis sensible, en vous montrant mon âme toute entière. Alors elle lui peignit, sans aucun déguisement, son amour pour Gaveston, ses craintes, ses soupçons, et tout ce qui causoit les agitations extrêmes de son cœur. Madame de Saint-Martin avoit de si grandes obligations au comte de Cornouaille ; il s'étoit montré pour elle si grand et si généreux, qu'elle ne voyoit en lui qu'un héros : c'est ainsi qu'elle s'en exprimoit avec son amie ; elle n'envisageoit ses galanteries pour la reine que comme de simples politesses d'usage dans les cours, et elle mit tout en œuvre pour inspirer les mêmes idées à mademoiselle de Glocester. Trop de délicatesse, lui disoit-elle, est nuisible, même en amour ; elle fait souvent naître la jalousie, qui est le plus terrible des maux, et pour celui qui l'éprouve, et pour celui qui en est l'objet. Estimer ce qu'on aime est le premier devoir. Les jeunes hommes, sur-tout ceux qui vivent à la cour, sont obligés à ces sortes de galanteries : ils peuvent aimer exclusivement ; mais leurs égards ne doivent jamais être

exclusifs. Vous connoissez cette cour et les goûts de la reine ; Gaveston a dû s'y soumettre. Auriez-vous l'injustice de vouloir lui attirer ses mépris, et peut-être sa haine? Mademoiselle de Glocester auroit pu répondre ; elle sentoit bien qu'elle auroit eu beaucoup à dire ; mais elle aimoit, et elle étoit charmée de trouver des raisons de justifier son amant : elle parut donc céder à celles de madame de Saint-Martin. Gaveston venoit très-souvent la voir. Elle voulut un jour l'entretenir seule, sous le prétexte de ses affaires : elle lui vanta le mérite extrême de mademoiselle de Glocester, et lui dit qu'un des plus grands services qu'il lui eût rendus, avoit été de lui faire connoître cette charmante personne. Gaveston parla d'elle avec l'enthousiasme d'un amant. Madame de Saint-Martin, malgré ses précautions, lui fit naître l'idée des soupçons de mademoiselle de Glocester, et lui conseilla de ne plus s'exposer à lui en donner de semblables. Gaveston s'observa davantage : il apprit d'ailleurs que la reine protégeoit ouvertement M. de Lancastre, dont les blessures étoient guéries ; il sut que ce seigneur, depuis sa guérison, avoit été plusieurs fois admis à sa cour, avec une distinction marquée, et que Mortimer blâmoit hautement la conduite du roi et celle de son favori dans cette grande affaire.

Gaveston, qui vit bien que Mortimer l'emportoit sur lui auprès de cette princesse, ulcéré des discours qu'elle avoit tenus à son sujet, et réellement amoureux de mademoiselle de Glocester, saisit un moment favorable, en présence de madame de Saint-Martin, pour s'excuser des aventures du tournoi. Un amant très-aimable et très-aimé, est presque toujours sûr d'obtenir son pardon : il l'obtint. Madame d'Herefort, sœur de mademoiselle de Glocester, n'aimoit point Gaveston; sa hauteur et sa légèreté lui déplaisoient : d'ailleurs, elle n'eût pas vu sans douleur une alliance qu'elle jugeoit indigne de la grandeur de sa maison ; et, de plus, elle chérissoit les vertus du comte de Pembrocke, qui n'avoit jamais confié qu'à elle l'excès de sa tendresse pour mademoiselle de Glocester. Ce jeune et vertueux seigneur brûloit pour elle de la passion la plus vive et la plus pure. Madame d'Herefort connoissoit l'âme et les sentimens de l'amant le plus délicat qui fut jamais : elle désiroit ardemment le bonheur de sa sœur; il n'étoit donc pas possible qu'elle vît sans amertume la préférence qu'elle donnoit à Gaveston. Après lui avoir fait sentir, avec les ménagemens les plus adroits, ce qu'elle pensoit à ce sujet, et n'espérant plus de réussir auprès d'elle, elle tâcha de

faire envisager les choses à sa tante sous le même aspect qu'elle les voyoit. Madame de Surrey, quoique touchée de la faveur dont jouissoit Gaveston, trouvoit cependant cette alliance très-inférieure : d'ailleurs, la fortune de ce favori, toute brillante qu'elle étoit, n'avoit rien de solide ni d'assuré.

M. le comte de Pembrocke étoit bien préférable à tous égards; il aimoit toujours éperdument mademoiselle de Glocester; madame d'Herefort en étoit bien sûre : et, s'il ne parloit plus, c'étoit par un excès d'amour et de respect. Madame de Surrey, réfléchissant à toutes ces choses, fit passer les mêmes idées dans l'esprit des parens de mademoiselle de Glocester. Toute la famille, excepté le frère, étoit résolue à refuser l'alliance de Gaveston, et Gaveston étoit plus aimé de mademoiselle de Glocester qu'il ne l'avoit jamais été. Ce qu'il avoit fait pour madame de Saint-Martin, ses soins pour elle, la vive reconnoissance de cette infortunée, ajoutoient encore un nouveau lustre aux qualités brillantes qu'elle adoroit en lui. Plus assidu près d'elle, faisant éclater son amour, ne partageant plus ses soins, il n'avoit jamais paru plus aimable. Elle apprit avec douleur les intentions de sa famille : ce fut dans un entretien avec sa tante qu'elle dé-

mêla ses sentimens. Une passion vive donne beaucoup de pénétration ; madame de Surrey croyoit n'avoir presque rien dit, et mademoiselle de Glocester savoit tout ; elle en fut accablée. Madame de Saint-Martin s'aperçut de son trouble et de sa douleur ; elle en voulut savoir la cause. Son amie lui confia tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Rassurez-vous, lui dit cette tendre amie, je sais un moyen de vous rendre heureuse, et je l'emploierai ; tâchez seulement, et en peu jours, de rassembler ici vos parens et M. le comte de Cornouaille. Mademoiselle de Glocester, qui ne pouvoit deviner ni prévoir le projet de madame de Saint-Martin, voulut le combattre. Que voulez-vous faire, lui dit-elle, dans l'état déplorable de foiblesse où vous êtes ? une telle scène peut vous causer les plus grands maux. C'est précisément cette extrême foiblesse, reprit la malade, qui rend la chose très-pressante : de grâce, ne me refusez pas cette consolation. Madame de Saint-Martin, tourmentée de cette idée, pressa tant mademoiselle de Glocester, que, forcée de céder à ses instances, elle trouva le moyen de rassembler auprès de son lit toute sa famille, et M. de Cornouaille. Alors cette dame, rassemblant ses forces, leur parla ainsi :

Je n'ai plus qu'un instant à vivre : il ne me

reste qu'un vœu à former, c'est de vous voir unie avec le comte de Cornouaille, dit-elle à mademoiselle de Glocester; ses qualités héroïques lui doivent, à vos yeux, tenir lieu d'ancêtres : je sais qu'il vous adore; il me l'a avoué : je me suis aperçu que vous ne dédaignez pas son amour; je mourrois sans regrets si, avant que d'expirer, je voyois unies et heureuses les deux personnes du monde qui me sont les plus chères. Dans cet instant, madame d'Herefort et madame de Surrey, se regardant avec étonnement, marquèrent leur surprise. Madame de Saint-Martin, qu'elles avoient interrompue, recommença le même discours, et finit par prier Gaveston et mademoiselle de Glocester d'accepter la donation de tous ses biens. Cette sensible et généreuse personne, fondant en larmes, refusa de recevoir ses offres. Eh quoi! dit la mourante, m'ôterez-vous le dernier plaisir et le seul bonheur que j'ai eu dans ma vie? Je n'ai plus de parens; ceux qui me restent au moins sont très-éloignés et ne tiennent plus à moi; ils m'ont indignement abandonnée : c'est au comte de Cornouaille que je dois le seul instant de joie dont j'ai joui depuis que je respire : je l'ai payé bien cher, cet instant! Vos soins, ma chère et tendre consolatrice, me font descendre avec moins d'amertume au tombeau....

Daignez, daignez accepter les biens que je possède, jouissez-en tous deux, et que mon souvenir vous occupe quelquefois. Les momens sont précieux, ajouta-t-elle; ne pourrai-je voir, avant que de mourir, former ces nœuds si désirés? Gaveston, se jetant à genoux près de son lit, regardoit avec le plus grand attendrissement et madame de Saint-Martin et mademoiselle de Glocester. Celle-ci, baignée de ses larmes, ne répondit que par des sanglots. Glocester prit la parole : Vos vœux seront remplis, madame, s'écria-t-il, je cours demander au roi son consentement. Madame d'Herefort et les autres parens, étonnés et interdits, laissent partir le jeune Glocester. Il vole vers Édouard. A peine eut-il demandé ce consentement, que le roi l'accorda avec un transport de joie inexprimable. L'idée de la distance que la naissance de Gaveston mettoit entre lui et mademoiselle de Glocester, sa propre nièce, ne lui vint pas même dans l'esprit. Glocester accourt avec l'ordre du roi; car c'étoit plus qu'un consentement. Les parens de mademoiselle de Glocester, frappés de la grandeur de la fortune que madame de Saint-Martin laissoit en faveur de ce mariage, n'ayant plus d'objections à faire à Gaveston de ce côté-là, et d'ailleurs subjugués par la volonté du roi, ne résis-

tèrent point. Le comte de Pembrocke, qui tenoit scrupuleusement à mademoiselle de Glocester la parole qu'il lui avoit donnée de ne plus la fatiguer d'un amour importun, mais qui étoit toujours pénétré pour elle des sentimens les plus tendres et les plus passionnés, courut chez madame d'Herefort à la première nouvelle de ce prochain mariage. Madame d'Herefort connoissoit l'excès de sa tendresse, et auroit désiré de pouvoir la favoriser. Croyez-vous, lui dit-il, qu'elle puisse être heureuse avec Gaveston? Hélas! non, lui répondit-elle, ce sont deux caractères trop mal assortis; mais elle l'aime. Il suffit, dit en soupirant M. de Pembrocke; le premier des biens est de s'unir à l'objet aimé : mon arrêt est prononcé, j'y souscris. Si j'avois pu espérer lui plaire quelque jour, aucun ordre ne m'eût effrayé; j'aurois su tout faire révoquer, et l'obtenir; mais son cœur s'est déclaré; c'est le premier et le véritable droit de Gaveston : ce droit est sacré, je le respecte. Puisse-t-elle n'avoir jamais à se repentir d'un tel choix! je le désire, oui, je le désire ardemment. Il quitta alors madame d'Herefort, les yeux pleins de larmes et le désespoir dans le cœur, et partit pour ses terres le même jour. Les préparatifs du mariage furent commandés aussitôt que le consentement du roi

fut donné, et trois jours après, mademoiselle de Glocester devint l'épouse de Gaveston. Madame de Saint-Martin, par un dernier effort de son amitié, se fit transporter à l'église, pour être témoin de ces nœuds qu'elle avoit en quelque sorte formés. Son état jeta un nuage triste sur cette pompe nuptiale; Gaveston parut le plus heureux des hommes; mademoiselle de Glocester éprouva tout ce qu'un cœur comme le sien devoit sentir en se donnant à l'homme qu'elle adoroit depuis si long-temps. Mais le spectacle affreux des douleurs d'une amie si tendre, sa mort qu'elle envisageoit comme prochaine, altéroient tout le charme de ces premiers momens; son âme étoit livrée aux sentimens les plus tendres, et aux secousses les plus vives; elle ne put jouir, même dans ces jours qui devoient être délicieux, d'un seul instant de bonheur. Trop alarmée sur le danger si évident de cette amie mourante, elle se livra toute entière aux soins de prolonger sa vie, et laissa son époux s'occuper des soins plus agréables de manifester sa joie. Malgré les vœux et les efforts de l'amitié, l'infortunée madame de Saint-Martin succomba enfin sous le poids de ses maux; elle mourut peu de temps après ce mariage, laissant ses immenses possessions aux deux nouveaux époux, après leur avoir recom-

mandé la fidèle madame Ilde, que madame de Cornouaille garda toujours auprès d'elle, et qu'elle combla de bienfaits.

Gaveston, aussitôt après la mort de madame de Saint-Martin, se voulut mettre en possession de ses terres. Les héritiers de cette dame qui réunissoit les biens des maisons de Lincoln et de Salisbury, furieux de se voir ainsi ravir par un étranger une fortune immense, résolurent de mettre tout en œuvre pour l'empêcher d'en jouir; mais il avoit et toute la faveur du roi, et tout le pouvoir que donne cette faveur : il en fit usage avec une imprudence incroyable; loin de vouloir s'expliquer avec eux, de chercher à adoucir leur perte par des manières honnêtes, et de légers sacrifices, il les menaça de sa vengeance, s'ils faisoient contre lui les moindres mouvemens. Madame de Cornouaille auroit bien désiré qu'il en agît autrement; elle le pressa en vain de mettre plus de douceur dans ses procédés : il la pria de ne se point tourmenter de cette affaire, et de le laisser agir comme il pensoit le devoir faire. Elle fut un peu blessée du peu d'ascendant qu'elle avoit sur lui dans une circonstance si importante; mais son amour extrême lui fit trouver dans son cœur des raisons de justifier son époux. Elle ne lui parla plus de cette affaire : les héritiers de ma-

dame de Saint-Martin, poussés à bout par les hauteurs de M. de Cornouaille, se liguèrent contre lui avec le duc de Lancastre. La reine n'avoit plus pour le favori de son mari d'autre sentiment que celui de la haine, depuis sur-tout qu'il avoit laissé éclater son amour pour mademoiselle de Glocester, et qu'elle ne pouvoit se dissimuler que la passion qu'il avoit feint d'avoir pour elle, n'étoit qu'un jeu : il avoit eu l'imprudence de le dire assez haut, soit par l'envie de paroître plus attaché à mademoiselle de Glocester, et d'avoir l'air de faire de grands sacrifices à ses charmes, soit, ce qui est plus vraisemblable et plus conforme à son caractère, uniquement pour contenter sa vanité. Il se vantoit que ses vœux n'avoient pas été mal reçus. Mille traits ironiques sur la liaison de cette princesse avec Mortimer, sur le bonheur de celui-ci de rester vainqueur par sa désertion volontaire, désertion qu'un amour plus vrai l'avoit, disoit-il, forcé de faire ; des parallèles sans fin de la beauté, des grâces et des vertus de mademoiselle de Glocester, avec la figure, la conduite et les mœurs de la reine ; enfin tout ce qui peut piquer une femme sur les points les plus délicats, avoit été prodigué par lui contre la reine avec une indiscrétion incroyable. Ses ennemis, et il en avoit beaucoup,

ne laissèrent pas échapper cette occasion de le perdre dans l'esprit d'Isabelle : il ne fut pas difficile de la persuader : elle aimoit alors Mortimer, et Mortimer haïssoit depuis long-temps Gaveston. La reine et lui se réunirent à ses ennemis. Mademoiselle de Lancastre, toujours terrible dans ses vengeances, qu'elle poursuivoit même après la mort de madame de Saint-Martin, étoit encore la plus furieuse. Un jour que le roi, entouré de sa cour et des principaux seigneurs du royaume, mangeoit en public, dans la grande salle de Westminster, une femme masquée vint lui présenter une lettre. Édouard eut l'imprudence de la faire lire tout haut, ignorant apparemment ce qu'elle contenoit. On lui reprochoit, dans cette lettre, avec la plus grande amertume, tous les abus de son règne, sa lâcheté, sa tyrannie, et sur-tout son attachement pour Gaveston, qu'on nommoit l'ennemi de la nation, et l'auteur de tous les crimes et de tous les malheurs. Cette lettre étoit si fortement écrite; les maux actuels y étoient peints avec tant de force; l'inimitié pour le favori étoit poussée à un si haut point, par l'abus qu'il avoit fait de la faveur du roi, par sa hauteur et son imprudence, que, loin qu'aucun cri s'élevât pour lui dans cette assemblée, où la présence du monarque devoit, à ce

qu'il semble, produire cet effet, un silence morne, un murmure sourd, furent tout ce que cette lettre opéra. La dame masquée s'en retourna aussi tranquillement qu'elle étoit venue. Cette dame n'étoit autre chose que mademoiselle de Lancastre. Mortimer, favori de la reine, et mortel ennemi de Gaveston, se mit à la tête du parti qui vouloit le perdre. Le duc de Lancastre, respecté du peuple par les dehors de sainteté qu'il affectoit, regardé comme une victime du pouvoir de Gaveston, qui ne lui avoit, disoit-on, enlevé sa femme que pour se faire donner par elle des biens immenses; Lancastre, dis-je, étoit de tous ses ennemis le plus dangereux. Malgré la prétendue austérité de ses mœurs, il devint un des courtisans de la reine: elle le haïssoit; mais l'envie de subjuguer Gaveston lui fit oublier tout autre sentiment; tout ce qui étoit ennemi du favori du roi, devenoit, à ce seul titre, l'ami de la reine.

Gaveston, loin de chercher à regagner les esprits, affectoit une hauteur, un luxe et une insolence révoltante. Sa tendre et sensible épouse, d'abord toute occupée de son amour et de ses regrets pour son amie, concentrée dans les sentimens qui occupoient toutes les facultés de son âme, n'avoit pas porté plus loin ses regards: revenue un peu de ce premier étourdissement, elle

ne se plaignoit que des distractions continuelles qui lui enlevoient son mari : elle vit ensuite, avec douleur, qu'il n'avoit pas en elle la confiance qu'elle avoit espérée, et dont elle sentoit qu'elle étoit digne ; elle en fut affligée, et ne s'en plaignoit pas. Elle ne confia rien de ses chagrins secrets à personne, pas même à madame de Surrey. Peu à peu elle aperçut de la froideur dans les soins de son mari ; elle eut même lieu de penser que le mariage ne lui avoit point fait perdre ses anciens goûts pour la galanterie : son cœur étoit ulcéré ; mais son maintien toujours le même, sa bonté, son égalité, sa douceur et ses égards, ne s'étant jamais démentis, on croyoit qu'elle ne voyoit rien, qu'elle ne s'apercevoit de rien ; et beaucoup de gens pensoient que c'étoit elle qui avoit introduit le grand luxe qui régnoit dans sa maison.

Cependant la reine qui, sous prétexte des fêtes et des plaisirs dont elle embellissoit sa cour, rassembloit autour d'elle tous les mécontens, et trouvoit le moyen de les entretenir, ces jours-là, avec plus de liberté, fit annoncer un bal masqué. Toute la cour s'y rendit. Gaveston, piqué au vif contre la reine, d'après les rapports qu'on lui avoit faits, parut à ce bal : il y vint sous le déguisement qu'il crut le plus propre à le bien cacher ; il s'approcha de cette princesse qui n'é-

toit point masquée; il lui tint d'abord des propos vagues de galanterie; elle y répondit avec enjouement : il continua, et en vint à embarrasser la reine. Il vanta le bonheur de quelqu'un qu'il ne nomma point; mais il fit bien entendre que c'étoit Mortimer. Elle examina alors plus attentivement ce masque : il n'étoit pas si bien déguisé qu'elle ne le reconnût aussitôt qu'elle en voulut prendre le soin. Dès qu'il fut animé par la conversation, le son de sa voix seul l'auroit trahi, tant sa légèreté l'empêchoit de mettre à rien la moindre prudence. Elle feignit de ne ne le pas connoître; il crut pouvoir se livrer à son ressentiment, et continuer sur le ton le plus ironique à vanter ses charmes, ses talens et ses grâces. En vérité, beau masque, lui dit-elle, vous êtes si galant, que je regrette de ne vous avoir pas eu pour défenseur dans les tournois. Les beautés françoises ne pouvoient avoir un chevalier plus digne d'elles; c'est dommage que vous ne vous soyez point présenté alors; vous eussiez eu plus de succès encore que celui auquel nos intérêts étoient confiés. Gaveston vous eût cédé son rôle, tout brillant qu'il étoit; il a cependant, pour plaire, des avantages bien rares, de ces avantages auxquels on ne résiste point. Mademoiselle de Glocester doit en convenir; il n'est pas com-

mun de trouver des amans qui sachent si à propos employer de si grands moyens. Qu'il est redoutable, cet amant-là! La reine sourioit malignement, en disant ces derniers mots. Gaveston, oubliant qu'il étoit sous le masque, lui demanda avec chaleur, de quels moyens elle entendoit parler. Quoi donc! dit-elle, se faire donner des provinces entières, par une femme qu'on enlève à force ouverte à son mari, venir ensuite, armé d'un ordre du roi, épouser une fille du plus haut rang, et réduire sa famille au silence sur une alliance si disproportionnée, et vous n'appelez pas cela de grands moyens! Oh! je vous le répète, on ne peut y résister. Mais je ne sais s'ils sont aussi nobles qu'ils sont puissans. Gaveston, outré de colère, ne lui répondit que par des railleries sanglantes sur sa conduite; il lui rappela, du ton le plus ironique, de certaines petites anecdotes du temps de leur liaison, et finit, après les traits les plus piquans, par lui faire entendre qu'il étoit plus aisé d'être le défenseur de la beauté des dames françoises, que d'être persuadé de leur vertu. La reine, outrée à son tour, ne garda plus de mesure; elle se leva, le nomma par son nom, en le montrant du doigt, et le traitant d'impudent, et elle dit que, si le roi ne lui faisoit justice, en la vengeant de son insolence, elle sauroit

bien l'y forcer. Le bal fut interrompu. La reine, furieuse et menaçante, quitta l'assemblée. Le roi voulut en vain l'adoucir. Gaveston n'étoit pas de caractère à garder plus de ménagemens. Outré de colère, sûr de l'amitié, ou plutôt de la foiblesse de son maître, qui se rangea de son parti, il ôta son masque, et tint alors les propos les plus insultans sur le compte de la reine. Malgré les efforts du roi pour l'engager à se contenir, cette scène fit l'éclat le plus scandaleux. Les seigneurs et les barons prirent tous d'abord et ouvertement le parti d'Isabelle. Leur prétexte fut le respect violé par Gaveston, pour la majesté royale, dans la personne de la reine insultée. Mais le vrai motif de leur révolte ne fut autre que leur mépris pour la foiblesse du roi, et leur haine invétérée contre son favori. Cet imprudent y avoit mis le comble, en jetant des ridicules ineffaçables sur la plupart des gens de la cour. Ce n'étoit pas son plus grand crime; mais c'est celui qu'on lui pardonna le moins, ainsi qu'il arrive toujours. Telle fut l'origine de la guerre civile, qui désola le royaume presque tout le reste de ce règne malheureux. Édouard et Gaveston, seuls de leur parti, résolurent de quitter Londres, où dominoient alors Isabelle, les seigneurs et les barons, et de se retirer à Yorck. Ce fut le favori qui détermina le

roi à cette retraite, parce qu'il fut informé que le roi de France, instruit par la reine, sa fille, des affronts qu'elle avoit reçus de lui, avoit juré d'en tirer vengeance, et de le faire périr.

Cette princesse avoit fait savoir au roi, son père, les abus que Gaveston faisoit de son pouvoir; que ce pouvoir s'étendoit jusque sur elle; que c'étoit lui qui lui enlevoit l'amour de son mari, dont elle ne recevoit que des mépris : elle s'étoit peinte comme très-malheureuse, et malheureuse par l'ascendant qu'avoit pris sur son époux un homme méprisé par ses mœurs, peu fait par sa naissance pour le rang qu'il occupoit, et qui étoit haï de toute la nation. Le roi de France, outré des procédés de son gendre et du malheur de sa fille, avoit résolu, quoi qu'il pût en arriver, la perte de celui qui en étoit la cause. Gaveston fut instruit et de sa colère et de sa résolution. Il n'en parla point à Édouard, et résolut de faire tête à l'orage, avec l'apparence de la plus grande tranquillité. Le prétexte du voyage d'Yorck fut la guerre qui se faisoit alors contre le roi d'Écosse, Robert Bruce. Gaveston voulut faire croire que c'étoit pour être plus à portée de savoir ce qui se passoit à l'armée, commandée par Cumin, qu'il se transportoit à Yorck avec le roi. Ce prince, par le conseil de son favori, fit

partir Glocester pour cette armée, et le décora d'un grade considérable. Son projet étoit de disposer les troupes en sa faveur à tout événement, et le comte de Glocester étoit plus propre qu'aucun autre à préparer les esprits. Brave, franc, généreux, nul ne pouvoit leur être plus agréable. Il partit aussitôt avec ses instructions, et prit congé de sa sœur sans l'instruire de rien.

Madame de Cornouaille n'avoit point été à ce bal si funeste; et il lui arriva ce qui arrive presque toujours dans ces circonstances, d'être la dernière informée de l'éclat affreux qui s'y étoit fait. Ce fut enfin madame de Surrey qui le lui apprit; il falloit bien qu'elle sût l'état actuel de la cour. Elle en gémit, et ne put s'empêcher de représenter à son époux, avec sa douceur ordinaire, quelles pouvoient être les suites de ce malheur. Il prétendit que ce n'étoit que son amour pour elle qui l'avoit fait s'emporter ainsi; que c'étoit elle que la reine avoit en vue d'insulter, et qu'il n'avoit pu le souffrir; qu'il lui siéroit mal de lui reprocher une vivacité dont elle étoit la cause. Madame de Cornouaille, s'étant déjà aperçu qu'il ne vouloit jamais avoir tort, ne répondit que par des larmes qu'elle ne put retenir. Mais elle lui demanda s'il ne cherchoit point des moyens pour appaiser la colère de la reine, et

pour faire cesser de si grands troubles. Il lui dit de l'air et du ton le plus tranquille, qu'il n'en étoit pas besoin ; que ses ennemis seuls avoient à trembler; que le roi et lui, agissant de concert, avoient pris le parti d'aller à Yorck, et qu'il falloit qu'elle se préparât à y venir avec eux. Ce ne fut pas sans de vives alarmes et de tendres regrets, qu'elle fit les préparatifs de ce départ. Elle quittoit mesdames d'Herefort et de Surrey ; elle alloit seule avec son époux dans un nouveau séjour qu'elle voyoit entouré des plus grands dangers. Il fallut cependant partir. Arrivée à Yorck, le comte de Cornouaille la conjura de ne rien négliger pour y étaler toute la pompe de la plus grande magnificence.

C'est, dit-il, madame, tout ce que j'exige de vos bontés, et tout ce que vous pouvez faire qui me soit le plus avantageux. Le roi partageoit leur table et leur logement. Madame de Cornouaille, quoique vivement affectée d'autres idées, remplit avec la plus grande exactitude les désirs de son mari. Tout ce que la volupté a fait imaginer de plus agréable dans tous les genres ; tout ce que les arts ont créé, fut rassemblé dans cette cour, dont on faisoit les honneurs avec une splendeur dont on n'avoit point encore d'exemple. Son âme étoit cependant en proie aux plus

mortelles inquiétudes; mais, comme elle ne recevoit aucune nouvelle de Londres (son mari interceptoit ses lettres), qu'elle ne voyoit régner autour d'elle que plaisir et sérénité, qu'à chaque fête nouvelle, le roi et Gaveston, charmés de ses attentions, lui en marquoient leur reconnoisance, et qu'enfin c'étoit le plus sûr moyen de leur plaire à tous deux, elle sut vaincre ses craintes et bannir ses réflexions, pour se livrer toute entière aux soins qu'ils attendoient de sa complaisance. Peut-être imagina-t-elle, et il y a lieu de le présumer, que ces jeux, ces fêtes, ces bals, ces tournois, ces festins, qu'elle ordonnoit avec tant d'intelligence et de grâce, étoient des choses que la bonne politique prescrivoit à son mari. La confiance que sa tendresse lui donnoit en lui; l'ignorance profonde où il la laissoit sur tout ce qui se passoit ailleurs; la tranquillité du monarque; toutes ces circonstances réunies auroient pu séduire une personne plus âgée et plus habile que madame de Cornouaille.

Un mois environ se passa ainsi. Un jour que le roi et M. de Cornouaille étoient, avec leur suite, à prendre le divertissement de la chasse, et que madame de Cornouaille, fatiguée des soins de la veille, étoit restée au lit, pour prendre quelque repos, une de ses femmes entra dans sa cham-

bre, et vint en marchant légèrement, ouvrir ses rideaux. Qu'y a-t-il, lui dit-elle? Madame, répondit cette femme, un inconnu vient d'arriver; il demande à vous entretenir un moment en secret; il dit qu'il a des choses importantes à vous communiquer, et qu'il n'y a pas un instant à perdre. Qu'on le fasse entrer, dit-elle, un peu agitée. Quelle fut sa surprise, en voyant paroître le comte de Pembrocke! Pardonnez, lui dit-il, madame; il faut des raisons aussi fortes et aussi pressantes, pour m'engager à cette démarche, et à la liberté que je prends. Daignez m'entendre seul un instant. Madame de Cornouaille ne lui demanda que le temps de se lever; il se retira, et aussitôt qu'elle se fut mise en état de le recevoir, elle le fit rappeler, et éloigna ses femmes. Quelles peuvent êtres les choses si importantes et si secrètes que vous avez à me communiquer, monsieur? Vous n'ignorez pas ce qui se passe, madame? Madame d'Herefort vous en a instruite? Non, monsieur; il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. Il n'est pas possible! Elle vous a écrit, en ma présence, plusieurs fois, et vous a tout mandé..... Madame de Cornouaille, pâle et tremblante, lui répéta qu'elle ne savoit absolument rien, et qu'elle n'avoit point reçu de lettres de sa sœur. Je vous en apporte une, ma-

dame, lui dit-il; elle ne sait à quoi attribuer votre silence; daignez la lire. Madame de Cornouaille l'ouvrit; elle ne contenoit que ces mots: « Mon trouble est si grand, ma chère et malheureuse sœur, que je ne puis écrire; mettez » toute votre confiance dans M. de Pembrocke, » le plus digne des hommes. Suivez ses conseils, » où vous êtes perdue. Adieu, ma chère, ma » tendre sœur; vos maux et votre silence me mettent au désespoir. »

Madame de Cornouaille effrayée, le pria de s'expliquer, et lui répéta qu'elle ne savoit exactement rien. Hé bien! madame, lui dit-il, les yeux pleins de larmes, c'est encore un des malheurs auxquels j'étois réservé, que d'avoir à vous apprendre les vôtres. Sachez donc, puisqu'il n'est plus possible de vous rien cacher, que la reine, et les principaux seigneurs se sont unis et confédérés contre le roi et contre votre époux, unique objet de leur fureur; qu'ils ont levé des troupes; que le roi de France, par amour pour sa fille, et par haine contre M. de Cornouaille, fournit de l'argent, et envoie des soldats; que le vieux comte de Lincoln, à la tête de la confédération, a fait nommer le duc de Lancastre général de l'armée; que le comte de Warwick, les comtes d'Arondel et de War, et l'archevêque de Can-

torberi sont au nombre des confédérés; que presque tous les barons s'y sont joints, et que l'armée est rassemblée et considérable. J'ai fait inutilement les plus grands efforts pour rompre ces projets. Mon seul but est de vous servir... J'ai été autrefois l'ennemi de Gaveston, je ne vous le cache pas; on est même surpris que je ne le sois plus. Mais du jour que vous l'avez rendu... le plus heureux des hommes, du jour qu'il a reçu votre main, il est devenu sacré pour moi. Je viens donc vous avertir que les confédérés s'approchent, qu'ils veulent investir la ville, s'emparer du château, s'assurer du roi, saisir votre époux, et peut-être... Hé bien! lui dit-elle,... achevez. Hélas! ajouta-t-il, en baissant les yeux, les momens sont trop chers, pour que je puisse mettre à ces affreuses nouvelles les ménagemens nécessaires..... Vous n'avez pas un moment à perdre; on veut saisir votre époux et peut-être le faire périr. Madame de Cornouaille, rassemblant ses forces, ne remercia M. de Pembrocke, qu'en lui serrant la main avec tout le transport de la reconnoissance, et lui demanda ses conseils. Faites à l'instant avertir le roi et votre époux, lui dit-il; ils sont actuellement à la chasse; envoyez plusieurs courriers bien fidèles et bien sûrs; empêchez qu'ils ne rentrent ici, et forcez-les de choisir un autre asyle, où ils puis-

sent être en sûreté, jusqu'à ce que les affaires aient pris un autre tour. Madame de Cornouaille fit partir à l'instant les plus fidèles de ses gens, avec les instructions nécessaires. Le comte de Pembrocke guida et partagea ses soins pendant cette cruelle journée. Elle n'apprit que vers le soir, que le roi et Gaveston avoient enfin été rencontrés par ses courriers, et qu'ils avoient pris le parti de se retirer à Newcastle, où ils alloient se fortifier et faire avancer des troupes. Son mari ne lui écrivit qu'un mot; il lui recommandoit de quitter Yorck aussitôt, de ne point venir à Newcastle, et de se retirer à l'instant en lieu de sûreté; mais il ne lui en indiquoit aucun; il ne lui donnoit aucun moyen, ni aucun secours. Elle sut alors, par ses gens, que le roi et Gaveston n'ignoroient pas ce qui se tramoit contr'eux; mais que tout leur soin avoit été de le lui cacher, et qu'ils avoient, jusqu'à ce moment, réduit à ce mystère toutes leurs précautions, croyant sans doute écarter l'orage, en feignant de le braver. Les voilà en sûreté, du moins pour quelques jours, lui dit le comte de Pembrocke; mais vous, madame, qu'allez-vous devenir? Je ne sais, lui dit-elle..... dans l'état où je suis, à quoi puis-je me déterminer? Je voudrois au moins que ma retraite fût décente. Je voudrois me voir entre

les bras des miens. Mais mon frère est en Écosse; je n'ai que lui au monde..... Venez, venez, madame, je vais vous faire conduire secrètement, et sous une bonne escorte, chez madame d'Herefort; vous y serez cachée, et en sûreté. Le ciel me punit bien cruellement, lui dit-elle, M. de Pembrocke; c'est vous, c'est vous seul qui vous occupez de moi!..... Un profond soupir succéda à cette réflexion, qu'elle se repentit d'avoir faite tout haut. Daignez, lui dit-elle, tout préparer; je m'abandonne à vos soins; il y a long-temps que votre probité m'est connue, et que mon estime pour vous est sans bornes. Elle partit le soir même, sous la conduite de M. de Pembrocke, et bien escortée; ils arrivèrent à Londres au bout de trois jours de marche. Tout ce qu'on peut réunir de soins et d'attentions au respect le plus profond, fut employé par le comte de Pembrocke, pour soulager, servir et consoler l'aimable infortunée qui lui étoit si chère. Il ne la vit pas un seul instant qu'en présence de ses femmes; il sut se contraindre au point de ne pas se permettre un seul regard; il ne laissa pas échapper un seul soupir; il ne l'avoit pourtant jamais tant aimée. Madame de Cornouaille n'eut pas le plus léger motif d'inquiétude sur la situation où elle se trouvoit, situation bien délicate. Fugitive, sans pa-

rens, n'ayant d'autre appui que celui d'un homme qui avoit été son amant déclaré, et dont elle avoit rejeté les vœux pour lui préférer l'époux qui causoit tous ses malheurs; cet époux la négligeoit au point de la laisser dans cet abandon cruel, après avoir tout exigé de sa complaisance. Sans ces affreuses réflexions, qui déchiroient son cœur, elle eût voyagé aussi tranquillement que si ses proches parens l'eussent seuls entourée. L'âme de cette femme infortunée étoit trop belle et trop sensible pour n'être pas pénétrée d'un procédé si noble et si vertueux.

Ils arrivèrent à Londres la troisième nuit de leur voyage. M. de Pembrocke remit ce dépôt précieux entre les mains de madame d'Herefort et de madame de Surrey qui s'étoient réunies; il reçut leurs remercîmens avec cette sorte d'impatience que la politesse seule peut cacher. Madame de Cornouaille, étouffée par ses sanglots, ne put proférer que des paroles mal articulées. Il quitta ces dames au bout d'un moment; il promit à madame de Cornouaille tous les services qu'il seroit en son pouvoir de lui rendre, et se retira, les laissant toutes trois remplies pour lui de la plus haute estime et de la plus vive reconnoissance.

Ce fut alors que madame de Cornouaille ap-

prit avec plus de détails l'excès de ses malheurs, et celui de l'imprudente audace de son mari. Le chagrin le plus profond, l'inquiétude la plus vive, les efforts qu'elle avoit faits depuis plus d'un mois, la fatigue qu'elle avoit éprouvée, toutes ces choses réunies lui enflammèrent le sang. Le lendemain de son arrivée à Londres, elle se sentit transir et brûler, la fièvre la saisit, elle tomba dans l'état le plus violent, un délire affreux la mit bientôt hors d'état de sentir tous ses maux. Son digne conducteur ignora sa maladie. Dès le lendemain de son arrivée, il partit de Londres, pour tâcher de rendre tous les services qui pouvoient dépendre de lui, à l'infortunée qui lui étoit si chère. Quels efforts ne fit-il pas pour sauver Gaveston! Mais l'imprudence qui l'avoit conduit sur le bord de l'abîme, l'y précipita.

Cependant, l'armée des confédérés, qui grossissoit chaque jour, vint à Yorck le lendemain du jour où le roi et son favori en étoient partis. Après les plus grandes recherches et les meilleures instructions, les chefs de cette armée résolurent d'aller assiéger Newcastle, où ils surent qu'Édouard et Gaveston s'étoient retirés. On répandit partout le royaumes des manifestes fulminans contre le favori; il y étoit déclaré l'ennemi de l'église et de l'état; l'archevêque de Cantor-

béri lança contre lui les foudres de l'excommunication. Lancastre et Warwick, le plus habile des confédérés, étoient à la tête de ce parti. La reine le soutenoit de tout son pouvoir, et son pouvoir étoit immense par la protection déclarée du roi de France, son père. Pour comble de maux, l'armée d'Écosse fut battue par Édouard Bruce, frère du roi, et la défaite fut complète. Le comte de Glocester y fut blessé au défaut de la cuirasse, en combattant avec une bravoure héroïque, malgré le sang qu'il perdoit. Mais, son cheval tué sous lui, l'ayant renversé, il tomba entre les mains des ennemis, et fut fait prisonnier. Ce fut pour Gaveston le coup le plus funeste dans les circonstances. Glocester l'aimoit; et, si l'on pouvoit faire quelques reproches à ce jeune seigneur, ce n'étoit que de son attachement extrême pour le favori, attachement qui avoit été jusqu'à lui sacrifier sa sœur dont il avoit, avec trop de soin et de zèle, entretenu la passion. Il fut donc pris à cette bataille, et conduit au château d'Édimbourg. Alors il ne resta pas au comte de Cornouaille un seul ami en état de le servir. Les faveurs inouïes dont il étoit comblé, l'abus indécent et terrible de son autorité et de la faveur extrême dont il jouissoit, lui attiroient encore moins d'envieux, que son caractère vain, im-

prudent et téméraire, joint à ses manières ironiques, ne lui avoit fait d'ennemis. Il n'étoit pas un seigneur qui n'eût éprouvé l'amertume de ses railleries; plus il y mettoit d'esprit, plus elles étoient offensantes. Les ridicules, quand il les donnoit, étoient ineffaçables. La plupart de ses sarcasmes contre les personnes de la cour les plus considérables avoient passé dans les provinces. Celui de tous les grands qu'il avoit le moins épargné, étoit le duc de Lancastre. Aussi la fureur de ce dernier étoit-elle d'autant plus grande, que son maintien étoit plus doux et plus réservé; il avoit d'ailleurs un motif de haine et de ressentiment, qu'aucun autre ne pouvoit avoir; et sa sœur, mademoiselle de Lancastre, ne faisoit encore que l'animer davantage s'il étoit possible. La reine, restée à Londres avec Mortimer, dirigeoit de là les opérations. Ce furent eux qui répandirent les manifestes, et qui achevèrent d'échauffer les esprits.

Le siége de Newcastle fut donc résolu. Le roi et Gaveston, en ayant été avertis secrètement, par les soins du comte de Pembrocke, prirent encore la fuite, et se retirèrent au château de Scarbouroug, s'y croyant plus en sûreté. Mais la situation déplorable de leurs affaires, força le roi de quitter son favori. Il partit dans l'espoir de

rassembler le peuple, et de s'en composer une armée. Leurs adieux furent tristes; ils sembloient alors voir plus clair dans leur sort, et sentir leurs malheurs. Le roi recommanda fortement au gouverneur du château la personne de Gaveston. C'est, lui dit-il en partant, ce que j'ai au monde de plus précieux.

Les barons, étant entrés dans Newcastle peu d'instans après la fuite du roi et du comte de Cornouaille, s'emparèrent de tout ce qu'ils y trouvèrent. Les équipages de Gaveston furent saisis; on y découvrit des richesses immenses en bijoux et pierreries, et presque tous les joyaux de la couronne. Tout fut inventorié avec la plus grande publicité. On peut juger de l'effet que produisit sur les esprits une telle découverte; il n'en étoit pas besoin pour qu'on haït le favori; mais, dès qu'on l'eut faite, il fut abhorré.

Le duc de Lancastre, ayant appris que le roi avoit laissé son favori dans le château de Scarbouroug, vint l'y assiéger. Il s'y défendit avec courage. Mais au bout de quelques jours, ne pouvant plus tenir faute de vivres, il demanda à capituler.

Lancastre étoit pour lors absent : il étoit allé s'opposer à la réussite des projets du roi. Le comte de Cornouaille obtint donc l'honneur d'une capitulation. Il demanda deux choses : à n'être ju-

gé que par ses pairs, et qu'on le fît parler au roi; il obtint l'un et l'autre.

Dès qu'Édouard eut appris que le comte de Cornouaille étoit pris et au pouvoir des barons, il leur fit demander avec instance la grâce de le voir et de lui parler. Il les conjura sur-tout de lui sauver la vie. Son désespoir étoit sans bornes; il promit tout, si on lui rendoit son cher Gaveston. A ce prix, disoit ce prince, je donnerai sur tous les griefs toutes les satisfactions qu'on voudra. Il mit en œuvre tout ce qui lui restoit de son foible pouvoir, pour se faire rendre son favori. Mais les chefs de l'armée et les barons qui ne respiroient que haine et que vengeance, le refusoient absolument. Le comte de Pembrocke, si justement estimé de tous par ses rares vertus et sa probité si reconnue, parut alors à leur assemblée; c'étoit pour la première fois. On crut, en le voyant entrer que, devant haïr celui qui lui avoit enlevé mademoiselle de Glocester, il venoit grossir le nombre de ses ennemis. Mais aussitôt qu'on l'eut écouté, on fut bien surpris de le voir, au contraire, employer, pour sauver Gaveston, tous les ressorts de l'éloquence. Il avoua les défauts du coupable; mais il sut si bien relever l'éclat de ces qualités brillantes qui l'avoient fait admirer, qu'une partie considérable

de l'assemblée se trouva émue en sa faveur. Alors, sentant ses avantages, M. de Pembrocke rappela les articles de la capitulation faite avec le comte de Cornouaille. La liberté de parler au roi lui avoit été promise. Cette promesse étoit une chose sacrée; on ne pouvoit y manquer sans blesser toutes les lois de l'honneur. Ensuite il parla, avec noblesse et franchise, du respect dû à la majesté des rois; il peignit d'une manière si touchante les malheurs d'Édouard, suppliant pour obtenir seulement la vue de son ami; il mit tant de pathétique et d'adresse dans son discours, qu'il persuada à la plupart qu'on en agissoit avec trop de rigueur; qu'il seroit d'ailleurs bas et déshonorant de manquer à la parole donnée à Gaveston par la capitulation; qu'Édouard avoit des ressources, et qu'il seroit dangereux de le pousser au désespoir. Il fit entrevoir des lueurs d'espérance sur un heureux changement dans le caractère de ce prince éprouvé par le malheur. Il peignit les maux terribles d'une guerre civile, et finit par dire qu'il ne demandoit point qu'on relâchât Gaveston. Il offrit de le prendre sous sa garde, avec promesse de le représenter toutes les fois qu'il en seroit besoin. Il demanda enfin qu'on lui permît de le mener au roi, et il donna sa parole de le ramener.

Apres de vifs débats dans l'assemblée, le résultat fut, à la pluralité des voix, et malgré les réclamations du duc de Lancastre et du comte de Warwick, que la demande du comte de Pembrocke lui seroit accordée, et que Gaveston, qu'il promettoit de représenter, resteroit sous sa garde. L'assemblée se sépara. On fit sortir le prisonnier du lieu où il étoit détenu, et on le remit, désarmé, entre les mains du comte de Pembrocke. Il ignoroit et ce qu'on avoit résolu, et ce qu'on vouloit faire de lui; le comte de Pembrocke le vit frémir à son approche. Mais, comme son intention n'étoit pas de s'expliquer avec lui en présence de l'assemblée, il ordonna à l'instant le départ. Gaveston monta à cheval, et, gardant un morne silence, il suivoit M. de Pembrocke qui le conduisit à son château de Dodington. Dès qu'ils y furent arrivés, le comte de Pembrocke le fit conduire dans son plus bel appartement; et, après avoir donné des ordres pour qu'il y fût traité avec les plus grands égards, il envoya lui demander s'il permettoit qu'il vînt s'entretenir avec lui. Gaveston, loin d'imaginer ce qui s'étoit passé ce jour-là, et les obligations extrêmes qu'il avoit à M. de Pembrocke, croyoit au contraire, d'après l'amour qu'il lui connoissoit pour mademoiselle de Glocester, qu'il étoit entre les mains

de son plus cruel ennemi, et, dans cette persuasion, refusa absolument de le voir; il le refusa à plusieurs reprises, d'une manière dure et désobligeante, malgré les instances pleines d'intérêt que lui fit faire M. de Pembrocke. Le comte de Cornouaille ne voulut même prendre aucune nourriture, faisant entendre, par des réponses brusques et laconiques, qu'il craignoit d'être empoisonné. Le comte de Pembrocke, plus affligé qu'offensé d'un tel soupçon, cessant alors de le faire presser de manger les mets qu'il lui faisoit préparer, crut qu'il falloit le laisser seul. Il fit rappeler ses gens, et donna ses ordres pour mener le lendemain Gaveston au roi, qui étoit alors à Walingtorg, d'où le château de M. de Pembrocke étoit peu éloigné. Le roi est instruit de ce que j'ai fait, se disoit à lui-même ce vertueux homme; il en instruira Gaveston qui, d'après cette preuve de mon zèle, pourra prendre quelque confiance en moi; je pourrai guider ses démarches; peut-être pourrai-je détruire ses erreurs, et le réconcilier avec les grands d'abord, et ensuite avec la nation. Il deviendra, je l'espère, plus vertueux et plus raisonnable; et alors au moins, j'aurai fait le bonheur de sa malheureuse épouse. Ah! qu'elle soit heureuse, qu'elle le soit, et je ne serai pas tout à fait malheureux. Tandis

qu'il s'occupoit de ces touchantes réflexions, Gaveston, la rage dans le cœur, indigné de se voir chez un rival qu'il détestoit, d'après les comparaisons peu flatteuses pour lui, qu'il savoit qu'on avoit faites entr'eux dans le temps de son mariage, Gaveston, dis-je, rouloit dans sa tête les moyens de s'évader. Il éveilla l'un de ses gens qui couchoit près de lui; et, avec son secours, il escalada la fenêtre et les fossés du château. Le comte de Pembrocke s'étoit plus occupé du soin de sauver son prisonnier, que de le faire garder; mais cependant, fidèle à la parole qu'il avoit donnée de le représenter, il avoit pris, avec soin, les précautions de la prudence; des sentinelles veilloient à toutes les issues du château; et Gaveston alloit être saisi par l'un d'eux, quand un gros de troupes des confédérés, passant par hasard, l'aperçut escaladant le fossé, et se saisit de lui, en l'enlevant aux gardes de M. de Pembrocke, qui furent à l'instant en avertir leur maître: il fut consterné de cette fuite.

Il est perdu, s'écria-t-il! J'en suis au désespoir!... s'il eût voulu m'entendre.... A peine avoit-il eu le temps de prononcer ces mots, qu'il donna des ordres pour qu'on l'instruisît du lieu où l'on conduisoit Gaveston. Ses gens revinrent deux heures après, et lui dirent que le gros de

troupes qui l'avoit saisi, l'avoit aussitôt conduit au château du comte de Warwick.

Pembrocke s'habille, prend ses armes, ordonne à ses gens de le suivre, et vole à Warwick. Il étoit trop tard; les chefs des confédérés réunis dans ce château avec plusieurs barons aussi violens qu'ils l'étoient eux-mêmes, furieux de ce qui s'étoit passé la veille, et ne voulant plus risquer de se voir enlever leur proie, saisirent Gaveston à son arrivée dans le château, l'enfermèrent dans un cachot, tinrent entr'eux, à la hâte, un conseil de guerre, et tout de suite lui firent trancher la tête. Telle fut la fin tragique de ce Gaveston qui, peu de temps auparavant, étoit le maître absolu de l'Angleterre. Exemple bien frappant pour les ambitieux! Gaveston paroissoit avoir tout ce qu'il faut pour réussir. Ses passions démesurées le perdirent; l'imprudence, la légèreté, la hauteur précipitèrent sa chute. Toujours, presque toujours, l'ambition mène au but contraire de celui qu'on se propose. On désire la considération: on ne recueille que la haine et le mépris. Malheur à celui qui excite l'envie! Comment pouvoir s'en préserver dans les grands emplois? Par la modestie, par la douceur, par la justice surtout, et par cette simplicité du cœur, qui fait qu'on songe moins aux droits et aux prérogatives

de sa place, qu'aux devoirs qu'elle impose. Cette simplicité précieuse et chère à tous les hommes, est le préservatif de l'envie; elle se peint dans les mœurs, dans les discours, dans les actions et jusque dans les manières. Celui qui en a le cœur rempli, la montre sans cesse. Quand elle n'est pas naturelle, il est impossible de l'imiter; parce que l'esprit ne peut suppléer aux vertus qu'on n'a pas. Heureux les hommes nés avec cette qualité, qui conduit à presque toutes les autres! Plus heureux encore l'état où de tels hommes occupent de grandes places, et le roi qui sait les y appeler!

Édouard n'avoit pas ce talent si nécessaire aux monarques. Le caractère de Gaveston étoit bien éloigné de cette simplicité si désirable. Vain, fastueux, hautain, il n'avoit jamais réfléchi sur les droits de l'autorité. Il pensoit qu'elle n'existe que pour ceux qui l'exercent. Il ne sentoit pas qu'elle n'est faite que pour assurer le repos et le bonheur des peuples qui y sont soumis. Ses idées sur la gloire étoient aussi fausses; et cette erreur fut la source de sa mauvaise conduite, de ses fantaisies, de son luxe révoltant, de ses hauteurs, de tout ce qui finit par le précipiter. Il étoit doué pourtant de qualités aimables; intelligence, vivacité, esprit, grâces, générosité, bravoure, air

de noblesse, agrémens de la figure; il avoit reçu de la nature ce qui fait briller et plaire au premier coup-d'œil. S'il avoit eu la justesse de l'esprit, l'amour de l'ordre et de la justice, la prudence, la modération et la simplicité, il eût été cher à sa nation, heureuse de ses talens et de son ascendant sur le roi. Ses défauts le perdirent; sa chute, bien effrayante pour tous les ambitieux qui n'ont pas ses talens, ne l'est guère moins pour ceux qui les possèdent.

Cette expédition, si soudaine, venoit d'être faite quand Pembrocke arriva aux portes de Warwick. Sa douleur fut profonde : Quel sort pour madame de Cornouaille, s'écria-t-il! Ensuite réfléchissant sur le parti qu'il avoit à prendre, il résolut de retourner chez lui; l'amour si grand, si noble et si vrai, qui l'avoit engagé le matin à prendre les armes pour sauver l'époux de celle qu'il adoroit, ne le portoit point à chercher à le venger; il connoissoit autant que les autres les vices de Gaveston; il plaignit l'imprudence qui l'avoit conduit là; mais il déplora avec sanglots le malheur de son épouse. Il résolut de ne plus se mêler des troubles publics, et de ne s'occuper que du soin d'adoucir, s'il se pouvoit, les maux de cette infortunée.

A peine rentré dans son château, il se prépa-

ra à partir pour aller à Londres. Dès qu'il y fut arrivé, son premier soin fut de se rendre chez madame de Surrey. Elle avoit appris déjà par la voix publique la fin terrible de Gaveston, et les efforts du comte de Pembrocke pour le sauver et le défendre. Il lui confirma ces affreuses nouvelles; mais, avant que d'entrer dans les détails qu'elle lui demandoit, il voulut savoir dans quel état étoit madame de Cornouaille. Ah! mon cher comte, dit madame de Surrey, ma trop malheureuse nièce ignore ses malheurs; elle est plongée dans une maladie affreuse: un délire presque continuel occupe son cerveau. Dieu! s'écria Pembrocke, sa vie est-elle en danger? Hélas! oui. En danger, est-il possible! Suis-je assez malheureux! Madame, lui dit-il du ton le plus attendri, ne me seroit-il pas permis de la voir? Ah! mon cher comte, quel spectacle! Vous ne pourriez, sans la plus grande douleur, la voir dans cet état déplorable. Et puis, si par malheur, malgré son délire, elle venoit à vous reconnoître, l'émotion pourroit la faire mourir. Eh quoi! madame, n'est-il pas possible que j'entre un instant dans sa chambre, sans qu'elle le sache, sans qu'elle me voie? Oui, cela se peut, lui dit-elle, et, si vous le voulez absolument, je pourrai vous accorder cette triste satisfaction. Il la suivit dans la chambre de la malade;

madame d'Herefort et ses femmes la gardoient; le comte de Pembrocke fut prêt à s'évanouir quand il l'aperçut à travers ses rideaux. L'idée des malheurs qui l'accabloient, l'altération de ses traits, le délire sombre qui l'absorboit, le firent frémir. Cette personne, si chère à son cœur, malheureuse et mourante, lui causa une telle révolution, qu'il fut forcé de sortir : il revint ainsi plusieurs fois durant cette cruelle maladie, et toujours sans qu'elle s'en aperçût. Un jour cependant qu'elle commençoit à faire espérer pour sa vie, et qu'elle étoit plus tranquille, il parloit bas derrière ses rideaux avec madame d'Herefort; elle crut reconnoître un son de voix étranger; elle ouvrit précipitamment son rideau, et reconnut le comte de Pembrocke.

Vous ici, lui dit-elle avec une surprise mêlée de terreur! Vous ici! Est-il arrivé quelqu'évènement?... Parlez, parlez, monsieur de Pembrocke, je vous en conjure. Dites-moi.... je tremble. Calmez-vous, madame, lui dit-il, vous n'avez plus rien à craindre. Que devient mon époux? Madame, de grâce.... n'en soyez plus inquiète. Madame d'Herefort et madame de Surrey étoient confondues, d'autant plus qu'elle n'avoit jusque-là rien dit encore de suivi, et qu'on ne croyoit pas qu'elle fût en état de songer à rien. Elles fi-

rent signe à M. de Pembrocke de se dérober, et la replaçant dans son lit, elles fermèrent ses rideaux. Elle retomba dans un long assoupissement; mais, quelques heures après, elle demanda où étoit allé M. de Pembrocke. Madame de Surrey feignit de ne pas entendre ce qu'elle vouloit lui dire, et tâcha de lui persuader que c'étoit un rêve. Ce rêve est bien terrible, dit la malade, mon époux est perdu! Madame d'Herefort fit en vain tous ses efforts pour la rassurer. Cette idée la poursuivoit. Cependant sa santé devenoit meilleure, et, au bout de quelques jours la fièvre étant passée, on commença à lui faire prendre quelque nourriture. Quand elle fut en pleine convalescence, elle voulut absolument savoir ce que devenoit son époux. Elle avoua que depuis le rêve, où elle avoit vu M. de Pembrocke, elle avoit d'affreux pressentimens. On s'efforçoit de bannir ces funestes idées. Les médecins disoient qu'elle n'étoit pas encore en état d'apprendre son malheur, et l'on mettoit tout en œuvre pour le lui cacher. Un soir que seule dans sa chambre avec une de ses femmes, elle méditoit sur son sort, et tâchoit de deviner celui de son mari à travers tout ce qu'on lui disoit d'obscur, elle entendit entrer des gens à cheval dans la cour. C'est lui, c'est lui, dit-elle, se soulevant avec peine; elle se persua-

de que c'est Gaveston; elle sort et va à sa rencontre; la nuit commençoit à être obscure; elle se jette dans les bras de celui qu'elle prenoit pour son époux. Je vous revois donc encore, lui dit-elle; oui, ma sœur, répondit-il avec des sanglots, je viens pleurer avec vous le malheureux Gaveston; je viens venger sa mort. Que dites-vous, ô ciel! s'écria-t-elle; et elle tomba sans connoissance. Glocester (car c'étoit lui, qui, ayant appris à Edimbourg la détention de Gaveston, avoit obtenu sa liberté du roi d'Écosse, pour venir à son secours), Glocester, frémissant de l'état de sa sœur, apprit de ses femmes et sa maladie, et l'ignorance où elle étoit encore de son malheur: il fut désespéré de lui avoir porté le coup mortel.

Mesdames d'Herefort et de Surrey arrivèrent; elles apprirent au comte de Glocester beaucoup de détails qu'il ignoroit: il vit enfin avec douleur qu'il avoit sacrifié sa sœur, et quel homme étoit le comte de Pembrocke. Il reconnut, mais trop tard, ses erreurs sur Gaveston; il en déplora les suites, et ne songea qu'à chercher les moyens d'adoucir le sort de sa malheureuse veuve. L'impression que le récit des fautes, des imprudences et des crimes du comte de Cornouaille (car il en avoit commis contre la nation) l'impression, dis-

je, que ces détails firent sur Glocester, le persuada qu'ils pourroient opérer le même effet sur sa sœur, et il jugea que cet effet lui étoit nécessaire. Il lui en fit le récit avec la franchise qui lui étoit ordinaire. Madame de Cornouaille, qui avoit toujours aimé son frère avec la plus vive tendresse, lui répondit avec la même sincérité : Je n'avois plus d'amour pour lui, mon frère; il avoit trop su le bannir de mon cœur. Ses froideurs et le peu de confiance qu'il avoit en moi, m'ont cependant moins ulcérée que le fond de son caractère opiniâtre, avare et prodigue à la fois, vain, imprudent et emporté, ne m'a révoltée. Que j'en ai souffert ! Je n'avois plus d'amour, non, je n'en avois plus. Ah ! mon frère, qu'il est affreux, qu'il est humiliant de ne plus estimer au fond de son cœur celui qu'on a choisi ! Cette situation est déchirante, je l'ai trop éprouvée ; mais renfermant dans mon âme ces sentimens, vous-même ne les auriez jamais connus, s'il eût vécu : Quoi ! ma sœur, avec votre franchise, vous auriez pu?.... Mon frère, j'aurois dû au public, à mon époux, puisqu'enfin il l'étoit, à moi-même, de cacher éternellement des sentimens que je ne pouvois condamner en moi ; ils n'étoient que trop justes ; et d'ailleurs je n'étois pas plus maîtresse de ces sentimens-là, que je ne l'avois été

de celui qui me l'avoit fait adorer; mais on les auroit jugés condamnables. Non, mon parti étoit pris de m'efforcer à le combler des marques de mon attachement. Hélas! j'espérois prendre, par ce moyen, peut-être un peu d'ascendant sur son cœur; il ne me haïssoit pas, il m'oublioit: j'espérois encore pouvoir en être aimée, et gagner sa confiance pour le préserver des maux que je le voyois entasser sur sa tête. Oui, mon frère, je l'aurois comblé toute ma vie d'attentions, d'égards et de complaisances : je le devois, ce sont-là mes principes. La franchise seroit un crime en pareil cas. Mais j'étois destinée au malheur, et sous les dehors les plus sereins, j'aurois été bien malheureuse. Je le sens, et je vous l'avoue sous le secret le plus sacré, ce qui m'accable à présent, c'est l'horreur de mon sort. Issue du sang des Glocester, nièce d'Édouard, votre sœur, celle de madame d'Herefort, veuve de..... de Gaveston! Ah! mon frère, je n'eus jamais la chimère de m'enorgueillir de ma naissance et des avantages où j'aurois pu prétendre; mais quel sort! dans quel abîme l'amour m'a conduite! Combien les dangers de cette passion sont terribles, pour notre sexe, sur-tout! Mon malheur et celui de madame de Saint-Martin, dans des genres bien différens, sont deux grand exem-

ples de ces dangers. Pour une femme dont l'amour a pu faire le bonheur, il en est mille dont il a causé la perte. Hélas! ajouta-t-elle, à quoi me servent à présent ces réflexions? Quand elles m'auroient été si nécessaires, je ne les ai pas faites; je n'étois point en état de les faire. Dans le monde entier, je ne voyois que l'objet de ma tendresse; tant que le charme a duré, toute autre idée, tout autre sentiment étoient absorbés. Il est trop vrai que l'expérience des autres est perdue pour nous. Ah! mon frère, que la mienne m'a coûté de larmes! Éclairée trop tard sur l'objet de ma tendresse, je n'avois plus pour lui d'autre sentiment que celui qu'il est impossible qu'une femme sensible ne conserve pas pour l'homme qu'elle a tant aimé, sur-tout quand il est malheureux. Indulgence pour ses défauts, compassion pour ses égaremens, intérêt tendre sur son sort, voilà ce que je sentois pour lui. Par la connoissance que j'avois de son caractère, j'ai prévu..... sa chûte et mon malheur. Depuis mon départ d'Yorck, je n'en ai pas douté un instant; et voilà ce qui causoit mes agitations. Je viens de vous ouvrir mon âme, ajouta-t-elle, mon frère; que mon secret demeure à jamais enseveli; ma tendresse pour vous me l'a arraché; mais vous sentez que ma gloire en dépend. Je sais ce que

ma situation exige, je remplirai ce que je dois; mais sur-tout, mon frère, jamais, jamais, ne révélez ce que je viens de vous confier. J'ai dû vous le dire pour mettre votre cœur en repos sur le compte du mien; mais que ce secret vous soit sacré, et qu'il soit éternel. Glocester le lui promit; mais, à peine sorti de chez elle, il courut chez madame de Surrey, et lui confia les sentimens de sa sœur. Elle les apprit avec une joie vive; elle avoit toujours haï Gaveston, et elle étoit l'amie de M. de Pembrocke. Elle crut voir la fin des malheurs de madame de Cornouaille et de sa famille, et confia à son tour à Glocester l'excès de la passion de M. de Pembrocke. Elle lui peignit l'extrême délicatesse de son amour, et tous deux se réunirent à désirer ardemment de voir le mariage unir leur sœur à un amant si digne d'en être aimé.

M. de Pembrocke n'attendoit que le rétablissement de la santé de madame de Cornouaille pour lui offrir sa main; il sentoit bien que dans de telles circonstances, les délicatesses ordinaires ne sont pas de saison, et qu'il ne pouvoit trop tôt faire une proposition qui marquoit si bien la force et la grandeur de son amour; il vint chez madame de Surrey le soir même du jour où Glocester et elle s'étoient confié mutuellement leurs secrets.

Madame de Surrey lui parut avoir un maintien plus satisfait qu'il ne devoit s'y attendre ; il jugea que madame de Cornouaille se portoit bien : elle lui confirma cette heureuse nouvelle ; alors il la pria de se charger de lui offrir son cœur et sa main. Il étoit si ému, que ce ne fut qu'à travers des sanglots qu'il put proférer ce peu de paroles. Elle me pardonnera, dit-il, un empressement que dans d'autres circonstances j'aurois sû réprimer.... Cet empressement, ajouta-t-il, en regardant fixement madame de Surrey et en lui serrant la main, est aujourd'hui la preuve la plus parfaite de mon respect. Je vous entends, mon cher comte, lui répondit-elle ; vos procédés me pénètrent jusqu'au fond du cœur, et je crois ne pouvoir mieux vous convaincre de tous mes sentimens pour vous, qu'en vous confiant ceux de ma nièce ; ne craignez plus, au fond de son cœur, une rivalité qui seroit horrible. Alors elle lui répéta ce qu'elle avoit appris de Glocester. Vous me comblez, madame, lui dit Pembrocke ; je vous l'avoue, la crainte que ses feux pour Gaveston ne fussent pas encore éteints, m'étoit horrible. Cette crainte m'eût fait balancer dans toute autre conjoncture ; mais dans celle-ci, rien ne pouvoit m'arrêter. Elle ne l'aimoit plus ! Eh ! comment eût-elle pu l'aimer encore ?.... Il n'a que trop mérité de

perdre un cœur comme le sien. La vertueuse femme! quelle âme! quelle force! elle ne l'aimoit plus! c'est un point bien important pour mon cœur; mais hélas!.... mais, ce n'est pas assez. Grand Dieu!.... m'aimera-t-elle? Ses pleurs redoublèrent; sa tête appuyée sur les genoux de madame de Surrey dont il tenoit les mains entre les siennes, marquoit par des mouvemens vifs et involontaires toute l'agitation de son âme. Ses pleurs couloient en abondance; il répétoit d'une voix étouffée: M'aimera-t-elle? Je l'espère, mon cher comte, lui dit madame de Surrey; quel cœur résisteroit à tant d'amour? Ah! si je n'obtiens que de la reconnoissance, dit-il en soupirant profondément, je serai bien malheureux. Tant de mérite, tant de vertus doivent lui inspirer d'autres sentimens, lui dit-elle, et j'y compte; mais elle n'a point parlé de vous, et j'ignore.... N'approfondissons rien, madame; je l'adore, elle doit m'estimer, et je veux la retirer de l'abîme où elle est plongée. Offrez-lui ma main, peignez-lui ma tendresse..... s'il est possible de la peindre, et déterminez-la à se donner à moi promptement; c'est tout ce que je veux et tout ce que j'exige. Glocester, qui entra dans ce moment, fut bientôt instruit de leur entretien; madame de Surrey lui répéta ce que M. de Pembrocke venoit de lui dire;

ils s'embrassèrent tendrement. Glocester lui dit qu'il ne prévoyoit aucun obstacle ; il l'appela son frère, et répondit du consentement de sa sœur. Ils passèrent la soirée ensemble. Glocester déplora son aveuglement pour Gaveston ; il gémit de n'avoir pas mieux connu M. de Pembrocke. Madame de Surrey jouissoit d'avance du bonheur de le voir retirer sa nièce du précipice où elle étoit tombée, et de voir son intime ami devenir son neveu. Le comte, se livrant à l'espoir d'un bonheur prochain, ne leur parla que de sa tendresse pour madame de Cornouaille, et de tout ce que cette passion lui avoit fait souffrir. Ils se séparèrent dans cet état doux et délicieux, où l'amitié et la confiance savent placer, mieux que tout autre sentiment, les âmes qui sont dignes d'en éprouver les charmes.

Madame de Surrey se rendit, dès le lendemain matin, au chevet de madame de Cornouaille ; elle la trouva occupée à lire une lettre du roi, qui prétendoit la consoler, en lui faisant part de la magnificence des obsèques qu'il avoit faites à Gaveston. Elle soupira, leva douloureusement les yeux au ciel, et communiqua cette lettre à sa tante. Le roi s'y trompe, dit-elle à demi-voix ; il me prend pour mon mari. Oui, s'il avoit jamais pu éprouver le sort que j'éprouve, cette lettre eût

peut-être adouci ses chagrins. Madame de Surrey lui ayant laissé le temps de faire, sur cet objet, les réflexions les plus tristes et les plus sensées, la conjura de bannir de son esprit des idées aussi cruelles. Après un très-long entretien sur l'horreur de son sort, elle risqua de lui dire qu'il y auroit un moyen de l'adoucir. Un moyen! dit madame de Cornouaille, avec étonnement. Oui, ma nièce, et ce moyen est en votre pouvoir. Cela est impossible; que voulez-vous dire? Et quel peut être ce moyen? Madame de Surrey, se jetant alors sur son lit, et la serrant dans ses bras, tandis qu'elle colloit ses joues baignées de larmes sur les siennes, lui dit en tremblant, et presque tout bas : M. de Pembrocke vous adore; il m'a chargé de vous offrir son cœur et sa main. M. de Pembrocke! dit avec surprise madame de Cornouaille, M. de Pembrocke! Que ce trait est noble! qu'il est grand! il me perce le cœur. Ah! que de reproches j'ai à me faire! Eh bien! ma chère amie, n'est-ce pas une ressource heureuse, et ne l'accepteriez-vous pas? Hélas! dit madame de Cornouaille, en retenant ses larmes prêtes à couler; non, ma tante. Non! que dites-vous?..... Que vais-je lui dire? Qu'il sera malheureux!..... Je le serai plus que lui; mais, j'y suis résolue : non, je n'accepterai point ses

offres. Ma nièce! ma nièce! daignez y réfléchir; il vous adore. Je ne le vois que trop. La gloire de votre famille? Je ne dois m'occuper que de celle du généreux Pembrocke. Vous l'allez réduire au désespoir; si vous saviez à quel point il vous aime! combien il a souffert! Je sais tout, et je vois tout à présent; je l'ai vu trop tard. Ah! ma tante, quel malheur! Il ne tient qu'à vous de le réparer. Non, non, je sais ce que je dois, à lui, à moi, à l'Europe entière. Je ne puis me charger de lui annoncer vos refus. Madame Cornouaille, après un moment de réflexion, dit: Eh bien! ma tante, c'est moi qui m'en chargerai. Engagez-le à me venir voir: il est bien digne que je prenne ce soin; qu'il vienne: dites-lui que je l'en prie.

Madame de Surrey accepta avec joie cette commission; elle espéra que la présence de M. de Pembrocke, que ses discours, que ses transports toucheroient sa nièce, et vaincroient sa résistance. Elle sortit, et dit à M. de Pembrocke, qui attendoit chez elle sa réponse, que madame de Cornouaille le demandoit. Un amant moins délicat eût été charmé de cette invitation, il en fut alarmé, et fit en vain des questions à madame de Surrey. Que dois-je espérer, madame, lui dit-il avec effroi? Je l'ignore, mon cher comte;

elle veut vous voir, et vous répondre elle-même. Il pâlit et trembla; il partoit, s'arrêtoit, et revenoit sur ses pas, et ne savoit à quoi se décider. Madame de Surrey l'accompagna et le conduisit chez sa nièce : elle étoit levée, et l'attendoit. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle s'avança vers lui, et en le regardant avec l'air le plus tendre et le plus touché, elle lui tendit la main et le fit asseoir auprès d'elle.

Madame de Surrey se retira. Le comte, les yeux baissés, et dans le maintien d'un homme qui attend son arrêt, ne put proférer un seul mot. Madame de Cornouaille, fort agitée ellemême, rompit le silence. Je ne peux, lui ditelle, monsieur, vous marquer à quel point je sens le prix de vos vertus et de ce que vous faites pour moi, qu'en vous peignant dans la plus grande vérité l'état de mon âme, et des sentimens qui la remplissent. Vous n'abuserez point de ma franchise; vous respecterez mes principes. Le comte ne répondit que par le geste le plus animé et le plus soumis. Hé bien! mon respectable ami, c'est ainsi que je dois vous nommer, je fus injuste envers vous; mes malheurs et vos vertus m'ont éclairée; vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et qui m'est le plus cher : je ne verrois que bonheur et délices à me donner à vous;

je suis bien sûre, et je sens que je serois la plus heureuse des femmes. Le comte ne put retenir ses transports, et se jeta à ses pieds. Relevez-vous, lui dit-elle d'un ton mêlé de douceur et de fermeté, relevez-vous, mon cher comte ; écoutez-moi. Croyez, et soyez-en bien sûr, que, si je possédois les avantages que j'avois alors, que, si j'étois encore mademoiselle de Glocester, que, si je pouvois encore faire un choix ntre vous et tout ce qu'il y a d'hommes au monde faits pour prétendre à mon cœur, croyez que, sans effort et sans balancer, vous seriez celui que je préférerois. Vous avez toujours eu mon estime, vous l'avez dû savoir ; mais combien tout ce que vous avez fait pour moi ; combien vos vertus, vos sacrifices, vos procédés, m'ont inspiré pour vous des sentimens plus tendres que l'estime ! vos secours et vos soins pour mon départ d'Yorck, vos égards pendant mon voyage, sont des traits gravés à jamais dans mon cœur. Ce que vous avez fait pour mon malheureux époux... pardonnez... Ah ! quel mortel fut jamais aussi grand que vous ! Mon cœur s'enflamme et succombe à cette idée. Daignez, madame, ne vous rappeler rien de ces affreux momens, que l'excès de mon zèle et de... Je sais, lui dit-elle, combien je vous suis chère. Ah ! mon vertueux ami, je n'ignore pas la gran-

deur du sacrifice que je fais. Mais... Eh! madame, qui peut donc vous imposer la loi d'un tel sacrifice? Si vous connoissez ma tendresse, si vous ne me jugez plus indigne de la vôtre, si vous vous intéressez à mon bonheur, si vous croyez que ce pourroit être aussi le vôtre... Madame, d'où peuvent donc venir une résistance et des refus dont il me faudra mourir? J'espère, mon cher comte, que votre raison se rendra à mes motifs, et que, bien convaincu de mon attachement, votre âme prendra une assiette plus calme. Vous m'êtes et vous me serez éternellement plus cher qu'aucun homme du monde, et c'est parce que je vous rends toute la justice qui vous est due, que je me fais l'effort de refuser vos offres... Ah! madame, vous prononceriez cet arrêt si cruel! Songez que ma vie en dépend..... Je vous estime trop, vous m'êtes trop respectable pour que je veuille vous faire partager l'ignominie qui me couvre. Le comte s'écria à ces mots. Ne m'interrompez pas, lui dit-elle avec l'air imposant du malheur: oui, oui, je connois quel est mon sort. La passion vous aveugle, vous ne le voyez pas; mais demandez à vos parens, demandez à votre mère, à tous vos proches, ce qu'ils penseroient de votre alliance avec la veuve de Gaveston; ils en seroient indignés, et ils auroient raison. Devenu

mon mari, ne vous faudroit-il pas épouser mes querelles, et ne seriez-vous pas chargé de mes vengeances? Et contre qui? contre votre famille entière, contre vos plus chers amis. Si vous ne le vouliez pas, songez, mon cher comte, au rôle avilissant que vous me feriez remplir. Songez donc que je suis la veuve de cet homme détesté, et que je ne dois voir en lui que mon époux; songez à quels devoirs je suis condamnée, et voyez si vous pouvez, si vous devez, si même vous voudriez les partager? Il le faudroit pourtant, ou je deviendrois la plus vile des créatures. Non, mon cher comte, non, je ne suis plus, par mes malheurs, digne d'être votre épouse; mais je veux, par mon cœur, être digne de rester à jamais votre amie: aucun nuage n'obscurcira des sentimens si doux et sur lesquels je fonde l'unique bonheur dont je puisse encore jouir. Devenue votre épouse, je ne pourrois, je vous l'avoue, lever les yeux autour de moi; il me sembleroit qu'en me voyant, on se rappeleroit mes anciens torts avec vous; vous me les pardonneriez; le monde ne me les pardonneroit pas. Combien je serois humiliée si l'on pensoit qu'après d'anciens refus, plongée dans la honte et dans la misère, je ne vous ai accepté que pour trouver une ressource dans un état désespéré! Je vous aimerois comme vous méritez

de l'être, on ne le croiroit pas. Je passerois pour la femme la plus fausse, et vous pour l'homme le plus foible. Je ne puis vous répondre d'ailleurs que je pusse, avec vous-même, dans les instans qui devroient être les plus doux, ne pas songer que ces idées cruelles pourroient venir quelquefois vous troubler. L'amour ne dure pas toujours... Ah ! madame, ne m'accablez pas par cette affreuse pensée ! De grâce, ne m'accablez pas ainsi ! Vous ! ne m'être plus aussi chère !.... Je ne vous parle, mon cher comte, que des idées qui pourroient me troubler. Je sentirois tant combien la veuve de Gaveston est indigne de vous, que dans tous les momens ce sentiment troubleroit ma vie, et y jeteroit une amertume que vous ne pourriez en bannir. Je me rappelle le passé, les sentimens que j'eus pour un autre; cet autre m'a possédée; c'étoit par mon choix; j'avois rejeté vos vœux. Je me rappelle, moi, tous ces traits qui vous échappent dans ce moment; mais, quoique vous en puissiez penser à présent, ils ne sont pas de nature à ne jamais vous revenir à l'esprit; la seule crainte en seroit mortelle, et cette crainte, pardonnez, je l'aurois toujours. Il alloit parler, elle l'interrompit encore. Vous m'aimez trop pour vouloir me rendre malheureuse : je le serois. Mes propres sentimens que je ne pourrois vaincre, les

dégoûts de votre famille, dégoûts que je soupçonnerois au moins et que je ne pourrois supporter (c'est dans mon abaissement la fierté qui me reste), et plus que tout cela, les dangers, les malheurs, l'avilissement où je vous exposerois; voilà mes motifs, mon cher comte; ils sont sans réplique, et mon parti est absolument pris. Daignez ne me pas presser davantage, et croyez que l'effort que je me fais est digne de respect. J'attends encore de votre attachement de m'épargner les instances de ma famille; l'honneur de leur maison, leur tendresse pour moi, leur amitié pour vous, leur dérobent dans ce moment le véritable aspect des choses. J'ai besoin de calme et de repos: c'est à vous-même, c'est au comte de Pembrocke que je m'adresse pour obtenir ce repos. Je viens d'éprouver une violente secousse, mais j'ai fait mon devoir; je dois expier mes anciennes erreurs, il est juste...... Croyez, mon cher Pembrocke, croyez aussi que je les expie. A ces mots, elle ne put retenir ses pleurs; les sanglots l'interrompirent. Le comte la serra tendrement dans ses bras, et confondit ses larmes avec celles de cette vertueuse personne. Vous n'aurez point à vous plaindre, lui dit-il; non, vous serez tranquille, et personne ne vous pressera. Vos raisons ne me persuadent pas, je vous l'avoue; mais je les

respecte ; leur source est précieuse à mon cœur, puisqu'elles ne viennent que d'une délicatesse poussée à l'excès. Je vous le répète, vous serez tranquille ; mais ne me réduisez pas au désespoir. Laissez-moi penser que dans quelque temps peut-être vous pourrez vous livrer à des idées moins cruelles, et que je pourrai..... Non, mon cher comte, je ne puis vous abuser, non..... Ah! c'en est trop ! dit-il en se jetant dans un fauteuil avec le mouvement du désespoir ; et ce que je demande, tout chimérique qu'il est, pourroit adoucir mes maux. Vous ne le voulez pas, vous voulez que je meure.... Madame de Cornouaille, avec le regard de la douceur et de la bonté, lui dit : Non, mon généreux ami, non, je ne le veux pas. Si cette idée peut vous consoler et vous soutenir, gardez-la : soyez toujours l'ami le plus cher à mon cœur, et tenez-moi ce que vous m'avez promis.

Madame de Surrey qui rentra, interrompit cet entretien : elle les trouva tous deux baignés de larmes ; leurs regards fixés l'un sur l'autre, n'annonçoient que de l'attendrissement. Elle n'osa leur faire des questions ; mais M. de Pembrocke suffoqué sortit ; et madame de Surrey, ne pouvant résister à sa curiosité, mais tremblant d'interroger sa sœur, le suivit. Il lui ap-

prit ce qui venoit de se passer, et il exigea d'elle et de tous les siens de ne pas presser madame de Cornouaille. Glocester fut le plus difficile à persuader; il le promit pourtant, et tint parole.

Madame de Cornouaille se retira peu de temps après à l'abbaye de..... où elle avoit une sœur religieuse. Mesdames de Surrey et d'Herefort firent en vain leurs efforts pour la retenir avec elles; elle préféra la retraite, et elle y vécut très-long-temps oubliée du monde entier. M. de Pembrocke obtint la permission d'aller souvent la voir dans cet asile : elle le voyoit aussi quelquefois l'été dans la maison de campagne de madame de Surrey, où, tous les ans, elle alloit passer quelque temps dans la belle saison. Il espéra long-temps de vaincre sa résistance; mais madame de Cornouaille, ferme dans ses principes, se montra toujours la même. Le comte, persuadé qu'elle avoit pour lui les sentimens de la plus profonde estime et de l'attachement le plus tendre, parvint, ainsi qu'elle, à cet âge où les passions amorties font place à l'amitié et à la confiance. Ils en éprouvèrent les douceurs jusqu'à la fin de leurs jours; et, dans la vieillesse la plus reculée, ils eurent encore des plaisirs. La fin de ce règne orageux et terrible leur rappeloit, à chaque évé-

nement, ce qui, autrefois, les avoit tant intéressés. La mort de Glocester, tué les armes à la main en combattant pour sa patrie, fut un coup bien douloureux pour madame de Cornouaille. C'étoit dans ces instans que les consolations de M. de Pembrocke lui étoient bien nécessaires et bien douces. La passion publique et déclarée de la reine pour Mortimer, l'élévation des Spencer sur les ruines de Gaveston ; la foiblesse du roi pour ses nouveaux favoris ; les suites funestes de cette foiblesse et des emportemens de la reine ; le duc de Lancastre décapité par ordre d'Édouard ; les honneurs rendus à la mémoire de cet homme si respecté du peuple, honneurs que madame de Cornouaille savoit lui être si peu dus, et qu'elle prévit bien devoir achever la ruine du monarque, en le faisant détester du peuple ; la comparaison du sort du duc de Lancastre avec celui de sa sœur, mademoiselle de Lancastre, morte d'une mort naturelle et qui méritoit bien plus justement le supplice ; les malheurs de l'état, en proie à toutes les divisions ; le roi détrôné enfin et livré à la mort par la reine elle-même ; cette criminelle princesse dépouillée à son tour de son autorité par son fils Édouard III, l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait vus sur le trône ; la détention de Mortimer ; l'inconstance

de la reine et les nouveaux scandales donnés à la nation par son amour pour le comte de Kent; le supplice de ce dernier; et enfin l'emprisonnement de la détestable Isabelle par l'ordre du roi son fils; les vertus naissantes de ce jeune prince; l'espoir qu'il donnoit d'un règne plus heureux; tous ces événemens, pressés et multipliés, faisoient le sujet ordinaire des entretiens de madame de Cornouaille et du comte de Pembrocke qui s'étoit absolument retiré des affaires et de cette odieuse cour. Ils survécurent tous deux à presque tous les acteurs principaux de ce règne : ils apprirent la mort d'Isabelle, après vingt-huit ans de captivité dans le château de Wising. Malgré l'oubli profond où elle étoit tombée, ils regardèrent encore sa fin comme un bonheur pour l'état et pour le roi. Ils furent témoins de la grandeur de ce monarque, et se félicitèrent d'avoir assez vécu pour voir des temps plus heureux que ceux qui avoient affligé leur jeunesse. Tel fut enfin pour eux le pouvoir de la raison, de la sagesse, de la vertu et de la constante amitié, que, malgré les infortunes affreuses et accablantes de madame de Cornouaille, malgré la passion toujours malheureuse de M. de Pembrocke, l'un et l'autre, sans foiblesse comme sans remords, passèrent une vie douce dans les temps les plus ora-

geux, et parvinrent au seul bonheur qu'on puisse espérer dans la dernière vieillesse, celui du témoignage d'une âme pure, de la considération de ses proches, et des douceurs d'un attachement inaltérable.

FIN DU RÈGNE D'ÉDOUARD II.



LETTRES
DE MADAME DE TENCIN
A MONSIEUR DE RICHELIEU.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 18 juin, 1748.

JE vous ai annoncé ce matin, par une lettre que j'ai fait mettre à la poste, la réception des vôtres, par le courrier du maréchal. Mon frère vous rendra compte, et à lui, des avis qu'il a donnés. S'ils ne sont pas suivis, ce n'est pas sa faute; il n'a rien à se reprocher comme bon François.

Vous avez raison de me dire, mon cher duc, que je raisonne et raisonnerai pantoufle, si je veux conclure de certain caractère par ce que j'ai vu et lu. Il est vrai que rien n'y ressemble. Ce que je vous ai mandé, par exemple, sur le choix qu'on a fait pour n'être pas trompé, sur le choix de..... ne vous paroîtroit-il pas incroyable, si vous ne connoissiez pas le terrain?

Mon frère est fort déterminé à dire au roi qu'il s'est trompé sur les lettres de la poste ; il en parlera auparavant à madame de La Tournelle. Peut-être cet avis sera favorable à Jannelle ; il n'y a rien de bon à faire que par lui. Il ne faudroit pas cependant cesser d'agir par la voie de Poissonneau ; il faudra que vous fassiez agir mon frère sur ce plan ; j'en ferai sûrement de même ; il suffit que ses lettres s'adréssent ici à quelqu'un de nom. Il n'est pas nécessaire que les lettres soient nommées ; il suffit de supposer qu'elles sont connues de celui à qui elles seront présentées.

Comme cette lettre ne partira pas par un courrier du maréchal, je ne vous écris pas aussi à mon aise que si c'étoit par cette voie. Je me méfie des courriers qui partent par ordre des ministres. Il faut pourtant que je vous fasse une confidence, sur laquelle je vous prie de me garder le secret. Je ne veux pas faire de peine à madame du Châtelet, et je lui en ferois beaucoup, si ce que je vais vous dire étoit divulgué par quelqu'un qui pût le savoir d'elle. Voici ce que c'est : On a publié que Voltaire étoit exilé, ou du moins, que, sur la crainte de l'être, il avoit pris la fuite. Mais la vérité est qu'Amelot et Maurepas l'ont envoyé en Prusse, pour sonder les intentions du roi de Prusse à notre égard. Il doit venir rendre compte

de sa commission, et n'écrira point, dans la crainte que ses lettres ne soient interceptées par le roi de Prusse, à qui il doit faire croire, comme aux autres, qu'il a quitté ce pays très-mécontent des ministres. S'il réussit, ces messieurs seront bien attrapés. Si le roi de Prusse déclaroit qu'il ne veut pas passer par leurs mains, et qu'il nommât madame de La Tournelle pour celle en qui il veut placer sa confiance! Je vous donne tout ceci sous le secret : on m'a imposé la condition de n'en parler à personne au monde; mais je ne crois pas y manquer que de vous en parler : c'est une restriction tacite que je fais toujours avec moi-même, quand je m'y engage, sur-tout quand ce sont des choses qu'il peut être de quelqu'importance que vous sachiez. Madame du Châtelet vous le diroit sûrement, si vous étiez ici, et ne vous l'écriroit pas, dans la crainte que ses lettres ne soient vues. Elle croit que Voltaire seroit perdu, si le secret échappoit par sa faute. Ne faites, je vous prie, jamais mine d'en être instruit, du moins par moi; car ce secret est à peu près celui de la comédie. Amelot a très-habilement écrit plusieurs lettres à Voltaire, contresignées; le secrétaire de Voltaire l'a dit, et le bruit s'en est répandu jusque dans les cafés. Il est pourtant vrai que la chose ne peut réussir que par une con-

duite contraire; que le roi de Prusse, bien loin de prendre confiance en Voltaire, sera au contraire très-irrité contre Voltaire, s'il découvre qu'il l'a trompé, et que ce prétendu exilé est un espion, qui va sonder son cœur et abuser de sa confiance. Il n'est pas possible que vous puissiez écrire à Voltaire, à moins qu'il ne vous ait écrit lui-même de La Haye. Il seroit trop dangereux de lui écrire à Berlin. Le roi de Prusse, qui en use apparemment chez lui comme on en use ici, verroit votre lettre, à moins que vous n'ayez quelque voie sûre, ce que je n'imagine pas. Sur-tout laissez croire à Voltaire et à madame du Châtelet que vous avez appris la chose par les petits cabinets, ou par quelqu'un qui écarte de moi les soupçons. Je fis sentir, hier au soir, à madame du Châtelet, que c'étoit vous, qui le premier aviez imaginé d'envoyer Voltaire; que vous aviez gagné le maréchal de Noailles, qui s'y étoit d'abord opposé, et que vous aviez préparé, d'ailleurs, les choses de façon que les ministres ne trouvassent aucun obstacle quand ils le proposeroient au roi. M. Amelot et M. de Maurepas sont les seuls qui ont parlé à Voltaire; je crois cependant qu'Orry est dans la confidence. Je ne sais si d'Argenson y est aussi; pour mon frère, on ne lui a rien dit. Il est vrai que lorsqu'il en a parlé

sur la publicité, on ne lui a pas nié. Maurepas lui dit : Ce n'est pas pour négocier, comme vous pouvez bien le penser. Vous voyez, par là, le cas que ces messieurs font de Voltaire. Je n'ai pas encore dit ce trait-là à madame du Châtelet, mais je le lui dirai. Elle croit que le roi de Prusse ne voudra pas négocier vis-à-vis le petit Amelot. Mais comment faire pour en instruire le roi? Voila la difficulté; car Voltaire ne correspond qu'avec Amelot. Donnez-moi votre avis là-dessus.

Quelle joie, mon cher duc, c'eût été pour moi, si je vous avois vu arriver avec les étendards! Je crois que je n'aurois eu de ma vie de plaisir plus sensible; c'est bien pour le coup que vous auriez été lieutenant-général! Vous le serez infailliblement à la fin de la campagne, et vous avez raison de ne pas consentir qu'on fasse quelques démarches sur cela. Mais voici un cas où l'on pourroit en faire; c'est s'il y avoit quelque charge vacante à la cour; le cas a failli arriver. M. de Rochechouart a été très-mal; je l'appris, et je ne savois comment m'y prendre pour avertir madame de La Tournelle. Mandez-moi, je vous prie, si je puis et dois faire quelque chose en pareille occasion.

Il ne faut pas vous tromper sur le maréchal de Noailles. On publie ici qu'il auroit pu battre les

Anglois, et charger leur arrière-garde; qu'il a perdu deux jours très-mal à propos. Les ministres autorisent ces bruits et y donnent occasion. Maurepas ne s'y oublie pas; je sais qu'on a parlé de ce ton-là chez votre cousine d'Aiguillon, et que Maurepas a eu l'indiscrétion de tenir le même langage à ses amis.

Vous ne sauriez rendre un plus grand service à mon frère, que de lui donner vos avis; il en profite tout du mieux qu'il peut; mais en vérité, le terrain est bien mobile; on ne sait où appuyer le pied. Vous serez instruit par lui-même des choses qu'il a proposées. Il a encore relevé, dans le dernier conseil, une bévue grossière d'Amelot, que les autres ministres avoient laissé passer, quoiqu'elle pût avoir les suites les plus fâcheuses. Que pensez-vous de ce que je vais vous dire? Le roi n'a pas répondu à deux lettres que mon frère lui a écrites, quoique la dernière, sur-tout, méritât du moins qu'il lui fît une politesse.

Vous vous souviendrez que les deux derniers grimoires sont par ordre de date, et que par conséquent le dernier reçu est le quatrième, quoique le copiste ait mis un trois au commencement. Il faut aussi, quand nous voudrons parler véritablement de tel ou tel, que nous ajoutions à leurs noms une épithète comme : cette pauvre mada-

me du Châtelet, ainsi des autres. Maurepas et les autres sont toujours plus contraires à mon frère. Pour moi, je suis persuadée qu'ils le desservent autant qu'ils peuvent dans leurs travaux particuliers. Quel remède à cela? Je n'en vois aucun, que de continuer son devoir.

Si le maréchal souhaite de bonne foi d'aller en avant, mon frère le sert sur les deux toits; il opinera encore demain fortement sur cela. Je doute que les autres ministres soient de son avis, à moins qu'ils ne croient que le maréchal fera de travers et se déshonorera; car il faut que lui et ses enfans soient bien persuadés, une fois pour toutes, qu'ils feront tout leur possible pour décrier un homme qui est dans le conseil et qui parle au roi. M. de Mirepoix prend crédit et il est occupé; le roi le regarde comme un homme simple, et ne pense pas que cette simplicité cache une ambition démesurée.

Le roi a beaucoup de penchant à la dévotion: quelqu'un qui le voit de près m'a dit qu'il étoit convaincu qu'il seroit bientôt dévot. En ce cas-là, gare madame de La Tournelle; elle seroit bien sûrement jetée au feu.

Croyez-vous que mon frère doive continuer ses soins dans les occasions importantes, malgré le peu d'attention que le roi paroît y faire? Com-

me vous connoissez son genre et son goût, et que vous connoissez aussi mon frère, c'est à vous à décider. Au reste Chaban fait des merveilles aussi bien que Marville : je leur ai donné les instructions que j'avois reçues de vous ; ils s'y conforment exactement. Que dites-vous de ce que le secret des lettres est confié à Dufort? Il en a fait confidence aux trois ministres ; j'en juge de ce que les commis même de Maurepas en sont instruits.

Marville dira au roi ce qu'il sait des lettres : c'est, je crois, tout ce qu'il y a de mieux pour le désabuser, et pour lui faire tourner ses vues sur Janelle.

Je ne doute pas que les Anglois ne répandent de l'argent ici ; c'est un point bien important, et sur lequel le maréchal de Noailles ne doit pas garder le silence. S'il parloit le même langage que Poissonneux, je crois qu'il feroit très-bien, et que vous devriez l'y engager. L'abbé a dit la même chose à madame de La Tournelle : reste à savoir si elle y a fait attention. Envoyez des lettres, comme je vous l'ai mandé. Elles sont toujours bonnes, puisqu'elles ne peuvent faire de mal.

Dès que la comédie sera jouée sans nom d'auteur, et qu'elle sera sous la protection de quelqu'un dont le nom soit connu, cela suffit. Je vous envoie la réponse à la lettre que vous m'aviez

adressée. Je me flatte que M. de La Motte est toujours mieux; mandez-moi exactement ce que vous en savez. Astruc veut qu'il aille à Plombières; faites-l'y aller, au nom de Dieu. A propos d'Astruc, ne vous donnez pas la peine de lui écrire; vos complimens sont suffisamment faits par moi. Comptez sur des soins de sa part, tels que vous pourrez le désirer. Ma santé va bien présentement : je n'ai plus de fièvre ; et, ce qui est bien plus essentiel, je ne sens plus de mal au foie. Je vous embrasse, mon cher duc. Je suis agitée par deux sentimens contraires : je voudrois qu'on se battît, et je le crains à la mort. Vous savez que je vous aime; mais vous ne le savez pas au point où cela est. Je vous ai envoyé les chansons par la poste. L'ombre de Louis XIV est, à ce qu'on dit, pleine de belles choses; elle ne paroît pas encore.

LETTRE II.

Versailles, 22 juin 1743.

Mon frère a dû vous écrire, mon cher duc, que nos grands sujets de joie ont été de peu de durée. On a cru avoir beaucoup gagné de déterminer le roi à faire quelque chose sur la poste; mais, comme à son ordinaire, il a fait tout de travers, et le mal n'est pas moindre qu'il étoit. Les secrets de la poste sont entre les mains de trois personnes, Maurepas, Amelot, et Orry. Dufort n'agit que d'après leur avis; comme fermier, il a tout sujet de les ménager; de façon que le roi ne voit guère que ce qu'ils veulent, et il ne peut jamais être instruit de la vérité. Il faudroit qu'il eût un homme à lui, qui n'eût aucune relation avec ses ministres qui auront toujours intérêt à ne faire voir que ce qui ne pourra pas leur nuire.

Je ne sais jusqu'à quel point ce moyen de pénétrer dans le secret des autres peut être approuvé. Mis en usage par Louis XIV, il a été bien perfectionné sous ce règne-ci; mais au moins, puisqu'on s'en sert, il faut qu'il puisse devenir utile au roi, et non pas seulement aux ministres pour le mieux tromper. Il faudroit, je crois, é-

crire, à madame de La Tournelle, pour qu'elle essayât de tirer le roi de l'engourdissement où il est sur les affaires publiques. Ce que mon frère a pu lui dire là-dessus, a été inutile; c'est, comme il vous l'a mandé, parler aux rochers. Je ne conçois pas qu'un homme puisse vouloir être nul, quand il peut être quelque chose. Un autre que vous ne pourroit croire à quel point les choses sont portées. Ce qui se passe dans son royaume paroît ne pas le regarder; il n'est affecté de rien; dans le conseil il est d'une indifférence absolue; il souscrit à tout ce qui lui est présenté. En vérité, il y a de quoi se désespérer d'avoir affaire à un tel homme. On voit que dans une chose quelconque son goût apathique le porte du côté où il y a le moins d'embarras, dût-il être le plus mauvais.

Le maréchal de Broglie sollicite son retour en France : il veut faire une retraite précipitée qui ruinera toutes nos affaires, et il paroît que le duc d'Argenson le seconde, tout inepte qu'il soit, pour jouer un tour au maréchal de Belle-Isle qu'il déteste. C'est à qui fera plus mal; et le maître voit tout cela de sang-froid. Chacun vise à la première place, Maurepas sur-tout, tout médiocre qu'il soit; mais ce sont ces gens-là qui se croient les plus capables.

On parle d'un accommodement entre l'Empe-

reur et la reine de Hongrie; mais on doute qu'il puisse avoir lieu; ce n'est pas quand on a perdu ses avantages, et qu'on s'est très-mal enfourné, qu'on peut tirer quelque parti pour ses alliés. Quand on auroit voulu faire exprès tout de travers, on n'auroit pas mieux réussi qu'on a fait. D'Argenson paroît jouir de tout ce qui arrive pour perdre Belle-Isle. On soupçonne fort que notre ami Maurepas est vendu au ministère anglois, parce qu'il est le premier à témoigner son opposition pour faire quelque chose par mer. Il a cependant reçu des sommes assez considérables pour la marine, qui n'est pas dans l'état où elle devroit être : on se contente de le dire, et voilà tout.

Le roi est toujours fort assidu auprès de madame de La Tournelle, qui cependant n'obtient aucune grâce marquée. On dit qu'elle est fière et ne veut rien demander. C'est une femme qui annonce de l'énergie, et je crois que, pour son bien et le nôtre, il seroit très-essentiel qu'elle pût se lier avec mon frère. Elle ne prend aucun parti. Je suis bien fâchée que vous ne puissiez pas être toujours ici pour la déterminer à quelque chose.

Les nouvelles de la Bavière sont en pis, comme vous le savez; on ne fait partout que des sottises : mais je crois qu'à la fin on en fera tant

qu'il y aura un bouleversement dans toutes les affaires. On prétend que le roi évite même d'être instruit de ce qui se passe, et qu'il dit qu'il faut encore mieux ne savoir rien que d'apprendre des choses désagréables. C'est un beau sang-froid! Je n'en aurai jamais tant, quoique cela me regarde bien moins que lui. Adieu, mon cher duc; faites envoyer la lettre en question, comme je vous en ai prié.

LETTRE III.

De Passi, 24 juillet.

Mon frère a envoyé au roi le mémoire ci-joint, et vous verrez, mon cher duc, combien il désire qu'on fasse la paix, puisqu'on réussit si mal à faire la guerre. Je pense bien, comme vous, qu'on peut encore humilier la maison d'Autriche; mais vous conviendrez avec moi que le premier coup est manqué. On pouvoit faire une superbe campagne, et vous en avez vu le résultat. Le projet du maréchal de Belle-Isle étoit très-bien conçu; on auroit été à Vienne, au lieu de fuir de la Bohême, et le roi de Prusse n'auroit pas eu de raison pour faire sa paix particulière. Dans le fait, ce prince a tenu sa parole en entrant dans la Silésie, comme il l'avoit promis. Vous vous rappelez qu'alors nous dîmes vingt fois que la reine de Hongrie étoit perdue, et elle devoit l'être; mais il falloit un prince de la trempe de Frédéric.

Quand il vous adressa son envoyé, pour proposer au roi d'attaquer en même temps la reine de Hongrie, quand il entreroit en Silésie, malgré mon désir de voir tout en beau, je n'eus pas une très-grande opinion de ce qui devoit arriver,

à cause de la nonchalance du maître. Vous devez vous ressouvenir que, quand vous vous fîtes annoncer à Choisy, dans un moment où il étoit en tête à tête avec madame de La Tournelle, pour lui faire part des propositions du roi de Prusse, il ne montra aucun empressement pour recevoir l'envoyé qui vouloit lui parler, sans conférer avec les ministres. Ce fut vous qui le pressâtes de vous donner une heure pour le lendemain ; vous fûtes étonné vous-même, mon cher duc, du peu de mots qu'il articula à cet envoyé, et de ce qu'il étoit comme un écolier qui a besoin de son précepteur. Il n'eut pas la force de se décider ; il fallut qu'il recourût à ses mentors, qui, par leur lenteur et par la manière dont ils disposèrent les choses, firent manquer l'opération. Le roi de Prusse jugeoit Louis XV d'après lui ; il crut qu'après avoir examiné les avantages qui devoient résulter de cette guerre, il se détermineroit de lui-même, et, gardant le secret sur les préparatifs qu'il auroit fait faire, il n'en auroit déclaré l'objet qu'au moment d'éclater ; mais il avoit mal vu, et il ne tarda point d'abandonner un allié dont il reconnoissoit la nullité, quand il eut retiré tous les avantages qu'il attendoit de la campagne.

Comment, mon cher duc, en ayant été témoin de toutes ces choses, pouvez-vous encore espé-

rer qu'on tire grand parti de la guerre? Le meilleur parti qu'on puisse prendre, selon moi, c'est qu'on fasse la paix, et je suis bien du sentiment de mon frère là-dessus. Ce ne sera certainement pas celui de d'Argenson qui, voulant être de plus en plus en crédit, désirera la guerre, pour influer davantage dans le ministère, et pour ses amis. S'il l'emportoit, il faudroit alors que madame de La Tournelle prît la résolution de parler au roi, pour qu'il prît d'autres mesures pour la campagne prochaine. Mon frère ne seroit pas très-éloigné de croire qu'il seroit très-utile de l'engager à se mettre à la tête de ses armées. Ce n'est pas qu'entre nous, il soit en état de commander une compagnie de grenadiers; mais sa présence fera beaucoup; le peuple aime son roi par habitude, et il sera enchanté de lui voir faire une demande qui lui aura été soufflée. Ses troupes feront mieux leur devoir, et les généraux n'oseront pas manquer si ouvertement au leur. Dans le fait, cette idée me paroît belle, et c'est le seul moyen de continuer la guerre avec moins de désavantage. Un roi, quel qu'il soit, est pour les soldats et le peuple ce qu'étoit l'arche d'alliance pour les Hébreux; sa présence seule annonce des succès.

On est toujours très-mécontent du duc de Grammont; on prétend qu'il assure avoir eu des or-

dres de son oncle pour attaquer; il paroît cependant, qu'excepté dans quelques têtes, le maréchal prend bien dans le public.

On doit traiter les affaires de la Suède, et si on lui donnera cinq cent mille livres sur un million qu'elle demande, reste de six qu'on lui a promis pour trois ans. Je crains que votre silence ne soit causé par vos occupations militaires qui annonceroient une seconde affaire; j'en suis d'une inquiétude affreuse. Je sais que vous ne craignez pas plus de vous battre que d'attaquer une jolie femme, et je crains toujours d'apprendre une fâcheuse nouvelle; vous serez bien mieux ici. Si vos coups de fusil menoient à quelque chose, je patienterois par nécessité; mais s'exposer à se faire tuer pour rien, c'est une fort vilaine plaisanterie, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais. Rassurez-moi vite, et ne doutez pas de ma tendre amitié.

LETTRE IV.

1er. aout.

Il est décidé, mon cher duc, qu'il n'y a rien de bon à faire ici. Mon frère est si dégoûté de tout ce qui se passe, que je vous ai déjà marqué que sans moi il partiroit pour Lyon ; il n'est plus d'humeur à rompre des lances pour les intérêts de l'état, quand il voit tous les jours qu'ils ne touchent personne, pas même le souverain. Il a dû vous dire que d'Argenson avoit écrit une lettre ridicule au maréchal ; que le roi l'avoit sûrement vue, et qu'il n'y avoit seulement pas pris garde. Il voit que ses ministres agissent continuellement contre lui, et il a l'air d'abandonner à leurs tracasseries un bon serviteur qu'il aime ; concluez de là ce qu'on peut attendre de son amitié. Je crois que tant que le gouvernement sera tel qu'il est, c'est vouloir se battre la tête contre un mur que d'entreprendre de faire quelque chose ; tous ceux qui travailleront avec le roi seront toujours les maîtres dans leur tripot. Mon frère est révolté, et je le suis aussi, de ce qu'il n'a témoigné aucun ressentiment contre le maréchal de Broglie qui, de l'aveu de tout le monde, a si mal fait

son devoir. Le maréchal de Belle-Isle a raison de dire qu'il est impossible de rien faire de bon, à moins de faire maison neuve. Il n'y a aucun ministre qui ne soit de cent pieds au-dessous de sa place. Ayez grand soin de brûler exactement mes lettres, ou au moins de n'en égarer aucune; car je sens que j'ai besoin de soulager mon cœur, en vous disant tout ce que je pense. Encore une fois, je sens malgré moi un fonds de mépris pour celui qui laisse tout aller selon la volonté de chacun. Il n'y a point d'exemple qu'un prince ne soit ému que très-foiblement, et encore pour un instant, soit du bien, soit du mal; il a besoin d'être gouverné. Le poids des rênes de l'état est trop pesant pour lui, et, puisqu'il est, et sera toujours de nécessité qu'il les confie à quelqu'un, j'aurois mieux aimé que ce fût à mon frère. Cela eût été également plus utile pour vous: nous ne tenons à rien, et vous auriez eu sur nous toute l'influence que l'amitié peut donner.

On m'assure que c'est cet empire que veut prendre par degrés madame de La Tournelle. Je la crois plus faite qu'une autre pour réussir; mais il faudroit qu'elle ne quittât pas son trop foible amant, qui prendra d'un ministre des idées qu'il croira bonnes, et dont il ne voudra pas se dé-

partir. Nous pourrions, je crois, lui être d'un grand secours. Si elle a ce projet, je crois bien qu'elle ne vous l'écrira pas; mais, si vous étiez ici, vous pourriez découvrir s'il en est quelque chose. Elle est assez impérieuse pour vouloir dominer, et je ne serois pas éloignée de croire, qu'en succédant à ses sœurs, elle ait eu l'ambition de prétendre à une plus grande autorité; au surplus, il vaut mieux que ce soit elle qu'une autre, et elle ne peut faire pis que ce que nous voyons; elle doit s'attendre à livrer un combat à mort avec les ministres, et je désire de bon cœur qu'elle puisse les terrasser; il faut pour cela de la tenue dans ses idées, et elle paroît en avoir. Les gens de bonne foi et qui voient juste ne peuvent qu'être très-contens d'elle.

Il faut d'abord, je crois, qu'elle tâche d'obtenir la confiance entière du roi, pour qu'il ne se prévienne pas en faveur d'un ministre qui lui évitera la peine du travail. Il n'aime pas à s'appesantir sur les affaires, et tout homme qui lui fera un tableau fidèle, mais énergique, de la situation présente, sera bientôt éconduit. On voit qu'il va au conseil pour la forme, comme il fait tout le reste, et qu'il en sort comme soulagé d'un fardeau qu'il est las de porter. Une femme adroite sait mêler le plaisir avec les intérêts généraux, et

parvient, sans ennuyer son amant, à lui faire faire ce qu'elle veut. Mon frère pourroit la voir à ce sujet, et j'ai assez d'amour-propre pour croire que je pourrois être un des ressorts principaux de la grande machine qu'elle a dessein de mettre en mouvement. Qui mieux que vous, cher duc, peut la décider sur cela?

Je dois vous prévenir, en amie, qu'on cherche à vous mettre mal avec elle. On sent qu'avec de l'esprit, des connoissances et l'amitié de la favorite, vous pouvez faire beaucoup, et c'est ce qu'on ne veut pas. On juge bien que vous serez trop fort étant uni avec madame de La Tournelle, et on cherche à vous en séparer pour vous combattre avec plus d'avantage. Je saurai d'où le coup peut venir, et nous pourrions aisément le parer. Je ne serois pas surprise que Maurepas trempât là-dedans; c'est un homme faux, jaloux de tout, qui, n'ayant que de très-petits moyens pour être en place, veut miner tout ce qui est autour de lui pour n'avoir pas de rivaux à craindre. Il voudroit que ses collègues fussent encore plus ineptes que lui pour paroître quelque chose. C'est un poltron, qui croit toujours qu'il va tout tuer, et qui s'enfuit en voyant l'ombre d'un homme qui veut lui résister; il ne fait peur qu'à de petits enfans. De même Maurepas ne sera un grand homme qu'a-

vec des nains, et croit qu'un bon mot ou qu'une épigramme ridicule vaut mieux qu'un plan de guerre ou de pacification. Dieu veuille qu'il ne reste plus long-temps en place, pour nos intérêts et ceux de la France ! Je vous manderai plus au long tout ce que j'apprendrai. Adieu, mon cher duc; malgré toutes nos peines, nous ne parviendrons jamais à faire voir les choses au roi avec des yeux éclairés; il est entouré de gens qui abusent continuellement de son autorité, et on diroit qu'il a juré de ne pas s'en apercevoir.

LETTRE V.

Paris, le 13 aout 1743.

Je vous écris par un courrier du maréchal. Il m'étoit bien nécessaire de pouvoir vous parler en liberté, mon cher duc; j'ai amassé bien des choses différentes qu'il faut que vous sachiez. Je les écrirai comme elles se présenteront à mon esprit; je commence : L'abbé de Broglie a écrit à d'Argenson que la pénitence de son frère étoit assez longue, qu'il falloit lui permettre de venir à la cour, et que, si on ne le lui permettoit pas, il y viendroit tout de même. D'Argenson, étonné de ce style, alla chez M. de Châtillon pour l'engager à faire prendre patience au maréchal de Broglie. On lui a promis qu'il reviendroit en septembre; il me semble qu'il faut en conclure que le maréchal a des lettres des ministres qui lui disent de ramener son armée, ou qu'il en a de son frère autorisé par les ministres. L'inquiétude, le trouble même que d'Argenson montra à la réception de la lettre de l'abbé, me fait croire qu'il a eu part aussi bien que tous les autres ministres, à la pitoyable conduite du maréchal : si le roi étoit servi fidèlement par ceux qui sont com-

mis à la poste, il seroit instruit de tout ce qui s'est fait sur cela et sur bien d'autres choses. Les plaintes contre d'Argenson sont générales. Le comte de Saxe est un des plus forts plaignants. On dit tout haut qu'il ne sait pas un mot de sa besogne, qu'il est sec, glorieux et inabordable. Je vous écrivis hier par le courrier, sur Amelot. Je crois qu'il faut attendre votre retour pour frapper de grands coups. Je crains avec raison qu'on ne travaille pour un autre que celui que vous voudriez. L'union ne peut être trop grande entre mon frère et le maréchal de Noailles. Il n'y a que cette union qui puisse les mettre à couvert de la mauvaise volonté des ministres. C'est à vous, mon cher duc, à la maintenir et à l'augmenter. M. d'Aumont a écrit ici qu'il étoit dans la plus parfaite union avec M. d'Agen. J'ai cru devoir vous en informer; mais vous sentez bien qu'il ne faut rien dire qui puisse faire des tracasseries, et que, si vous montriez que vous êtes instruit, on remonteroit bien vite à la source. Les ministres décrient le maréchal de Noailles autant qu'ils le peuvent. Il doit être assuré qu'ils n'oublieront rien pour le culbuter.

Ce que je vous avois mandé sur le besoin que madame de La Tournelle avoit d'argent, n'a eu aucune suite. Sur la réponse qu'on lui fit de ma

part, qu'il y avoit plusieurs moyens, et tous faciles de lui en faire avoir, mais qu'il falloit que le roi dît un mot, elle répondit qu'il falloit attendre; que le moment n'y étoit pas propre; que peut-être la chose se feroit tout naturellement de la part du roi. Je n'ai pas été fâchée de ce retardement, parce que j'aime mieux, si la négociation a lieu, qu'elle passe par vous.

Rien dans le monde ne ressemble au roi; il a peur que mon frère ne lui fasse faire ce qu'il voudroit, s'il venoit à lui parler; du moins, je ne puis attribuer qu'à cette crainte la conduite singulière qu'il a avec lui. Les lettres vont toujours entr'eux; il y répond assez régulièrement, et même plus qu'il ne faisoit; et tout cela n'aboutit à rien, ou du moins à pas grand'chose.

Les ministres sont très-contens; aucun ne s'embarrasse de la chose publique; le maréchal et mon frère sont les seuls qui s'y intéressent; il faut bien se servir de votre d'Argenson, quoique vous le connoissiez pour mauvais, quand vous êtes parti. Il n'est pas devenu meilleur; mais il faut prendre patience et dissimuler. L'éclat seroit encore pis, et votre position plus désagréable. Il n'est pas douteux que le roi ne s'accommode, et ne se soit accommodé de ce qu'il trouve de bon et à sa bienséance dans les lettres de mon frère; vous en

trouverez la preuve, si vous vous souvenez de ce que vous y avez vu, et qui appartenoit au duc d'Agen. Les droits de l'amirauté détruits ont fait un très-bon effet dans le public. M. de Maurepas a dit à un de ses confidens que c'étoit le roi qui lui avoit dit le premier qu'il vouloit les supprimer en totalité; mais que lui, Maurepas, avoit réglé la chose comme elle paroît. On lui a représenté qu'il avoit eu grand tort de ne pas consentir à l'abolition entière de ces droits; il a répondu que c'étoit pour le bien; et il a appuyé son sentiment ou plutôt son dire, par un sophisme. On voit bien qu'il a voulu faire sa cour à madame de Toulouse; aussi lui a-t-elle écrit qu'elle n'oublieroit jamais ce qu'il avoit fait pour son fils, et qu'un ami tel que lui ne pouvoit être conservé avec trop de soin. On parle toujours de Chavigny; je ne crois pas cependant qu'on le mette à la place d'Amelot; mais je crois qu'on le fera travailler. Il sera aisé de s'en apercevoir; rien n'est si obscur que ce qu'il écrit. Vous savez qu'il s'est tenu des conseils à Choisy.

Les lettres ont fait sûrement impression sur madame de La Tournelle; j'en juge parce qu'une des choses qu'on lui conseilloit a eu lieu. Votre défunte poule est très-bien à la cour de Maurepas; elle y soupe souvent, et a de grandes con-

versations avec lui. Les lettres l'ont appris à madame de La Tournelle. Vous ne m'avez jamais parlé de Silhouette ; ne le voyez-vous pas ? J'ai envie de lui écrire ; et, pour ne rien faire de mal à propos, je vous enverrai une lettre ouverte ; vous la cacheterez avec une tête. M. de Turgi veut avoir la croix de Saint-Louis. Comme je crois qu'il est de votre intérêt de le garder auprès de monsieur votre fils, mon frere sollicitera vivement cette croix ; il en parle, non-seulement à d'Argenson, mais au chef des bureaux ; je souhaite vivement la réussite. Janelle fait assurément du mieux qu'il peut, et Marville fait très-bien ; il parle convenablement quand l'occasion s'en présente, quoique ce ne soit pas aussi fortement qu'il faudroit.

Ce 14 août 1743.

Amelot a encore couché à Choisy. Il paroît que c'est une distinction que le roi a voulu lui donner ; car il avoit travaillé la veille, et il ne travailla pas le lendemain. Je vous envoie la lettre pour Silhouette ; elle ne contient rien, comme vous le verrez, que des généralités. Madame d'Armagnac m'a dit qu'il y auroit de l'imprudence à dire les mauvais offices que les ministres rendent au maréchal. Adieu, mon cher duc, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VI.

Paris, 30 septembre 1743.

JE suis charmée que vous soyez d'avis, mon cher duc, que le roi ouvrira les yeux, mais que ce sera trop tard. Vous êtes bien bon de croire encore cela, je suis plutôt d'avis qu'il ne les ouvrira pas; ou, s'il les ouvre jamais, qu'il n'en sera ni plus ni moins. Il faudroit une détermination; il n'en aura dans aucun temps. Mon frère assure qu'il met les choses les plus importantes, pour ainsi dire, à croix ou à pile dans son conseil, et vous pouvez voir où cela mène. Je suis étonnée qu'avec votre sagacité, vous puissiez conserver l'ombre de l'espérance; mais vous êtes comme ces femmes qui parlent toujours de ce qu'elles désirent, tout impossible que cela soit. Souvenez-vous bien, mon cher duc, que le roi sera toujours mené et plus souvent mal que bien. On croiroit qu'il a été élevé à croire que, quand il a nommé un ministre, toute sa besogne de roi est faite, et qu'il ne doit plus se mêler de rien. C'est à celui qu'on lui a désigné à tout faire; cela ne doit plus le regarder; c'est l'affaire de celui qui est en place. Voilà pourquoi les Maurepas, les d'Argen-

son sont plus maîtres que lui. Si on lui fait entendre qu'il a choisi un homme incapable, ou un fripon; n'importe, il est là, et il doit y rester, jusqu'à ce qu'un plus adroit le supplante. Son autorité est divisée méthodiquement, et il croit sur parole chaque ministre, sans se donner la peine d'examiner ce qu'il fait. Je ne puis mieux le comparer, dans son conseil, qu'à monsieur votre fils qui se dépêche de faire son thême dans sa classe pour en être plutôt quitte: aussi peut-on dire que c'est un conseil pour rire? On n'y dit presque rien de ce qui intéresse l'état; et, après une lecture rapide de l'affaire qu'on veut traiter, on demande à ceux qui sont là leur avis sur-le-champ, quand il faudroit quelquefois une mûre délibération pour prononcer. Ceux qui voudroient s'occuper sérieusement du bien général, sont obligés d'y renoncer ou sont dégoûtés d'agir par le peu d'intérêt que le roi a l'air d'y prendre, et par le silence qu'il garde. Je vous l'ai déjà mandé, on diroit qu'il n'est pas du tout question de ses affaires. Il est bien malheureux qu'il ait été accoutumé de bonne heure à envisager celles de son royaume comme lui étant personnellement étrangères; ainsi, quoique vous en pensiez quelquefois et moi aussi, il sera toujours le même.

Vous savez ce qu'on a fait pour Marceux; c'est

encore une nouvelle preuve de ce que je viens d'avancer. Comment a-t-on osé faire un pareil choix, et comment le maître a-t-il pû y souscrire? Cela dit plus que toutes mes phrases.

J'ai vu madame de Rohan qui m'a parlé cette fois-ci bien plus clairement sur votre compte. Elle vous distribue tous les torts; et vous savez qu'un juge, qui n'entend qu'un avocat, a bien de la peine à ne pas se laisser prévenir par lui. Je ne sais si au juste vous en voulez finir avec elle; mais elle me paroît très-déterminée à rompre avec vous. Je sais, mon cher duc, que vous savez vous conduire parfaitement; mais je croirois qu'il faut ménager une femme qui peut nuire, et qu'un ennemi de plus est bon à éviter; vous faites si peu de frais pour plaire, qu'il ne vous coûtera pas beaucoup de soins pour lui ôter toute idée de vengeance si naturelle aux femmes.

Madame de Boufflers a beaucoup parlé de vous à mon frère, à ce qu'il m'écrit; il la trouve très-aimable, et c'est une raison pour que les lettres qu'elle doit vous écrire vous paroissent plus intéressantes. Ils ne sait si elle auroit quelque doute sur le maréchal de Noailles; car elle lui a demandé si ses lettres vous parvenoient bien exactement. Soupçonneroit-elle de la mauvaise foi dans le maréchal? J'ai peine à le croire; on fait bien

de regarder avec attention l'endroit où l'on met le pied ; on n'est ici entouré que d'écueils ; il est bien difficile de ne pas tomber dans quelques-uns.

La Mauconseil est toujours très-bien avec la d'Argenson ; elles n'ont cessé de se voir à la petite maison de Neuilly. Cette femme est à toute main ; l'intrigue est son élément ; elle court du d'Argenson chez le maréchal de Coigny ; elle veut absolument se donner un air important. Vous aurez toujours à volonté sa personne, mais non pas son cœur. Il est aux circonstances, rarement à l'amitié.

LETTRE VII.

18 novembre 1743.

JE croyois que la lettre que je vous ai écrite partiroit par le courrier du maréchal; mais elle arriva trop tard à Fontainebleau. Je vous écris encore par Chavigny; il vous dira bien des choses, il a vu par lui-même la pétaudière qui règne ici. Questionnez-le bien amplement; il vous en dira peut-être encore plus qu'à moi.

Comptez que chaque ministre est maître absolu dans son département, et, comme il n'y a point de réunion, que personne ne communique, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut faire, à moins que Dieu n'y mette visiblement la main, il est physiquement impossible que l'état ne culbute. Chavigny, qui a la plus mauvaise opinion d'Amelot, prétend qu'il a bien observé, pendant la dernière heure qu'il a été entre le roi et lui, la contenance du roi; il en conclut que le roi n'est point mal disposé pour Amelot, et que sûrement il gardera sa place.

Les ministres sont déchaînés contre le maréchal et mon frère; ils les craignent tous deux, et, comme ils ne peuvent ignorer que le maréchal

a la confiance du roi, c'est principalement à lui qu'ils s'attachent. Ils voudroient, du fond de leurs cœurs, qu'il fût battu par les Anglois; c'est pour y parvenir qu'on l'a traversé depuis le commencement de la campagne. Il est vrai que d'Argenson a fait le mal principal; mais comptez que les autres l'ont bien secondé, et d'autant plus hardiment, qu'ils n'y ont pas paru. Orry est le plus dangereux. C'est un homme qui, sous l'apparence de la franchise, et même de la grossièreté, cache beaucoup de finesse et de ruse; il a d'ailleurs plus de tête que les autres, et plus d'extérieur; il n'est pas douteux que le cardinal n'ait prévenu le roi en sa faveur. Cet homme, qui se voit en possession des trésors du royaume, dont il dispose à son gré, craint plus que tout que le roi ne soit éclairé sur ses voleries, et, comme il peut dire tout ce qu'il veut, sous prétexte de dire la vérité, il dit au roi, dans ses entretiens particuliers, ce qui peut détourner sa confiance et de mon frère et du maréchal. D'ailleurs, il est maître des postes, par Dufort, qui est son très-humble valet. Ne doutez pas que cette voie, qui lui est ouverte, ne lui fournisse les secours dont il a besoin pour parvenir à son but. Je ne vois que vous qui puissiez remédier à tout cela, en unissant le maréchal et mon frère de la manière la

plus intime. Mon frère, comme je vous l'ai déjà mandé, tiendra tous les engagemens que vous aurez pris avec lui. Au bout du compte, c'est de toutes les liaisons que les Noailles peuvent prendre, la plus convenable et la plus sûre pour eux. Nous n'avons point de famille ; nous ne tenons à la cour qu'à vous; le crédit de mon frère, s'il en avoit, se borneroit donc à obtenir des choses que vous devez obtenir par vous-même. Depuis que d'Argenson s'est livré au parti Coigny, il s'est encore plus éloigné de mon frère; il ne lui dit absolument rien; il a craint avec raison qu'il ne s'opposât aux ordres ridicules qu'il a donnés à M. de Noailles.

On fait valoir M. de Coigny à l'excès; les troupes, dit-on, ont en lui une entière confiance, parce qu'elles sont assurées qu'il paie de sa personne, et que le courage est ce qui les frappe ce qui leur impose le plus. Ce discours, tel que je viens de vous l'écrire, m'a été tenu hier, par madame de Muy. Vous vous souviendrez qu'elle étoit livrée à Chauvelin; et qu'elle et son son mari le sont aujourd'hui au contrôleur-général. Je suis contente de Chavigny; j'ai lieu de croire, à plusieurs marques, qu'il est de très-bonne foi des amis de mon frère, et qu'il souhaiteroit le voir à la tête des affaires étrangères. Il

croit qu'on y viendroit sûrement par l'Espagne. Il faudroit que le roi d'Espagne en écrivît à son neveu; mais le pas est glissant, et, si on n'arrive pas par ce moyen, on est sûrement culbuté. A propos, Chavigny vous dira qu'Amelot compte sur le maréchal : je crois qu'il se trompe; il faut pourtant que vous le sachiez.

Une autre chose, qui me paroît plus importante qu'elle ne vous paroît peut-être, c'est le froid qu'il y a entre le maréchal et du Verney. On sait que les Pâris ne sont pas gens indifférens; je les ai vus enthousiasmés du maréchal; ils lui étoient attachés, et le lui seront toujours par préférence à tout autre; mais, comme ils sont riches par-dessus les yeux, et que leur ambition se borne à faire le fils de Montmartel garde du trésor, ils ne peuvent être pris que par l'amitié. Ils ont beaucoup d'amis, tous les souterrains possibles, et de l'argent à répandre; voyez, après cela, s'ils peuvent faire du bien et du mal. Le maréchal de Maillebois se brouilla avec eux, comme un sot; et, entre nous, je suis persuadé que cette brouillerie lui a plus nui que sa conduite. Je voudrois, s'il y a de la froideur entre le maréchal et du Verney, que vous travaillassiez à les rapatrier. Vous leur rendriez à tous deux un bon service, et vous acquerriez des gens qui pourroient ne vous pas être

inutiles. Tout sert en ménage, quand on a en soi de quoi mettre les outils en œuvre. Au reste, je vous dis tout ce que je pense, et tout ce qui vient au bout de ma plume. La confiance sans bornes est la suite de la véritable amitié. Celle que j'ai pour vous est telle que je ne sache personne qui puisse l'emporter dans mon cœur. J'aime mon frère et ma sœur, comme je vous aime; mais je ne les aime pas mieux. Maurepas a dit à Pont-de-Vesle, qu'il ne comprenoit pas mon frère, de trouver tant d'esprit à Chavigni; que, pour lui, il lui en trouvoit très-médiocrement; que de plus c'étoit un fripon. Mon frère a dit à Chavigni le premier article, et n'a osé lui dire le second; je ne le lui ai pas dit non plus; mais je le lui ai fait entendre.

Il me vient dans l'esprit, qu'il faudroit engager le maréchal et le disposer à dire au roi qu'il seroit bon, pour le bien de ses affaires, qu'il eût des conférences avec lui maréchal et avec mon frère. Si le roi étoit soutenu par la présence du maréchal, il auroit peut-être moins peur de mon frère, et il pourroit par là s'accoutumer à lui. Le Gascon dit que madame de La Tournelle en a bonne opinion, qu'elle en parle comme d'un homme de tête et capable de bien entendre les affaires. Voici ceux qui sont à la tête du parti: Coigny,

d'Argenson, madame de Mauconseil, le marquis Matignon, qui conduit les intrigues et qui fait répandre dans le public et dans les cafés les discours qu'il veut accréditer, et M. d'Enville pour épier dans les petits cabinets. M. de Maurepas est dans cette cabale aussi bien qu'Amelot; mais, sans se concerter avec les autres, ils font porter au maréchal de Coigny les avis qu'ils veulent lui donner par la petite figure qui les écrit au petit Coigny. Je vous ai mandé qu'elle avoit même voulu exiger du petit Coigny de lui envoyer la copie de toutes les lettres du maréchal, et qu'il lui avoit répondu qu'il ne le pouvoit pas, quelqu'envie qu'il eût de satisfaire M. de Maurepas; qu'il le prioit de considérer que ce qu'il exigeoit de lui le perdroit auprès du roi, si on venoit à découvrir leur intelligence; que son père étoit très-attaché à Maurepas, qu'il le seroit toujours, qu'il comptoit aussi entièrement sur lui.

Ce qui vous étonnera, c'est que M. l'évêque de Mirepoix est pour Coigny, ou du moins contre le maréchal de Noailles; la raison c'est qu'il croit tous les Noailles jansénistes. La du Châtelet court actuellement les champs; elle est à Lille où elle est allée pour être plus à portée des nouvelles de Voltaire, dont elle n'a pas reçu de lettres depuis le 14. C'est une tête bien complètement tournée;

elle me fait grand' pitié, malgré le mal que je lui veux de s'être tournée du côté de Maurepas. On n'a pas dit le mot à Chavigni de la négociation avec le roi de Prusse; elle est pourtant en très-bon train, à ce que m'a dit la du Châtelet? Adieu, mon cher duc; je ne vous parle plus de la princesse; il ne faut pas se brouiller avec elle par les raisons que je vous ai dites.

Le roi a écrit à Dufort qu'il vouloit que les extraits de lettres qu'il lui enverroit, fussent datés, et que le nom et le pays de ceux qui les écrivoient fussent marqués.

La marine a reçu cette année 14 millions, et n'a pas mis un vaisseau en mer; tirez sur cela vos conséquences. C'est par là qu'il faut attaquer le Maurepas.

LETTRE VIII.

9 novembre.

Depuis ma dernière lettre écrite, j'en ai reçu une de mon frère; il me mande que de Bets a vu madame de La Tournelle sous les auspices du chevalier de Grille. La conversation n'a roulé que sur l'idée dont je vous ai parlé dans ma lettre. Le roi survint, et interrompit la conversation qui doit se reprendre; je vous dirai ce qu'elle produira. J'aurois voulu qu'on vous eût entendu, et je l'avois conseillé; mais il faut que le renouvellement du bail des fermes ait obligé de Bets à parler. Madame de Boufflers vous écrit; je l'ai vue hier, et lui ai conseillé d'avoir un éclaircissement avec madame de La Tournelle, d'avaler les dégoûts, et d'aller son chemin. C'est Maurepas qui conduit la Lauraguais, qui fait toutes ces tracasseries. Si le maréchal n'y met ordre, les ministres nous mangeront le gras des jambes. Ils se fortifient tous les jours.

Mon frère n'écrit plus au roi; il me semble qu'il fait mal: Si vous pensez de même, dites le lui; il fera ce que vous lui conseillerez.

LETTRE IX.

20 mars 1744.

Vous savez sans doute, mon cher duc, qu'il est question que le roi doit prendre ce printemps le commandement de son armée. On dit que c'est l'ouvrage de madame de Châteauroux, qui a pensé comme mon frère, et qui a vu que c'étoit le seul moyen de rétablir les affaires. Vous devez bien penser que cela ne transpire pas; ce que je puis vous dire, c'est que madame de Châteauroux paroît plus contente d'elle dans ce moment. Il est facile de voir qu'elle a plus de crédit, et, quant à moi, je puis vous assurer que je suis fort aise en mon particulier qu'elle s'en serve aussi avantageusement.

Voilà donc le vœu de mon frère exaucé! Et j'ai peine à croire que madame de Châteauroux n'en ait pas eu connoissance. Elle est enfin parvenue à donner une volonté au roi; ce n'est point un petit ouvrage; on doit lui en avoir obligation. Mandez-moi ce que vous pouvez savoir de particulier sur cet objet, pourvu que cela ne soit pas une vaine espérance qui s'évanouisse comme tant d'autres. Si le roi fait cette première démarche,

il faut espérer que l'impulsion une fois donnée subsistera quelque temps. On assure qu'elle a employé les plus grands moyens pour réussir ; cela fait l'éloge de son adresse et de son esprit.

N'oubliez pas qu'il faut que mon frère obtienne quelque chose, et qu'il est temps plus que jamais, de penser à cela. Il faut un département à un homme qui a envie de bien faire, et qui veut servir ses amis.

Il est question de M. de Belle-Isle ; mais on ne sait pas encore s'il sera employé ; il est bien avec madame de Châteauroux, et c'est un préjugé en sa faveur. En tout cas, il a du talent, et, s'il étoit moins confiant, il en auroit peut-être davantage. Mon frère vous fera part des grandes nouvelles politiques : car, pour moi, je ne puis aujourd'hui que me livrer à mon amitié pour vous, et vous en assurer pour la vie.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE TENCIN A MONSIEUR DE RICHELIEU.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE MADAME DE TENCIN

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

JE ne sais si vous m'avez fait du bien ou du mal de me donner quelque connoissance de la philosophie de Descartes; il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec lui dans les idées qu'elle me fournit; tous les tourbillons qui composent l'univers, me font imaginer que chaque homme en particulier pourroit bien être un tourbillon. Je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvemens, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme est le centre de son tourbillon; les passions sont les planètes qui l'environnent; chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes : l'amour, par exemple, emporte la jalousie; elles s'éclairent réciproquement, et par réflexion : toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie. Je place l'ambition après l'amour : elle n'est pas si près du cœur que la première; aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition n'aura pas moins de satel-

lites que notre Jupiter; mais il deviendra différent, selon les différentes personnes qui composent les tourbillons. Dans l'une, la vanité, les bassesses, l'intérêt seront les satellites de l'ambition; dans l'autre, ce sera la véritable valeur, la grandeur d'âme et l'amour de la gloire; la raison aura aussi sa place dans le tourbillon; mais elle est la dernière; c'est le bon Saturne, dont nous ne ressentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose, dans mon système, que les réflexions; ce sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes, ni mauvaises influences; leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble; mais ces craintes ne mènent à rien; les choses vont toujours leur train ordinaire; le plus fort ascendant des passions, est l'amour; et la sympathie, qui nous attache à certaines personnes, dont nous ressentons le pouvoir aussitôt que nous les voyons, me paroît avoir bien du rapport à la matière cachée qui unit l'aimant avec le fer. On sait de même qu'on sent un je ne sais quoi à l'approche de certains objets. Voilà où se terminent nos connoissances, et les ressorts, qui, agissant secrètement en nous, ne nous sont pas plus connus que la cause de

l'union de l'aimant avec le fer. Je considère les taches que nous remarquons dans le soleil, comme les effets que l'âge produit en nous : il affoiblit peu à peu, et fait enfin cesser la chaleur naturelle dont le cœur tire toute sa vanité. Qui nous dit que la même chose n'arrivera pas à notre soleil ? sa clarté peut être absorbée par la suite des temps. Nous pourrions ne différer avec lui, que du plus ou du moins de durée.

FIN DES ŒUVRES DE MADAME DE TENCIN.

DES ROMANS.

On a considérablement écrit sur les romans. D'abord, partageant avec les pièces de théâtre l'animadversion des théologiens, ils sont entrés pour moitié dans les nombreux volumes où l'on essayoit de prouver que ces écrits étoient des ouvrages profanes, entièrement contraires au véritable esprit du christianisme. Les solitaires de Port-Royal, toujours enchérissant sur la sévérité des autres, ont traité *les faiseurs de romans et les poëtes de théâtre d'empoisonneurs publics, non des corps, mais des âmes*. Racine, leur élève, devenu leur antagoniste, défendit contr'eux les ouvrages dramatiques et les romans dont la cause étoit liée. Il avoit déjà fait *la Thébaïde* et *Alexandre*, et il songeoit à *Andromaque ;* il combattoit *pro aris et focis*. Quant aux romans, il les avoit toujours aimés. On sait que Claude Lancelot, son maître, lui ayant arraché successivement deux exemplaires du roman grec des *Amours de Théagène et de Chariclée*, il s'en procura un troisième, l'apprit par cœur, et le porta à Lancelot en lui disant : *Vous pouvez brûler encore celui-ci comme les autres.* On n'attend

pas de moi sans doute que j'entre dans la controverse canonique à laquelle les romans ont donné lieu. Depuis long-temps, la question a cessé d'être agitée, et elle n'est point de nature à l'être aujourd'hui. Dans les premiers âges de l'église, on a pu proscrire avec raison comme pernicieux des livres futiles, qui tout au moins réfroidissoient une ferveur alors nécessaire ; mais les temps sont changés : les plus sévères ont senti qu'il falloit s'accommoder à notre foiblesse, et nous permettre les amusemens délicats de l'esprit pour nous empêcher de faire un plus mauvais usage de notre oisiveté.

Considérés sous d'autres rapports, les romans ont fourni matière à des traités, presque à des ouvrages, dont quelques-uns ont été composés par des écrivains du premier mérite.

Huet, savant de profession, dans son *traité de l'origine des romans*, ouvrage dont le titre indique suffisamment le sujet, a fait l'histoire des romans depuis les *fables Ioniennes*, *Milésiennes* et *Sybaritiques*, dont il ne nous reste plus rien, jusqu'à *Zayde*, roman de son amie madame de La Fayette, composé sous ses yeux, et en tête duquel ce traité a toujours été imprimé. Sans trop s'écarter de son objet, qui étoit purement d'érudition, M. Huet a jeté çà et là quelques li-

gnes pour prouver que les romans n'étoient point un genre d'écrits aussi condamnable que l'avoient prétendu de trop rigoureux casuistes, et que, s'il en existoit de dangereux pour les mœurs, on en avoit fait, on pouvoit en faire d'innocens et même d'utiles. Il y auroit, je crois, de la malignité à regarder cette apologie comme un effet de sa complaisance pour madame de La Fayette. Si l'on vouloit absolument en atténuer le mérite, en y cherchant une cause intéressée, on pourroit rappeler qu'Huet lui-même, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit fait un roman intulé *le faux Inca.* Quoiqu'il en soit, on me permettra d'insister sur le suffrage d'un homme qui a composé *la Démonstration évangélique*, et que ses vertus chrétiennes, autant que son profond savoir, ont élevé au siége épiscopal d'Avranches.

Marmontel, auteur des romans philosophiques de *Bélisaire* et des *Incas*, et des *Contes moraux*, a fait, comme beaucoup d'écrivains, sa poétique pour ses ouvrages. Comme il avoit affecté de leur donner à tous un but moral, prétention qui, pour quelques-uns, se manifestoit par le titre même, il a cru devoir composer un *Essai sur les romans considérés du côté moral.* Rien n'est assurément mieux pensé ni mieux écrit que ce morceau. Il y a sur le mérite littéraire des

romans les plus célèbres quelques observations rapides et judicieuses; mais ce qui s'y trouve traité avec tout le soin, tout le développement dont la matière est susceptible, c'est la question de l'utilité ou du danger dont les romans en général, et chacun d'eux en particulier, peuvent être pour les mœurs. Cet examen est fait avec une sévérité qui approche quelquefois du rigorisme; et l'on peut affirmer que si les *Contes moraux* de Marmontel lui-même, sur-tout les premiers, étoient soumis à une censure aussi peu indulgente, il y en auroit très-peu qui ne fussent pas réprouvés.

Laharpe, plus exclusivement littérateur que Marmontel, a fait aussi un ouvrage *ex professo* sur les romans, qu'il a depuis inséré par parties dans son *Cours de Littérature*, et où il juge, en critique plein de savoir et de goût, tous les romans modernes tant nationaux qu'étrangers, qui ont été faits depuis *le roman de la Rose* et *l'Astrée*, qu'il déclare n'avoir pas lus (*), jusqu'aux romans de madame Riccoboni.

(*) Laharpe, qui ne se trompe guère en littérature, tant sur les faits que dans ses jugemens, est cependant tombé au sujet de l'*Astrée*, dans une singulière méprise. « Je déclare » d'abord, dit-il, que je n'ai jamais lu, ni pu lire l'*Astrée*, » ni le *Roman de la Rose*, malgré le mérite si grand de

Enfin, Hugues Blair, fameux littérateur anglois, auteur des *Leçons sur la Rhétorique et les Belles-Lettres*, a consacré dans cet ouvrage un assez long article aux romans, dont il retrace l'histoire et qu'il considère sous le double rapport de l'utilité morale et du mérite littéraire. Ce Hugues Blair, que ses compatriotes mettent au premier rang de ceux qui ont écrit sur la littérature, me paroît à peine digne, je l'avoue, d'entrer en concurrence avec nos critiques du second ordre. On ne peut lui refuser du savoir et du sens ; mais on ne trouve dans son livre ni vues étendues, ni observations fines ou profondes. Il a pourtant le mérite très-rare chez les auteurs de sa nation, de rendre justice aux bons écrivains de la nôtre ; et l'on n'apprendra point sans plaisir qu'un homme qui avoit *Tom Jones* et *Clarisse* à nous opposer, a dit, en propres termes,

» leur ancienneté..... Les érudits, les philologues, les étymologistes peuvent y chercher les antiquités de notre langue et étudier notre vieux jargon. » Ce qu'il dit là convient parfaitement au *Roman de la Rose*, qui date de 1305, mais nullement à l'*Astrée*, qui est du commencement du dix-septième siècle. Il a fait disparoître cette erreur dans son *Cours de littérature*, en mettant : « Je n'ai pu lire *le Roman de la Rose* non plus que l'*Astrée*, quoique beaucoup plus moderne. »

que pour les romans, l'Angleterre le cédoit à la France.

Je n'ai point la prétention de refaire un sujet qu'ont traité Marmontel et Laharpe ; mais, comme chacun de ces célèbres littérateurs a envisagé les romans sous un point de vue différent, j'ai pensé qu'on pouvoit, dans une courte dissertation, rassembler quelques-unes de leurs idées, et, osant y joindre quelques idées nouvelles, présenter à la fois sous ses deux rapports les plus intéressans, celui de la morale et celui du talent, une classe d'ouvrages que notre nation aime assez généralement, et qui, par le nombre et le mérite, fait une partie assez honorable de nos richesses littéraires.

Quelques personnes, sans se piquer du rigorisme qui avoit fait indistinctement condamner tous les romans comme dangereux, les rejètent au moins comme frivoles et inutiles, et elles croyent donner une idée avantageuse de la solidité de leur esprit, en disant qu'elles ne lisent jamais de ces sortes d'écrits. Rien ne me semble justifier leurs dédains. Parmi les genres de littérature qui sont du ressort de la poésie et de l'imagination, le poëme didactique et la satire sont les seuls qui affichent l'intention d'instruire ou de corriger; mais leur objet est presque toujours d'une

utilité très-secondaire; et d'ailleurs, on ne voit pas que leurs leçons soient jamais bien efficaces. L'épopée, la tragédie, la comédie, le roman, en un mot, tous les ouvrages de fiction qui retracent les actions des hommes, leurs foiblesses, leurs passions et leurs vices, renferment pour l'ordinaire des instructions bien autrement importantes; et, sans se proposer ouvertement pour but de nous porter au bien et de nous détourner du mal, ils y atteignent d'autant plus sûrement qu'ils y tendent par des chemins plus agréables. On sera peut-être scandalisé de ce que j'ai placé le roman dans la même cathégorie que l'épopée, la tragédie, et de ce que je lui ai attribué les mêmes effets. Mais ce n'est point la noblesse des sujets que tel genre de littérature est en possession de traiter; ce n'est point la difficulté qu'il offre à ceux qui le cultivent; ce n'est point le petit nombre d'ouvrages admirés qu'il a produits; enfin, ce n'est point le rang qu'il occupe dans la hiérarchie des compositions littéraires qui lui donne une plus grande utilité morale. Je crois, au contraire, que le genre dont les sujets sont, pour ainsi dire, les plus populaires, qui est le plus fertile en productions et qui a le plus de lecteurs, est aussi celui dont l'influence est la plus forte. Fletcher de Salton, écrivain anglois, dit

quelque part : « Donnez-moi le privilége de faire toutes les chansons d'une nation, et je céderai volontiers à tout autre le droit de faire ses lois ». Ce mot, plein de justesse et de profondeur, peut s'appliquer aux romans. J'en ai dit assez pour prouver que la vogue et l'affluence de ces ouvrages, les effets bons ou mauvais qui peuvent en résulter pour la morale et le goût, les rendent dignes de toute l'attention du littérateur philosophe.

Marmontel prétend que la fiction a d'abord été employée à faire ce que nous appelons des romans; que ce genre, se perfectionnant, est devenu poëme, et qu'ensuite le poëme dégénérant, est devenu roman à son tour. Il lui paroît probable que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été précédées de contes en prose sur Cadmus, Hercule, Jason, Minos, les Atrides, etc., et que ces histoires, puisées dans une tradition déjà très-altérée et surchargées d'une infinité de circonstances fabuleuses de l'invention des auteurs, ont été transmises, en cet état, à Homère qui, de ces matériaux grossiers, a construit l'édifice majestueux et régulier de ses poëmes; de même que dans l'Europe moderne les aventures d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des Chevaliers de la table ronde, des Paladins de Charlemagne, etc., défigurées

par l'imagination bizarre et déréglée des vieux romanciers, ont été employées ainsi par l'Arioste dans son admirable poëme de l'*Orlando Furioso*. Cette opinion, fondée sur l'analogie, à défaut de faits positifs, n'a rien que de très-plausible.

Lorque la Grèce fut asservie par les Romains, et que la nation esclave n'eut plus à offrir à ses écrivains ces récompenses nationales, dont l'espoir enfante ceux qui doivent les mériter un jour, le flambeau du génie qui, dès long-temps, avoit commencé à pâlir, jeta à peine, par intervalle, quelques lueurs foibles et mourantes. Au lieu de ces grandes et sublimes compositions, où la fiction, parée de tous les charmes de la poésie, du sentiment, de la pensée et de l'harmonie, enchantoit à la fois le cœur et l'esprit, l'imagination et l'oreille, on ne vit plus paroître que de froids et fastidieux romans, écrits dans une prose déjà corrompue, où les inventions les plus mesquines et les plus forcées n'avoient pour tout ornement qu'une licence sans grâce et un style maniéré sans finesse. Telle fut l'époque, tel fut le caractère des romans grecs, les premiers qui figurent dans la littérature. Les plus célèbres sont *les Amours de Théagène et de Chariclée*, d'Héliodore; *les Amours de Leucippe et de Clitophon*, d'Achillès-Tatius; *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, d'Eusta-

thius; enfin, *les Amours de Daphnis et de Chloë*, du sophiste Longus. Ce dernier roman, traduit par Amyot, doit, à quelques peintures assez agréables de la vie pastorale et au style naïf du traducteur parfaitement assorti à ce genre d'images, d'avoir encore de nos jours quelques lecteurs. Les Latins ont été plus heureux. *L'Ane d'Or*, d'Apulée, renferme le charmant épisode de *Psyché*, si embelli par La Fontaine; il ne falloit rien moins que cet épisode pour lui faire pardonner le cynisme révoltant de ses narrations et la barbarie de son style. C'est à la pureté et aux grâces du sien que Pétrone est redevable du succès de son roman. Il sera toujours lu par les amateurs de la bonne latinité; mais nous ne sommes plus au temps où, sur la foi de Saint-Évremont, on regardoit ce livre, mélange monstrueux d'ordures et de moralités, de mauvais goût et de délicatesse, de sottises et de traits d'esprit, comme un tableau de la cour de Néron, tracé par un consul. On n'y voit plus, avec Voltaire, que l'ouvrage d'un jeune et obscur libertin, qui s'est amusé à décrire les aventures de quelques débauchés, suppôts de cabarets et de mauvais lieux, et voleurs de manteaux, personnages plus vils encore que ces *tireurs de laine*, dont Villon nous raconte les bons tours dans ses *Franches*

repues. Pétronne a eu, comme Apulée, la gloire de fournir un sujet à La Fontaine, celui du joli conte de *la Matrone d'Éphèse*.

L'Orient a passé, de tout temps, pour le berceau de la fiction, et il a bien certainement été celui de l'apologue. La théologie des Orientaux, leur morale, leur politique étoient enveloppées de fables et de paraboles. Leur langue, elle-même, remplie de figures et de symboles, étoit une fiction continuelle. Il étoit impossible que de semblables peuples ne produisissent pas un grand nombre d'ouvrages d'imagination. Les Indiens, les Persans et les Arabes ont tous écrit des contes. Le recueil le plus célèbre en ce genre, est celui des *Mille et une nuits*. A travers la féerie et le merveilleux qui y règnent, il a le mérite de retracer très-fidèlement le caractère et les mœurs des Arabes, et d'offrir une foule de traits d'héroïsme et de générosité.

Les uns veulent que les Arabes, vainqueurs des Espagnols, leur aient porté le goût des fictions romanesques, et que ceux-ci l'aient transmis aux François, leurs voisins; les autres prétendent que les Espagnols l'ont reçu de nous. Il est très-difficile, il est plus inutile encore de choisir entre ces deux opinions; ce qui demeure constant, c'est que les Espagnols, doués d'une ima-

gination très-vive, que leurs mœurs tendoient à exalter encore, ont enfanté anciennement un nombre prodigieux de romans de chevalerie, tels qu'*Amadis de Gaule*, *dom Bélianis de Grèce*, *Tirant-le-Blanc*, *Palmerin d'Angleterre*, *Palmerin d'Olive*, etc. Ceux qui seroient curieux d'avoir une nomenclature plus longue des romans de ce genre, fournis par l'Espagne, pourroient avoir recours au chapitre de *don Quichotte*, intitulé : *De la revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme*. C'est à *don Quichotte* que finit à peu près l'histoire des romans espagnols. Cervantes a guéri radicalement sa nation de l'amour effréné qu'elle avoit pour les romans de chevalerie, et, depuis ce temps, ceux qu'elle a produits dans d'autres genres n'ont point passé les Pyrénées.

L'Angleterre a eu aussi ses romans de chevalerie; mais ils sont en moindre nombre et ils ont joui d'une moindre renommée. Le sujet national d'Artus et des chevaliers de la table ronde a sans doute été traité originairement par des Anglois; mais les François s'en sont emparés, et les copies ont fait oublier les originaux.

Le pays qui, selon toute apparence, a produit les premiers ouvrages de ce genre, mais qui in-

contestablement en a le plus produit, et à qui appartiennent les plus célèbres, c'est la France. C'est d'elle aussi qu'ils tiennent leur nom. La langue des Troubadours étoit, comme on sait, un mélange de latin et de françois, appelé *roman* ou langue *romance*, et les ouvrages de ces bardes provençaux étoient des fabliaux, c'est-à-dire des histoires fabuleuses écrites en vers. Ces histoires ont pris le nom de la langue dans laquelle elles étoient composées, et ce nom a été adopté par toutes les autres nations pour désigner ce même genre de productions.

Les romans de chevalerie ont tenu une trop grande place dans notre littérature naissante, ils ont depuis donné lieu à trop de recherches et d'écrits pour que je croie pouvoir me dispenser de jeter un coup-d'œil sur la sorte d'institution militaire, politique et religieuse dont ils retraçoient l'histoire.

On se rappelle quel étoit l'état de l'Europe avant Charlemagne. On sait que les grands empires qui la composent aujourd'hui, étoient alors divisés en une foule de petits états soumis à des princes aussi barbares que les peuples qu'ils gouvernoient. Ces princes, que les arts de la paix ne pouvoient occuper, puisqu'ils n'existoient point encore, et qui n'avoient pour toute vertu, pour tout talent qu'u-

ne valeur féroce, se faisoient entr'eux une guerre continuelle. Pour attaquer les propriétés d'autrui ou pour défendre les leurs, ils appeloient à leur secours ceux de leurs sujets, qui, possesseurs d'une plus grande étendue de territoire et maîtres d'un plus grand nombre de vassaux, étoient plus en état de les seconder. Au retour d'une guerre qui n'avoit été le plus souvent qu'un massacre ou un pillage sans fruit, ces sujets puissans, pour prix des services qu'ils avoient rendus à leur prince et de ceux qu'ils pouvoient lui rendre encore, s'arrogeoient de nouveaux droits, de nouveaux priviléges. Ces priviléges, ces droits étoient l'homicide, le viol, le brigandage et l'impunité de tous ces crimes. La foiblesse et la pudeur demandèrent long-temps vengeance sans pouvoir l'obtenir. Les lois n'existoient pas, ou l'intérêt les faisoit taire. Lorsque l'autorité répressive est nulle ou impuissante, il faut que la force protège ceux que la force opprime, ou bien ils demeurent éternellemet opprimés; mais la nature y a pourvu : elle a mis dans le fond des cœurs ce sentiment vif du juste et de l'injuste, cet instinct de générosité qui nous porte à prendre la défense de l'être foible qu'on attaque et qui ne peut suffire à se défendre lui-même. Lorsqu'à la foiblesse se joint la beauté, la générosité, sentiment trop souvent prompt à

se rebuter et à s'éteindre, se change en un dévouement énergique et soutenu, capable de tout entreprendre et de tout exécuter. Les défenseurs de la beauté deviennent des héros, et ces héros deviennent des hommes sensibles et délicats. Ils bravent pour elle tous les dangers; mais ils croiroient imiter les tyrans dont ils la vengent, ils rougiroient à leurs propres yeux, s'ils mettoient un prix à leurs services; pour toute récompense, ils demandent qu'on leur permette d'aspirer à plaire; leur amour, exalté par la résistance des femmes, à qui ce respect des hommes donne la plus haute opinion d'elles et de leurs faveurs, est une adoration, un véritable culte; il s'accroît par les sacrifices; il s'éternise par les rigueurs; il survit même à l'espérance. Ce mélange d'héroïsme et de galanterie, de courage impétueux et de tendresse timide, d'un dévouement sans bornes et d'une délicatesse à toute épreuve, formoit le caractère de nos anciens chevaliers, et c'est là ce qui donne une physionomie si intéressante et si noble aux romans qui nous décrivent leurs aventures. Nous y voyons d'intrépides paladins courir nuit et jour, par monts et par vaux, à la défense des belles, les protéger toutes, n'en aimer qu'une et l'aimer toujours; nous les voyons appeler en champ clos

le chevalier discourtois qui aura osé élever un soupçon, former un doute sur la vertu ou sur la beauté de la dame de leurs pensées; nous les voyons enfin dans ces tournois, dans ces fêtes galantes et guerrières, parés des couleurs de leur maîtresse, se disputer le prix de l'adresse et du courage, pour aller le déposer aux pieds de celle qui, d'un coup-d'œil, a doublé leur force et décidé la victoire en leur faveur. Voilà les mœurs piquantes et pittoresques qu'offroit cette institution de la chevalerie errante, l'un des plus étonnans phénomènes que nous ait offerts l'histoire du monde; voilà ce que nos vieux romanciers nous ont retracé avec la plus rigoureuse fidélité. On pourroit leur reprocher d'avoir mêlé le naturel au merveilleux, d'avoir placé à côté de combats et d'aventures vraies ou vraisemblables, les enchantemens, les sortiléges, les revenans, les esprits, en un mot, toutes les absurdités de la nécromancie et des deux magies; mais il faut se rappeler que, dans ces temps d'ignorance et de superstition, ces folies, que les temps modernes n'ont pas le droit de mépriser si fort, puisqu'il n'y a pas long-temps encore qu'elles avoient des partisans, s'étoient mêlées, confondues et presque identifiées dans tous les esprits avec les articles les plus respectables de notre

croyance, et que les fées et les enchanteurs, ces puissances, favorables ou malfaisantes, passoient pour des agens immédiats, les uns de Dieu, les autres du diable; et qu'enfin les romanciers eux-mêmes, malgré tout l'esprit et le savoir qu'ils avoient pour le temps, n'étoient point affranchis du joug de la crédulité universelle, et même, en leur qualité d'hommes à imagination, devoient être encore plus disposés que les autres à s'y soumettre. Ne les blâmons donc point d'avoir introduit dans leurs ouvrages un merveilleux, qui n'étoit point un jeu fantastique de leur seule imagination, et qui, au contraire, ayant son fondement dans la croyance générale, avoit par là même une sorte de réalité. Sachons leur gré plutôt d'avoir ajouté à la peinture des événemens, des caractères et des usages, le tableau des foiblesses et des misères de l'esprit du temps. Ce dernier objet n'est pas le moins intéressant pour le lecteur philosophe qui se plaît à étudier l'homme dans l'histoire de ses opinions et de ses erreurs.

Le plus ancien de tous les romans françois de chevalerie est celui qu'on a attribué à Turpin, archevêque de Rheims. Ce roman, composé dans le onzième siècle, raconte les hauts faits de Charlemagne et des onze pairs de France, qui expulsèrent les Sarrasins de ce royaume et d'une partie

de l'Espagne. Il a servi comme de type à tous les autres, et, ce qui est plus honorable encore, c'est lui qui a fourni à l'Arioste le sujet et une partie des matériaux de son poëme.

Les croisades perpétuèrent l'esprit et les mœurs de la chevalerie, et par conséquent elles soutinrent le genre et la vogue des romans chevaleresques, en y donnant une matière nouvelle. Les descendans de Charlemagne et de ses paladins alloient combattre, en Asie, les Sarrazins, que ceux-ci avoient chassés de l'Europe. C'étoient, pour ainsi dire, les mêmes personnages, les mêmes aventures, les mêmes coutumes et toutes ces choses donnèrent lieu aux mêmes fictions. Mais au seizième siècle, l'épidémie des conquêtes d'outremer avoit cessé; les états dont le nombre étoit diminué et l'étendue augmentée se trouvoient soumis à des princes qu'une plus grande puissance, une possession consacrée par plus de siècles, et un commencement d'équilibre politique entr'eux rendoient nécessairement plus tranquilles; l'anarchie avoit disparu et le brigandage avec elle; les lois avoient repris leurs droits si long-temps méconnus, et la force, qui avoit régné durant leur silence, n'avoit plus de torts à commettre ou à redresser. D'un autre côté, les tournois furent abolis, et les qualités du corps, telles que la vigueur et

l'adresse, ne pouvoient plus briller dans ces jeux: depuis long-temps l'invention des armes à feu étoit cause qu'elles étoient devenues moins recommandables dans les combats, où elles étoient suppléées par le nombre et la discipline : enfin, tandis que le progrès de la corruption avoit fait disparoître la franchise, la loyauté, l'inviolable fidélité à sa parole, la grandeur d'âme, le désintéressement, en un mot, toutes les vertus généreuses des anciens preux; le progrès des lumières avoit fait évanouir les enchantemens, les sortiléges, les fées, les magiciens, tous ces fantômes dont les imaginations avoient été obsédées durant tant de siècles. Ainsi, les chevaliers et leurs prouesses, le naturel et le merveilleux de leurs aventures, tout s'étoit anéanti à la fois. Les romans de chevalerie ne tardèrent point à suivre le sort de leurs modèles.

Ici paroît tout seul un roman d'une espèce nouvelle; c'est *le Gargantua* et *le Pantagruel* de Rabelais. Je ne puis rien dire de ce livre indéfinissable pour lequel on a épuisé, peut-être avec une égale justice, la louange et le blâme, l'enthousiasme et le mépris. C'est à ceux qui le lisent à le juger. Il n'y a, dans l'antiquité, que la satire de Pétrone qui puisse lui être comparée à quelques égards, et, parmi les modernes, les

seuls Anglois se vantent d'avoir produit quelques ouvrages à son imitation ; mais, quoi qu'ils en disent, leur doyen Swift n'est ni aussi mauvais, ni aussi bon que notre Rabelais.

Environ un siècle après, parut l'*Astrée* : d'Urfé en est l'auteur ; comme il est le chef d'une école long-temps fameuse, je crois devoir rapporter ici l'histoire de son roman telle qu'on la trouve dans Boileau, à la tête de son dialogue intitulé *les Héros de Roman.* « Honoré d'Urfé, » dit-il, homme de fort grande qualité dans le » Lyonnois, et très-enclin à l'amour, voulant » faire valoir un grand nombre de vers qu'il a- » voit composés pour ses maîtresses, et rassem- » bler en un corps plusieurs aventures amou- » reuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une » invention très-agréable. Il feignit que dans le » Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Au- » vergne, il y avoit eu, du temps de nos pre- » miers rois, une troupe de bergers et de ber- » gères qui habitoient sur les bords de la rivière » du Lignon, et qui, assez accommodés des » biens de la fortune, ne laissoient pas néan- » moins, par un simple amusement et pour leur » seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs » troupeaux. Tous ces bergers et toutes ces ber- » gères, étant d'un fort grand loisir, l'amour,

» comme on le peut penser, et comme il le ra-
» conte lui-même, ne tarda guère à les y venir
» troubler, et produisit quantité d'événemens
» considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses
» aventures, parmi lesquelles il y en mêla beau-
» coup d'autres et enchâssa les vers dont j'ai
» parlé, qui, tout méchans qu'ils étoient, ne
» laissèrent pas d'être soufferts et de passer à la
» faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre.
» Car il soutient tout cela d'une narration éga-
» lement vive et fleurie, de fictions très-ingé-
» nieuses, de caractères aussi finement imaginés
» qu'agréablement variés et bien suivis. Il com-
» posa ainsi un roman qui lui acquit beaucoup
» de réputation, et qui fut fort estimé même des
» gens du goût le plus exquis; bien que la mo-
» rale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'a-
» mour et la mollesse, et allant quelquefois jus-
» qu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre
» volumes qu'il intitula *Astrée*, du nom de la
» plus belle de ses bergères; et, sur ces entrefai-
» tes étant mort, Baro, son ami, et selon quel-
» ques-uns son domestique, en composa sur ses
» mémoires un cinquième tome, qui en formoit
» la conclusion, et qui ne fut guère moins bien
» reçu que les quatre autres volumes ». Il n'y a
rien à ajouter à ce passage où sont retracés à la

fois l'origine du roman de l'*Astrée*, son sujet, son mérite et son succès. Je passe à ses imitateurs.

La vogue extraordinaire qu'il obtint et conserva long-temps, dut lui en faire beaucoup; mais, comme tous les imitateurs, ils voulurent enchérir sur leur modèle et ils lui restèrent très-inférieurs. D'Urfé avoit choisi l'espèce de personnages à qui convenoient le mieux les aventures et les conversations amoureuses. Dans la nature de convention que les poëtes se sont créée à beaucoup d'égards, les bergers ont de tout temps passé pour faire de l'amour leur principale occupation, témoin les idylles, églogues et pastorales tant anciennes que modernes; mais la foule des romanciers, qu'engendra le succès de l'*Astrée*, imaginèrent qu'ils donneroient un fort grand relief à leurs fictions amoureuses, s'ils prenoient leurs acteurs dans un ordre plus élevé. Les personnages les plus fameux de l'antiquité et du moyen âge ne leur parurent pas trop grands pour figurer dans leurs romans. C'étoient Cyrus, Tomyris, Juba, Cléopâtre, Horatius-Coclès, Brutus, Pharamond, etc. A défaut de héros historiques, ils en choisissoient de mythologiques, ou ils en créoient eux-mêmes, mais toujours sur le modèle des premiers. Rien n'étoit plus absurde.

L'esprit se prête assez facilement à voir des bergers dans l'aisance et dans le repos, passant les jours entiers à faire l'amour à l'ombrage des hêtres; mais il se révolte quand on lui montre des rois, des princes, de grands capitaines, de sévères Romains des premiers temps de la république, qui abandonnent le soin de leur empire ou de leur gloire, pour soupirer comme Silvandre ou Céladon. Le plan et l'exécution de ces romans répondoient au choix des personnages. Ce n'étoit point assez d'avoir indignement dépouillé ceux-ci du caractère que leur donne l'histoire, on ne les faisoit pas même agir dans les règles de la nature et de la vraisemblance. La tendresse sottement timide des amans, la fierté plus sottement scrupuleuse de leurs maîtresses faisoient durer les préliminaires d'une passion au delà du terme que comporte la persévérance ordinaire du cœur humain, et ce n'étoit qu'après des siècles de basses soumissions et de rigueurs mal fondées que le lecteur fatigué voyoit arriver la conclusion de leur amour et du roman. Le récit de ces ridicules intrigues étoit entremêlé de conversations interminables où l'on soutenoit thèse sur l'amour avec toute la subtilité de l'ancienne scolastique, et de portraits où les auteurs peignoient, sous des noms historiques ou supposés, les per-

sonnages célèbres de leur temps et même ceux qui ne l'étoient pas. MM. de Port-Royal (qui le croiroit?) furent peints dans *la Clélie* de mademoiselle de Scuderi. Malgré leur aversion pour ces livres pernicieux, ils firent venir au désert le volume où l'on parloit d'eux; il y courut de main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Pascal rendit même à mademoiselle de Scuderi ses louanges dans une des *Provinciales* (*).

Malgré tous leurs défauts, les ouvrages de cette infatigable romancière, et ceux de ses dignes rivaux La Calprenède, Gomberville, et Desmarets obtinrent d'abord un succès universel. Il étoit dû aux circonstances. On sortoit de la fronde, où l'amour s'étoit mêlé à la faction et l'avoit dirigée, où les femmes, à la faveur du trouble, avoient étendu jusqu'aux affaires publiques une domination bornée avant cela aux intrigues et aux plaisirs de la société. Un jeune roi étoit monté sur le trône, qui, doué d'un penchant très-vif pour l'amour et de toutes les qualités propres à l'inspirer, sembloit mettre aux pieds des femmes la puissance qu'elles venoient de lui disputer à main armée. Les romanciers, frappés de l'éclat de leurs

(*) Première lettre de Racine à l'auteur des *Hérésies imaginaires*, et des *Deux Visionnaires*.

triomphes, et jaloux de leur plaire, ainsi qu'au monarque qu'elles commençoient à subjuguer, firent de tous leurs ouvrages autant de monumens élevés à leur gloire. Les femmes, flattées de ces hommages, lisoient avec délices et prônoient avec enthousiasme les écrits qui les leur adressoient; et l'on sait combien en tous lieux, mais sur-tout en France, l'opinion et les goûts de ce sexe ont d'empire sur le nôtre; d'ailleurs, les hommes, livrés à la galanterie dans un siècle où tout l'inspiroit, applaudissoient volontiers à des fictions qui retraçoient leur histoire et autorisoient leurs foiblesses.

Observés sous le point de vue moral, ces romans héroïques et galans étoient loin de présenter les mêmes avantages que les romans de chevalerie. Ceux-ci inspiroient l'héroïsme, la générosité, la fidélité dans l'amitié et dans les engagemens, en un mot, toutes les vertus publiques, sociales et privées; les autres ne respiroient que l'amour, et l'on sait que, pour le repos et la gloire des états, des familles et des particuliers, cette passion doit être réprimée plutôt qu'excitée: ces fictions avoient un autre inconvénient; décorant tous leurs personnages d'une perfection chimérique du côté de l'esprit et du corps, et mettant à la place de tous les intérêts divers qui se par-

tagent nos instans, un intérêt unique, celui de l'amour, qui ne doit qu'amuser nos loisirs, elles donnoient aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe les idées les plus fausses sur l'homme et sur la société; et, lorsque ceux-ci venoient à tomber de la sphère imaginaire des romans sur celle où ils devoient habiter, détrompés de toutes leurs douces illusions, ils se vengeoient sur la réalité en la ravalant, prenoient du dégoût pour un monde où l'on faisoit autre chose qu'aimer et plaire, et finissoient par inspirer aux autres tout le dédain qu'ils ressentoient pour eux.

Boileau, à qui son génie donnoit la force de terrasser tous les abus que son goût lui faisoit remarquer dans la littérature, ne tarda point à se soulever contre ce goût épidémique de la nation pour des romans où l'histoire, la nature, la raison et la morale lui paroissoient effrontément outragées. Il employa contr'eux le ridicule, seule arme qu'en France on puisse employer avec succès contre la mode et l'engouement. Les romans héroïques furent enveloppés dans la même proscription que ces ennuyeux poëmes épiques, que ses satires ont rendus fameux, et qui n'étoient eux-mêmes que de mauvais romans. De cette foule prodigieuse de romans en vers prosaïques, et d'épopées en méchante prose poétique, les deux seuls

ouvrages dont les gens de lettres osent quelquefois entamer la lecture, sont *le Saint-Louis* du P. Lemoine, et *la Cléopâtre* de La Calprenède. Il y a dans tous les deux de l'élévation, de la verve et de l'imagination. Madame de Sévigné ne haïssoit pas les grands coups d'épée de *la Cléopâtre*; mais c'étoit aux *Rochers*, et à la campagne tous les livres sont bons : du reste, elle en trouvoit le style détestable. C'est un des meilleurs jugemens littéraires qu'elle ait rendus.

Tandis que Boileau livroit une si rude guerre aux mauvais romans, une femme en composoit de bons, et ce n'étoit pas le moyen le moins sûr, ce n'étoit pas sur-tout le plus facile de faire tomber ceux-là. Cette femme est madame de La Fayette. « Sa *princesse de Clèves* et sa *Zayde*, » dit Voltaire, furent les premiers romans où » l'on vit les mœurs des honnêtes gens et des » aventures naturelles décrites avec grâce. Avant » elle on écrivoit d'un style ampoulé des choses » peu vraisemblables. » Thomas développe un peu davantage cet éloge : « C'est madame de » La Fayette, dit-il, qui, dans ses romans in- » génieux, et pleins d'une sensibilité douce, a » mis les sentimens à la place des aventures, et » des hommes aimables au lieu des héros. Elle » fit dans son genre ce que Racine fit dans le

» sien. En substituant l'intérêt aux prodiges, » elle prouva qu'il valoit mieux attendrir qu'é- » tonner. » Madame de La Fayette donna à ses ouvrages une forme qui dut singulièrement contribuer à leur succès. Quelque goût que l'on eût alors pour les fictions romanesques, quelque loisir que procurât aux lecteurs une distribution plus profitable des heures de la journée, et l'absence de mille plaisirs inventés depuis pour consumer le temps, on devoit être rebuté de l'excessive étendue des romans, d'autant qu'à cette longueur se joignoit le vide de l'action, très-mal rempli par mille incidens oiseux qui en éternisoient le cours en le ralentissant. Madame de La Fayette sentit qu'il falloit serrer les événemens, donner à chacun d'eux sa juste mesure, bannir les épisodes parasites, et arriver au dénouement dès qu'il seroit suffisamment préparé. Un nouveau nom étoit en quelque sorte nécessaire pour ce genre nouveau. Celui de *roman* ne convenoit pas : un ouvrage n'en étoit plus digne à moins de huit ou dix volumes. Madame de La Fayette donna aux siens le titre modeste de *nouvelles* emprunté des Espagnols. Elle crut s'apercevoir ensuite que des personnages historiques ou imaginaires, placés dans des temps et dans des lieux très-éloignés de nous ne pouvoient être suscep-

tibles que d'un intérêt médiocre. Elle se fit donc des héros modernes et françois : c'est-à-dire elle revêtit de noms illustres pris dans les annales de notre nation les personnages qu'elle avoit inventés, et, les plaçant à une époque quelconque de notre histoire, elle les entoura de tout ce que cette même époque lui fournissoit de vraiment historique; mais, sans confondre l'histoire et la fiction, et corrompre l'une par le mélange de l'autre. On sent tout ce que la réalité et l'éclat de ces grands noms doit donner de véritable intérêt à ses romans. Leur supériorité, du côté de l'art, sur tous ceux du même temps, est incontestable; elle est immense; mais, sous le rapport de la morale, elle est peut-être plus grande encore. Ils ont pour but de nous montrer l'amour aux prises avec la vertu, qui tantôt remporte sur lui une pénible et glorieuse victoire, tantôt le punit par d'affreux remords de l'avantage passager qu'il a obtenu sur elle. Telle est la route nouvelle qu'a ouverte madame de La Fayette. J'anticiperai sur les temps pour faire remarquer qu'elle y a été suivie par un grand nombre de femmes dignes de marcher sur ses traces. Ses plus célèbres imitatrices sont madame de Tencin, auteur du *Comte de Comminge*, *du Siége de Calais*, etc., madame de Fontaines, auteur

de *la Comtesse de Savoie*, et enfin madame de Genlis, que la seule nouvelle historique de *mademoiselle de Clermont* place tout à côté de son modèle, et fort au-dessus de la plupart de ses rivales. Laharpe cherche quelque part à expliquer pourquoi les femmes ont obtenu, dans le genre du roman, des succès si brillans et si multipliés. Je crois qu'on me pardonnera sans peine de rapporter ce passage. On y voit bien l'homme qui revendique un peu fièrement pour son sexe la prérogative du génie; mais il reconnoît dans les femmes l'avantage de la grâce, de la délicatesse et du sentiment. Pourroient-elles se plaindre de leur partage? « Les romans, dit-
» il, sont de tous les ouvrages d'esprit celui dont
» les femmes sont le plus capables. L'amour,
» qui en est toujours le sujet principal, est le
» sentiment qu'elles connoissent le mieux. Il y a,
» dans la passion, une foule de nuances déli-
» cates et imperceptibles, qu'en général elles
» saisissent mieux que nous, soit parce que l'a-
» mour a plus d'importance pour elles, soit
» parce que, plus intéressées à en tirer parti,
» elles en observent mieux les caractères et les
» effets. Ce n'est pas qu'elles sachent peindre
» mieux que les hommes l'énergie et la violence
» des passions extrêmes. Au contraire, elles n'ont

» rien fait en ce genre qui approche, même de
» loin, de nos bons tragiques, et le pinceau qui
» a tracé Hermione et Orosmane n'a jamais été
» sous la main d'une femme. Il n'en faudroit pas
» conclure qu'elles ont moins de sensibilité que
» nous; car rien n'est supérieur à l'éloquence
» d'une femme passionnée, mais c'est que la
» sensibilité ne suffit pas pour exceller dans les
» ouvrages de poésie et de théâtre; c'est que la
» réunion des convenances dramatiques avec les
» mouvemens du cœur, et l'art de resserrer dans
» l'espace d'un moment les grands effets des ca-
» ractères et des passions, comme on rassemble
» des rayons qui s'embrâsent dans le même foyer,
» demandent une force de conception réfléchie
» et de travail suivi, qui semble au-dessus de ce
» sexe, dont l'imagination n'est si vive qu'aux
» dépens de la réflexion. Tout est compensé dans
» la nature. La grâce et la force s'excluent néces-
» sairement l'une et l'autre, et des mains faites
» pour arranger des fleurs ne soutiennent pas la
» massue d'Hercule. Dans le drame on ne peut
» saisir que les grands traits; le roman se nourrit
» de petits détails. C'est cette prodigieuse dispro-
» portion du roman au drame que n'ont pas
» sentie ceux qui ont mal à propos rapproché
» ces deux genres. Tout est permis au roman-

» cier. Le monde entier est à lui. Il dispose des » temps et des lieux. Le dramatiste n'a qu'un » moment, et, s'il a mal choisi, tout est perdu. »

Jusqu'ici, à deux ou trois exceptions près, l'amour, comme on a pu le remarquer, a fait le fond de tous les romans, ou du moins il y a joué le principal rôle. Les romanciers pensoient avec les poëtes tragiques que la peinture de cette passion *est pour aller au cœur la route la plus sûre :* l'amour, d'ailleurs, est une source inépuisable d'intérêt. En vain, dans les ouvrages de tout genre, que vingt siècles ont produits, on en a développé tous les mouvemens et toutes les formes, il semble toujours qu'il y a quelqu'effet qu'on n'a point remarqué, quelque nuance qu'on n'a pas saisie, et, lors même qu'on ne fait que le reproduire sous des traits que l'on a déjà tracés mille fois, l'image de l'amour, comme l'amour lui-même, a toujours pour nous l'attrait de la nouveauté.

Scarron, qui paroît ne l'avoir guère ressenti, et qui bien certainement ne l'a jamais inspiré, n'a jamais non plus entrepris de le peindre. Avant lui, les héros d'un roman étoient des personnages d'une condition élevée, qu'une grande délicatesse de mœurs et de sentimens, les avantages de la fortune et le loisir qui en résulte ren-

doient propres à figurer dans une intrigue amoureuse. Scarron, qui n'avoit de talent que pour les grotesques, s'est bien gardé de prendre ses héros dans la bonne compagnie : il est allé les chercher dans une misérable troupe d'histrions ambulans, et il leur a prêté des aventures, des discours et des mœurs parfaitement assortis à leur état. On sent qu'au milieu des scènes burlesques que jouent de tels personnages, il n'y a point de place pour les délicatesses de l'amour; mais on y trouve en revanche des caractères originaux et divertissans, tracés avec beaucoup de vérité, et une foule de traits d'une gaieté vive et franche, quoique toujours un peu trop bouffonne.

Scarron a peut-être créé Lesage. Il y a au moins un très-grand rapport entre le *Roman Comique* et plusieurs productions de l'auteur de *Turcaret*, telles que *Gusman d'Alfarache*, *Estevanille*, etc.; c'est la même nature, la même vérité de pinceau, le même enjouement. Mais Lesage est plus observateur et plus moral. Il a, comme le dit Laharpe, porté dans le roman le talent de la comédie. Scarron n'avoit que celui de la farce; il a peint des ridicules si bas qu'il n'y a pour les honnêtes gens aucun profit à tirer de cette peinture. Lesage fronde les travers de toutes les clas-

ses de la société, depuis les ministres jusqu'aux valets, depuis les duchesses jusqu'aux courtisanes. Chacun de ses romans est, comme La Fontaine le dit de l'apologue :

Une ample comédie à cent acteurs divers.

Mais dans aucun il n'a porté aussi loin que dans *Gilblas* le talent d'observation qui le distingue. *Gilblas* est l'école du monde, le tableau moral et animé de la vie humaine. C'est Laharpe qui le caractérise ainsi, et personne ne trouvera cet éloge exagéré. Qui n'a point lu vingt fois *Gilblas*? Qui ne désire pas de le relire encore ? *Gilblas* me paroît être le roman françois par excellence, et il sera toujours le meilleur argument de ceux qui voudront prouver notre supériorité sur les Anglois dans le genre du roman comique et satirique.

Il est encore une autre espèce de roman dont notre nation a fourni le chef-d'œuvre, c'est le roman politique, et ce chef-d'œuvre est le *Télémaque*. Le *Séthos* de Terrasson, les *Voyages de Cyrus* de Ramsay, le *Télèphe* de Pechméja, auroient servi à rehausser sa gloire, si sa gloire en avoit eu besoin.

Ici finit la tâche que je me suis imposée. Les romans dont j'ai parlé jusqu'ici, à l'exception de ceux de Lesage et du *Télémaque*, pouvoient ê-

tre l'objet d'un examen utile : ils ont beaucoup moins occupé les littérateurs ; quelques-uns d'entr'eux ne sont lus que d'un très-petit nombre de personnes ; les autres ne le sont point du tout. Mais que dirois-je des romans de Prévost, de Marivaux, de Crébillon et de Duclos, de ceux de Richardson et de Fielding ? que dirois-je de celui de Rousseau que l'on n'ait déjà dit cent fois, cent fois pensé ? Ces ouvrages sont dans toutes les mains ; ils ont autant de lecteurs que de gens qui savent lire et autant de juges que de lecteurs. Le sentiment suffit pour apprécier, dans ces romans, le mérite de l'intérêt et du pathétique, et il domine dans la plupart. Si, quant au mérite littéraire, le goût de quelques lecteurs avoit besoin d'être guidé, ils pourroient avoir recours aux jugemens de Laharpe ; et quel juge plus sûr peuvent choisir ceux que le défaut de lumières ou de confiance empêche de se former une opinion sur les ouvrages d'esprit ?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

OUVRAGES

Contenus dans les Œuvres Complètes de Mesdames de La Fayette et de Tencin.

TOME I.er

TOME II.

TOME III.e

TOME IV.

OEUVRES DE MADAME DE TENCIN.

TOME V ET DERNIER.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez Colnet, Libraire, et Fain jeune et C.[ie], Imprimeur.

Influence du Gouvernement Anglais sur la Révolution Française, *démontrée par les discussions du parlement d'Angleterre, les négociations du ministère britannique et les démarches de ses agens auprès des puissances étrangères; par* Portiez (de l'Oise), *tribun, auteur du* Code diplomatique. Un gros vol. *in*-8.°, ayant près de 600 pages. Prix : 6 fr.

Mémoires de Lekain, publiés par son fils. Un fort vol. *in*-8.°, avec portrait. Prix : 4 fr. 50 c.

Les Satiriques du 18.° siècle. Sept vol. *in*-8.° Prix : 15 fr.

Chansons, Comédies et Proverbes, par *Ségur*. Un vol. *in*-8.° Prix : 3 fr.

Cours Élémentaire de Littérature, *à l'usage des colléges et autres maisons d'éducation*. Deux vol. *in*-12. Prix : 3 fr.

Les Amours de Leucippe et Clitophon, roman traduit du grec, par *Clément*, de Dijon. Un vol. *in*-12. Prix : 1 fr. 25 c.

Les Idylles de Gessner, avec la traduction française interlinéaire. Prix : 4 fr. 50 cent.









